

Collectif

**BIENHEUREUSE
ALEXANDRINA DA COSTA**



JUSTICE ET MISÉRICORDE



BIENHEUREUSE ALEXANDRINA DA COSTA

30 mars 1904 - 13 octobre 1955



UN ÉTERNEL SOURIRE QUE LES PIRES SOUFFRANCES N'ARRIVAIENT PAS À EFFACER





I

JUSTICE ET MISERICORDE

« Depuis longtemps j’apprécie la vie et la spiritualité d’Alexandrina : vous pouvez donc imaginer combien m’est agréable la lecture du dernier livre que j’ai reçu il y a peu de temps. Je me suis aussi réjoui du titre “ Cristo Gesù in Alexandrina”. Tout ce que vous faites pour Alexandrina, vous le faites pour l’Église : l’avenir d’Alexandrina dans la régénération intérieure de l’Église sera très grand et incisif. L’Église, après ces folies matérialistes, doit revenir à la “Mystique”, qui est sa vraie vie. Et Alexandrina aura son mot à dire, un mot très fort et universel. » Père Edgardo Pavanetti

Ce petit ouvrage est la synthèse de plusieurs témoignages où s’entremêlent plusieurs vécus d’une même expérience de souffrances et d’amour de Dieu et d’une longue réflexion. Les pages qui suivent ne s’adressent pas à tout le monde mais tout le monde devrait les lire. Disons-le tout de suite, il va à contre-courant de la pensée dominante dans l’Église chez les fidèles qui ne veulent plus entendre parler de la souffrance, de justice divine et des prophéties de malheurs. Pourtant ils souffrent, ils se tourmentent angoissés par la mort et par l’épée de Damoclès qui pèse au-dessus de leur tête et qui finira bien par tomber. Il ne sera question ici que de souffrance supportée dans le bonheur immense de se donner et d’être consolé par Dieu par d’ineffables caresses. Les fidèles ne veulent plus entendre parler de châtiments et de justice divine, il parle plus volontiers de miséricorde sans savoir que la miséricorde est une forme de la justice divine. L’expression âme victime les fait fuir alors qu’ils souffrent d’attitudes victimaires. « Quand même, c’est dépassé tout cela » disent-ils en souriant. Pourtant l’Église continue à proposer à notre vénération et comme exemple ces vénérables, bienheureux et saints qui ont vécu une telle identification à la passion du Christ qu’ils ont partagé la lumière fulgurante de sa résurrection. Et ont connu la transfiguration sur leur lit de douleur.

Avant de plonger dans la vie d’Alexandrina da Costa et dans son journal, je voudrais explorer avec vous deux domaines qui font l’objet d’incompréhension chez nos contemporains. Notre « sainte » a été reconnue bienheureuse par l’Église et fait l’objet d’une grande vénération dans le peuple surtout parmi les plus humbles qui la reconnaît pour ce qu’elle a acceptée d’être en accédant à une demande de Jésus : VICTIME DE LA JUSTICE DIVINE.

Vous aurez deviné que je veux explorer deux domaines qui soit nous effraient soit suscitent en nous indignation et rejet.



Je suis assez brouillonne, et bouillonne de justifier un tel titre mais je vais essayer, pour une fois de sérier les questions.

Qu'est-ce que la justice divine ?

Qu'est qu'une victime ?

Dieu a-t-il besoin de victimes ?

Qu'est-ce que la réparation ?

Qui peut se poser en victime de la justice de Dieu ?

En quoi la souffrance est-elle rédemptrice ?

Pourquoi j'ai voulu écrire cette petite hagiographie ?

J'ai pensé mettre une vignette de la photo d'Alexandrina sur chaque page pour que nous n'oublions pas que nous parlons de quelqu'un et non pas de concepts abstraits et aussi parce que le rayonnement de son visage est une réponse vivante à nos questions. Une invitation à la rejoindre.

LA JUSTICE DIVINE

Je vais commencer par un conte mongol qui impressionna beaucoup mes enfants et modéra leurs comportements, particulièrement leurs révoltes au moment de l'adolescence.

Il était une fois un prince mongol qui était aimé et respecté de ses sujets. Sa qualité principale était son impartialité quand il rendait la justice ne tenant pas compte du rang des justiciables et ne se laissait pas corrompre par des cadeaux ou des flatteries. Un jour une coupe d'or qui avait été dévolue à un de ses sujets comme part d'un butin, fut dérobée. Il réunit son peuple et demanda au coupable de se dénoncer et de recevoir publiquement trente coups de fouet. Mais personne ne se dénonça. Au bout d'un certain temps et d'une fouille systématique on découvrit la coupe d'or dans le coffre du prince, fils unique du roi qu'il chérissait par-dessus tout. Le peuple était consterné et se demanda comment le roi allait réagir. Celui-ci se retira dans sa tente en proie à un grand tourment, à un dilemme torturant. D'un côté il ne pouvait se résigner à infliger à son fils bien-aimé les trente coups de fouets et d'un autre côté s'il n'appliquait pas la sentence, le peuple perdrait confiance en sa justice et serait insécurisé. Au bout d'une semaine il sortit enfin de sa tente, se dénuda devant son peuple, appela le bourreau et se fit administrer les trente coups de fouet. Il gagna en respect et en affection auprès de son peuple qui l'aima encore d'avantage.

Imaginez un juge qui purge la peine de prison à la place du coupable qu'il vient de condamner. Ça n'existe pas. C'est la grande différence entre la justice humaine et la justice divine, or nous projetons sur Dieu notre propre sens de la justice. La justice humaine est indispensable surtout pour la victime, elle sécurise l'honnête citoyen, elle est un garde-fou au sens littéral du terme dans une société où la loi de la jungle se substituerait au code civil. Il existe de nombreuses analogies entre la justice humaine et la justice divine mais elles ne sont que des analogies et non une réplique. Nous l'aurons déjà un peu compris par le conte mongol qui implique sagesse et amour qui sont deux attributs divins que le roi Salomon reçut comme cadeau du Très Saint. La justice et l'amour ne s'oppose pas en Dieu. On oppose



aujourd'hui trop facilement justice et miséricorde alors que les deux sont complémentaires comme nous le verrons par la suite.

Qu'est-ce que la Justice ?

Une petite étude biblique s'impose. Plusieurs personnages portent le qualificatif de juste. Tel saint Joseph et Jacques le frère de Jésus. Juste signifie qui observe parfaitement la Loi et est synonyme de saint, car la sainteté dans la première alliance consiste à conserver avec tout son cœur les préceptes de la Loi et c'est l'observance de la Loi qui permet de demeurer dans l'Alliance, loin d'un légalisme c'est un nomisme d'alliance. Or nous savons qu'elle se résume dans l'amour de Dieu et du prochain, tout le reste n'est que moyens et non pas la fin.

Le mot justice revient 371 fois dans la Bible, le mot juste 368 fois, le verbe justifier et son substantif justification 44 fois alors qu'amour et aimer 425 fois et miséricorde 64 fois. On peut se rendre compte d'un certain équilibre entre les deux termes justice et amour.

Le premier sens de juste pourrait être traduit par ajusté, en accord avec. Dieu est juste parce qu'il est intègre, il est accord avec lui-même : ce qu'il dit, il le fait, ce qu'il promet, il l'accorde. Le contraire de la pratique de la justice c'est la désintégration, une société sans justice, même imparfaite ce désintégrerait. Un prêtre disait un jour : Dieu pardonne toujours, l'homme pardonne parfois, la nature ne pardonne jamais. La métaphore de la nature nous est très utile car nous avons sous les yeux les conséquences de la transgression de ses lois. En hébreu juste signifie aussi ajusté, quelqu'un qui est justifié est quelqu'un qui est ajusté à Dieu comme Dieu est ajusté à lui-même. Il est très rare dans le judaïsme d'appeler un homme saint, on le qualifie de tsaddiq c'est-à-dire de juste. On ne parle pas de saint Noé mais du juste Noé. Cette justice n'est pas réservée au peuple juif car Dieu a fait alliance avec l'humanité tout entière, l'alliance noachique et selon la tradition il existe dans le monde 36 justes dont beaucoup sont cachés et ignorent eux-mêmes qu'ils sont du nombre. Sans ces 36 justes, l'alliance serait rompue, l'humanité n'aurait plus de raison d'exister. Elle se désintégrerait comme Sodome et Gomorhhe malgré le marchandage d'Abraham qui descend jusqu'à dix justes. Et cette notion est importante car il faut être dix dans le judaïsme pour faire une société. On ne peut chanter l'office que si le chorum de dix hommes est réunis. Nous esquissons ici la notion de solidarité. On ne peut exercer la justice si on est tout seul.

Être juste, être saint n'est jamais une relation duelle, elle est toujours plurielle. On n'est pas saint pour soi-même, pour être bien placé au spectacle du Paradis.

Une autre notion extrêmement importante est contenue dans la justice, c'est l'harmonie et l'équilibre. Nous l'aurons peut-être déjà compris avec la réciprocité dans l'Alliance. Au cours de l'histoire du peuple Juif la rupture d'Alliance par l'idolâtrie notamment se voyait sanctionnée par des défaites et des exils. Un équilibre est nécessaire en celui qui donne et celui qui reçoit ainsi qu'une réciprocité. Équilibre se dit en anglais *balance*. C'est la fameuse balance de la justice aussi bien sur le plan séculier que sur le plan du jugement divin. À cette énorme différence près que par un principe de solidarité ou subsidiarité nous pouvons rétablir l'équilibre dans la balance en nous offrant. Les Nazis qui étaient kantien (Kant c'est



la justice sans l'amour) comme le disait Eichmann lors de son procès, acceptaient qu'un condamné à mort soit remplacé par un volontaire qui prenait sa place. Ce fut le cas du Père Kolbe qui prit la place d'un condamné à mort à Auschwitz, d'Etty Hillesum qui vint peser dans la balance en se laissant interner dans un camps de transit vers Auschwitz ou encore de Mère Marie une sainte orthodoxe qui, on ne sait exactement, prit la place d'une autre femme dans la chambre à gaz, ou l'accompagna pour la soutenir jusqu'au bout car elle était terrorisée. Vous pouvez déjà apercevoir comment la notion de victime volontaire se profile dans notre horizon d'un amour chrétien jusqu'à l'extrême à l'image du Christ.



ETTY HILLESUM

1914 - 1943



SAINT MAXIMILIEN KOLBE

1894 - 1941





RENDRE LA JUSTICE

Rachel s'écria : « Dieu m'a fait justice ! Il m'a aussi exaucée et m'a donné un fils. » C'est pourquoi elle l'appela Dan. (Genèse 30, 6) Din est un autre pour justice, le beith din, la maison de la justice désigne le tribunal rabbinique et le juge est appelé dayan, nom rendu célèbre par le célèbre général Moyshe Dayan qui reconquit Jérusalem.

N'oublions pas qu'en Israël la royauté (institution dont Dieu ne voulait pas car elle aboutirait à l'injustice sociale au détriment des pauvres de son peuple) fut précédée par les Juges. Non pas des tyrans mais des arbitres qui veillaient à rendre la justice. Rendre la justice ce n'est pas d'abord condamner le coupable mais c'est « rendre » ce qui est juste, ce qui est ajusté, rétablir le sujet spolié dans son bon droit, c'est en fin de compte faire acte d'amour envers le pauvre. Rendre c'est redonner. Et Dieu veut redonner à l'homme son héritage de fils bien-aimé.

La justice s'oppose-t-elle à la miséricorde ?

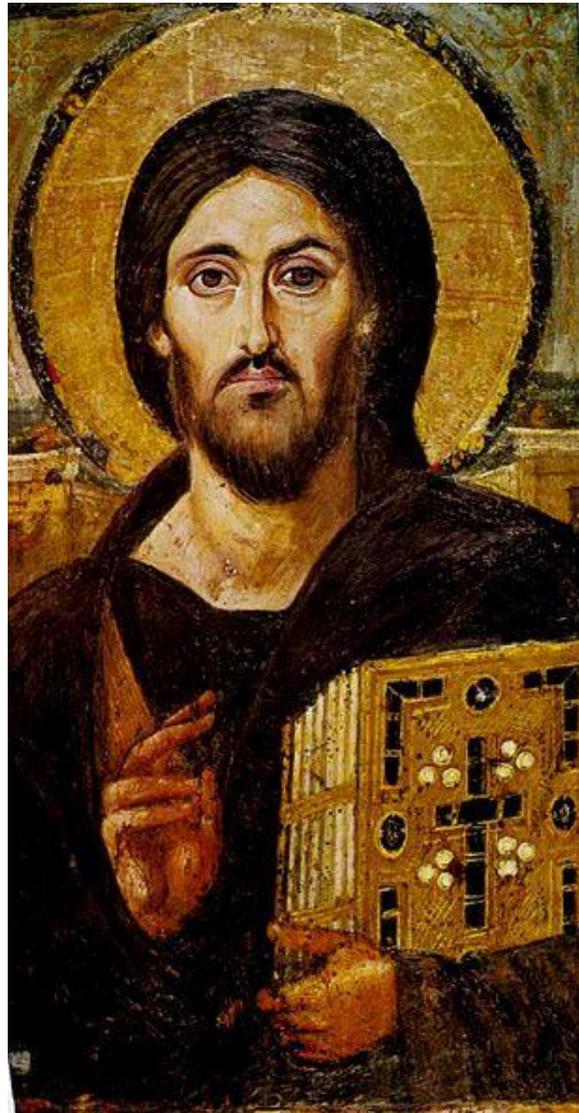
Même la justice des hommes n'est pas inhumaine, elle cherche des circonstances atténuantes, elle octroie des remises de peine, elle peut se montrer clémente selon les situations, elle accorde des secondes chances, mais elle ne peut pas être laxiste sans quoi elle cesserait d'être juste et aucune réparation ne serait possible. Au niveau divin la miséricorde fait partie intégrante de la justice et la justice n'est possible qu'en fonction de la justice et du jugement. Là encore nous devons considérer un équilibre et une harmonie. La miséricorde de Dieu est infinie, comme le dit la liturgie orthodoxe : ô toi le longanime qui fait sans fin miséricorde. Si la justice consiste en accord avec soi-même, d'être ajusté à ce que l'on est, la justice divine est sa miséricorde. Dieu est amour. L'affirmation que la justice divine est « absorbée » par sa miséricorde est fautive, il vaudrait mieux dire que sa justice est d'être miséricordieuse. Cependant pour bénéficier de sa miséricorde il est nécessaire de reconnaître que nous sommes coupables et que le monde est coupable. La femme adultère qui bénéficie de la miséricorde de Jésus se sait coupable, elle ne se justifie pas et par la miséricorde Jésus la replace dans la justice divine : va et ne pèche plus, conclut-il. Cet épisode si instructif de l'Évangile met en évidence que tous les hommes qui voulaient lyncher par lapidation, se substituaient à la justice divine. Il n'y avait pas eu de procès, mais un tribunal populaire qui s'était formé spontanément. Or les membres de ce tribunal étaient eux-mêmes coupables, des coupables qui se prenaient pour des justes et avaient recours à une justice expéditive alors qu'ils avaient eux aussi besoin de la miséricorde de Dieu. « Bienheureux les miséricordieux, ils obtiendront miséricorde »

Pourquoi ne pas avoir recours à la miséricorde ? Parce que nous croyons juste et que nous croyons que nous nous tiendrons debout devant le redoutable tribunal du Christ. L'enseignement de l'Église qui semble promouvoir une nouveauté en instituant un dimanche de la miséricorde, en canonisant sœur Faustine, en reconnaissant sainte Thérèse docteur de l'Église, est très mal accueilli par une frange du peuple chrétien qui ne voit là qu'une hérésie supplémentaire de l'Église post-conciliaire.

Cette tendance teintée de jansénisme faisait partie de la culture religieuse du XIX^e et les religieuses se consacraient à la justice divine... comptant sur leur propre justice, c'était leur rôle de religieuses qui se prenaient pour des anges et sauvaient le monde. On ne peut oublier ce propos sur les religieuses de Port-Royal : elles étaient pures comme des anges et



orgueilleuses comme des démons ! Nous serons jugés avec la mesure dont nous nous serons servie pour juger.



Cette icône du Christ Pantocrator est la plus ancienne connue au monde. Elle a été écrite au milieu du I^{er} siècle où les iconographes avaient encore la liberté d'exprimer leur dévotion personnelle. Elle n'est pas sans rappeler les portraits du Fayoum, dont elle utilise la technique à la cire, qui se veut réaliste. C'est l'œuvre d'un grand artiste qui frappe par son caractère expressionniste. Nous sommes immédiatement attirés par la dissemblance du regard qui est volontaire. Un œil représente la nature humaine du Christ et l'autre sa nature divine, sa justice et sa miséricorde. Or le Pantocrator est le Christ qui apparaîtra pour juger



les vivants et les morts, car le Père comme le dit saint Jean a remis tout le jugement au Fils. Sous quel œil nous placerons-nous ?



Nous pouvons comparer cette dissemblance des yeux à celle des mains dans le fameux tableau de Rembrandt conservé au Musée de l'Hermitage à Saint-Pétersbourg, le retour du Fils prodigue véritable icône de la miséricorde divine. Le père « prodigue » dans son mouvement de bénédiction et d'accueil inconditionnel pose sur son fils une main féminine et une main masculine, la rigueur et la grâce, la justice et la miséricorde.



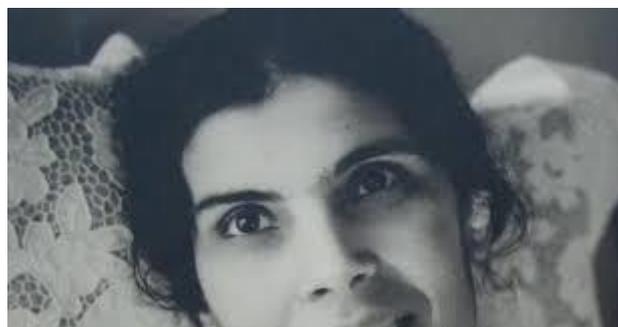


Victime ou victime, oblation ou sacrifice ?

Je connais Marthe Robin depuis longtemps et je suis assidue aux retraites en Foyer de Charité. Un jour un des Pères m'offrit une photocopie du journal intime de Marthe en me faisant promettre de garder ce précieux trésor pour un usage privé et confidentiel. J'ai tenu ma parole et cela pendant des décennies jusqu'à ce que le trésor soit dévoilé et publié par le Foyer de Charité de Châteauneuf de Galaure où on peut le commander. Je me permettrai donc de le citer en vous encourageant à le lire. J'avais confié au Père du Foyer mes mystérieuses souffrances qui soulevaient tant d'incompréhension dans mon entourage. J'ai lu Marthe pendant des décennies en ne gardant que les prières sublimes, je ne voyais pas en quoi mes souffrances avaient de commun avec siennes, je me disais Marthe c'est un « monstre » de souffrance, aucune commune mesure avec ce que vis. C'était une recordwoman des épreuves qu'un être humain peut supporter alors que je me contente de sourire quand j'ai mal et d'offrir en silence. Mais offrir quoi, pour qui ? En quoi mes douleurs pouvaient-elles soulager quelqu'un ?

C'est à l'âge de douze que j'entendis rapporter les propos d'un prêtre de la vieille école : Dieu fait souffrir ceux qu'il aime. Vous imaginez le tollé de protestations chez adultes, mais je sus avec beaucoup d'assurance qu'il y avait là un mystère et que Dieu me confiait un secret qui allait m'accompagner toute ma vie. Ma santé était mauvaise et les maladies se sont accumulées avec une intensité grandissante, la souffrance physique, bien sûr j'avais hâte qu'elle passe, mais les souffrances morales de toutes sortes, du deuil à la calomnie, sont bien plus douloureuses pourtant je ne me suis jamais plainte, c'était ma vie, unique en son genre. Mon intimité avec Dieu grandissait, j'allais dire parallèlement, mais je n'avais pas vu de corrélation entre souffrance et intimité, il me manquait une clef pour ouvrir la serrure de l'âme, pour entrer dans le palais de la corédemption, de la compassion qui veut dire union de deux passions.

Nous ne choisissons pas les saints, ce sont les saints qui nous choisissent. Je possède un sens de l'esthétique qui m'a toujours inspiré une horreur des images pieuses, Dieu mérite mieux. Pourtant ce jour-là ! J'étais entré dans l'église paroissiale pour aller adorer le Saint-Sacrement. J'avais les yeux rivés sur la petite lumière rouge et m'assis sur un banc, au hasard sans le regarder. Jusqu'à ce que je détourne le regard dans un moment de distraction, je vis une image pieuse écrite en portugais et je découvris un visage dont je tombai immédiatement amoureux, c'était ma sœur jumelle, mon âme sœur : Alexandrina da Costa.



J'ai commencé à la prier et à ressentir sa présence. C'était vraiment une âme sœur, mais qu'avait-elle à me dire ? À m'enseigner. Il ne fut pas facile de trouver un livre qui parle d'elle, mais je finis par obtenir son journal en français. C'était une Marthe bis ! La lecture fut



difficile et je l'interrompis plusieurs fois, il fallait que je reprenne mon souffle, que j'assimile. En résumé c'est simple Dieu est juste et veut sauver tous les hommes, mais Jésus que le Père a envoyé n'est toujours pas reçu et nous ne laissons pas faire, nous malheureusement trop libres de le rejeter et de le bafouer. Il est seul dans les tabernacles (quelle coïncidence !) et personne ne le visite, personne ne lui rend grâce, bien au contraire, tabernacle est l'injure préférée des Canadiens. Il faut rétablir un équilibre, prier pour ceux qui ne prient pas, adorer pour ceux qui n'adorent pas, réparer les sacrilèges en bénissant. Il faut que des hommes et des femmes revivent sa passion qui est un cri d'amour : je vous aime à en mourir ! C'est ainsi que Jésus a demandé à Alexandrina de s'offrir comme victime de la justice divine. (N'oubliez pas le conte du roi des Mongols). Tu n'as voulu ni holocauste ni sacrifice, alors j'ai dit me voici !

Je suis retourné alors au journal de Marthe et j'ai pu y lire en toutes lettres, dans un beau français le secret de ma vie, la clef de la chambre nuptiale dont le lit à la forme d'une croix. Jugez par vous-même dans cet extrait du journal de Marthe, tout y est !

« Quels longs et indicibles épanchements de tendresse ! « Tu es toute mienne et je te veux encore plus mienne, pour cela je te ferai encore plus victime. » Qu'elle s'accomplisse en moi votre très sainte volonté, ô mon divin Jésus !

« Je veux qu'après moi et comme moi, tu apaises par la souffrance et l'expiation la juste colère de Dieu outragé sans réserve par l'ingratitude des hommes. J'ai besoin que tu m'aides à arracher les âmes des griffes de Satan, en achevant en toi ma Passion rédemptrice. Attends-toi à de grands tourments, à de très dures souffrances, puisque tu es toujours parmi les épines et que je t'ai mise sur ma croix. L'ennemi fait de plus en plus de grands efforts pour t'avoir, mais sois bien confiante, je suis toujours avec toi. » Ô divin Torrent des célestes voluptés, je me donne sans réserve à vos ardeurs divines ; permettez-moi de vous demander une grâce encore : celle de ne pas vous faire de la peine, de ne pas vous offenser le long du chemin... à tout le reste, je dis fiat ! »

« **J'ai sur toute la terre de nombreuses petites victimes comme toi**, qui font aussi leurs délices de mes persécutions, de mes opprobres, des douleurs de ma croix. Elles sont les bien-aimées de mon Père, les préférées de ma tendre Mère, qui en est la gardienne.

Mais combien plus nombreux sont, parmi mes amis, ceux qui refusent de porter la croix, qui fuient devant elle ; combien innombrables sont ceux qui ne prient pas ! Que d'amour indignement méprisé ! Que de grâces inutilisées !... Avec toi, je me soulage et je me dédommage des outrages que je reçois, des affronts que je subis, des refus que je rencontre, moi, l'Amour infini ! (2 novembre 1931)

Oui ce fut une rencontre amoureuse, car je me suis livrée sans réserve et je connais un grand bonheur dans la compassion au Christ. Comme le disait saint François alors qu'on venait de lui brûler les tempes au fer rouge « Quelqu'un souffre »

Et que trouvons-nous dans le journal d'Alexandrina à la même période ? C'est étonnant de synchronique. Elle se livre complètement et compose son hymne aux Tabernacles et quand elle le chante, elle se soulève dans la lévitation, ce fut son premier phénomène mystique :



HYMNE AUX TABERNACLES

O Jésus, je veux que chacune de mes douleurs, chaque battement de mon cœur, chacune de mes respirations, chaque seconde de ma vie, chaque minute, soient autant d'actes d'amour pour vos Tabernacles.

Je veux que chaque mouvement de mes pieds, de mes mains, de mes lèvres, de ma langue, chacune de mes larmes, chaque sourire, joie, tristesse, tribulation, distraction, contrariété ou ennui, soient autant d'actes d'amour pour vos Tabernacles.

O Jésus, je veux que chaque lettre des prières que je récite ou entends réciter, toutes les paroles que je prononce ou entends prononcer, que je lis ou entends lire, que j'écris ou vois écrire, que je chante ou entends chanter, soient autant d'actes d'amour pour vos Tabernacles.

Je veux que chaque baiser que je déposerai sur vos saintes images, celles de la vôtre et ma sainte Mère, celles de vos saints et saintes, soient autant d'actes d'amour pour vos Tabernacles.

O Jésus, je veux que chaque goutte de pluie qui tombe du ciel sur la terre, que toute l'eau des océans et tout ce qu'ils renferment, que toute l'eau des fleuves et des rivières, soient autant d'actes d'amour pour vos Tabernacles.

Je vous offre les feuilles de tous les arbres, et tous les fruits que sur eux mûrissent; chaque pétale de toutes les fleurs; toutes les graines que contient le monde; tout ce qu'il y a dans les jardins, dans les champs, dans les vallées, sur les montagnes: tout cela je veux vous l'offrir comme autant d'actes d'amour pour vos tabernacles.

O Jésus, je vous offre les plumes des oiseaux et leurs gazouillements, les poils des animaux et leurs cris, comme autant d'actes d'amour pour vos Tabernacles.

O Jésus, je vous offre le jour et la nuit, la chaleur et le froid, le vent, la neige, la lune, le clair de lune, le soleil, les étoiles du firmament, mon sommeil et mes rêves, comme autant d'actes d'amour pour vos Tabernacles.

Je veux que chaque fois que j'ouvre ou ferme les yeux, ce soit autant d'actes d'amour pour vos Tabernacles.

O Jésus, je vous offre toutes les grandeurs, richesses et trésors du monde, tout ce qui se passe en moi, tout ce que j'ai l'habitude de vous offrir, comme autant d'actes d'amour pour vos Tabernacles.

O Jésus, le ciel et la terre, l'océan et tout ce qu'ils contiennent, je vous les offre comme s'ils m'appartenaient et si je pouvais en disposer; acceptez-les comme autant d'actes d'amour pour vos Tabernacles".

Pendant que je faisais cette offrande à Jésus, je me sentais ravie, d'une façon que je ne sais pas expliquer, et en même temps je ressentais une forte chaleur qui semblait m'embraser. Cela me parut étrange, car les journées étaient plutôt froides et, émerveillée, j'ai même regardé si mon corps ne transpirait pas. C'est comme si l'on m'embrassait intérieurement. Cela me fatiguait assez.

L'appel

Je crois que c'est à l'une de ces occasions que j'ai senti cette inspiration du Seigneur : «Souffrir, aimer, réparer»

Je me souviens que bien souvent je demandais au Seigneur :

-O mon Jésus, que voulez-Vous que je fasse ?

Et à chaque fois je n'entendais que ces paroles : "souffrir, aimer, réparer".



Le comportement victimaire

Je risque dans ce paragraphe de n'être pas politiquement correcte, mais la vérité vaut bien la peine de prendre le risque de n'être pas acceptée ou comprise, si du bien peut en sortir.

Être adulte c'est être responsable et assumer les coups de la vie, qu'ils nous viennent de l'extérieur ou qu'ils soient la conséquence de nos erreurs.

Je constate depuis mon adolescence des changements dans la société qui signale le déclin d'une civilisation. On est passé du statut d'adulte à celui d'adolescent pour arriver à la puérité généralisée. Ma génération a remis en cause l'homme qui assumait, les héros virils morts au champ d'honneur ou mutilés pour la vie, nous n'en voulions plus et les sonneries de clairons devant le monument aux morts entourés de pépés porte-drapeaux arborant leurs médailles nous faisaient irrespectueusement sourire. Nos parents revenus d'Allemagne ou ayant connu l'occupation essayaient de nous inculquer des valeurs gaulliennes qui sentaient encore l'esprit du Maréchal : Travail, Famille, Patrie... L'autorité du chef qui avait conduit tout un peuple au naufrage, nous n'en voulions plus. C'est alors que 68 et le mouvement hippy ont vu le jour. Joyeuse révolte ! Dans laquelle l'Église s'engouffra, il faut bien le dire et selon Maurice Revel les chrétiens étaient des Psy qui adhèrent au Psu (parti socialiste unifié) nous étions des adolescents révoltés qui rêvaient de paix et de liberté. Nous n'avons fait qu'alimenter le chaudron où la crise actuelle a cuit à petit feu. Résultat, les églises sont vides, le consumérisme abêtissant a remplacé notre idéalisme. Toujours est-il que dans mes consultations je ne rencontre que des « enfants » naufragés, victimes de tout et de tout le monde. Tout le monde est victime de la société, de son père, de sa mère, son éducation, de sa femme, de son mari, de ses enfants. Ils sont victimes et non victimes. Une des caractéristiques de la personnalité victimaire est de se plaindre sans cesse. Elle ne comprend pas que si elle commence par changer elle-même le système dans lequel elle évolue finira par changer.

Pour bien comprendre le fonctionnement des sociétés, nul n'est besoin d'étudier la sociologie telle qu'est enseigné dans les universités, René Girard nous suffit amplement, car sa pensée est vaste et profonde.

Au commencement était le sacrifice. Toute société y compris l'Église connaît des moments de crise. Si on ne trouve pas de solution à la crise c'est l'entredéchirement et le chaos, la mort d'une cité, d'une culture, d'une civilisation, une inéluctable décadence. Nous sommes en plein dedans. Selon la théorie de Girard, la société pour apaiser la tension paroxystique doit désigner une victime qu'elle sacrifiera (n'oublions pas que sacrifier signifie faire du sacré) on édifie les tombeaux des prophètes qu'on a sacrifiés. Le calme est revenu, mais par longtemps et les temps de paix, de pacification qui dure trop longtemps comme de nos jours ne sont pas sans générer de nouvelles angoisses. Les victimes sanglantes se voient alors remplacées par des victimes « blanches », des victimes non sanglantes qui s'immolent elles-mêmes par des comportements d'autodestruction, comme dans l'anorexie et la toxicomanie. À moins qu'on désigne un groupe responsable de tous nos maux et qu'une guerre civile éclate. « Nous sommes en guerre », a déclaré le président de la République.

« René Girard considère le Nouveau Testament comme un événement capital de l'histoire de l'Humanité, non pas parce qu'il marque la naissance d'une nouvelle religion (le Christianisme),



mais parce qu'il met fin au scandale de la culpabilité du bouc émissaire. Jusqu'alors toutes les victimes émissaires acceptaient de se sacrifier au nom de leurs fautes ou de leurs défauts (tares). Mais voici que le Christ met un coup d'arrêt à cette logique, en jetant une lumière crue sur le mécanisme mystificateur du bouc émissaire. Non que le Sauveur refuse d'assumer son rôle de bouc émissaire, au contraire, il se laisse torturer sans protester et crucifier comme s'il était coupable, mais à la différence des autres victimes émissaires, il clame haut et fort son innocence. Jésus se présente ouvertement comme l'agneau de Dieu qu'on sacrifie sur l'autel de la violence collective (il prend sur lui « tous les péchés du monde »), sauf que sa démarche a un tout autre sens que celle des boucs émissaires classiques qui subissaient leur sort, dans la mesure où elle est annoncée comme l'ultime sacrifice, après lequel devraient régner l'ordre et la paix. En dévoilant le mécanisme caché (depuis la fondation du monde) du bouc émissaire, à savoir que la victime est sacrifiée non par ce qu'elle est coupable (alibi grossier), mais parce qu'il faut un coupable, l'Évangile rend impossible son recours ultérieur.

Désormais, la société devra trouver d'autres remèdes pour exorciser la violence (en l'occurrence elle s'appuiera sur le message évangélique de la non-violence). Si le Nouveau Testament marque un tournant majeur dans l'histoire de l'humanité, c'est que la gestion de la violence, à partir de cette date, prend un aspect tout différent. L'une des conséquences inattendues de cette révélation du « pot aux roses » du bouc émissaire, c'est que le monde, privé de sa solution préférée, devient, selon Girard, de plus en plus violent, et cela bien que les formes de civilisations ne cessent d'évoluer pour contenir, dans les deux sens du terme, cette violence. »

Le christianisme demeurera une société non-violente tant que durera le martyre et la persécution, mais en devenant religion d'État, il oubliera la leçon de la croix et le fait que le disciple n'est pas plus grand que son maître.

La théorie de Girard si elle a été acceptée par un grand nombre de théologiens ne peut satisfaire un mystique, c'est-à-dire quelqu'un qui vit dans sa chair le mystère de la Rédemption. Le drame amoureux qui se joue entre le Dieu et sa création, entre la Trinité et le salut des âmes. Pour Girard la source de la violence est le « désir mimétique » c'est-à-dire la concupiscence que l'on retrouve dans le décalogue ; tu ne convoiteras pas. Il fait donc remonter la crise « mimétique » due au désir de s'approprier ce que possède l'autre au meurtre d'Abel. Mais où est la violence dans le drame du jardin d'Eden, dans le péché originel ? Dans le péché des origines comme disent nos frères orthodoxes et qui habite la conscience de toute l'humanité la faute c'est bien sûr le doute sur la vérité des paroles de Dieu, c'est d'écouter la voix du serpent qui fait qu'entre l'innocence et la connaissance, on choisit la connaissance qui nous rend l'égal de Dieu (la encore nous sommes en plein dedans de nos jours), la faute s'est de s'être volontairement séparé de Dieu en se cachant au lieu de demander pardon, d'avoir recours à la miséricorde. Il ne nous restait que la justice qui décréta l'exil du Paradis.

Je suis passionnée par l'art pariétal, par la visite des grottes peintes où l'homme tente de faire alliance avec les puissances du monde invisible en offrant des sacrifices. Pour moi là est l'origine du sacrifice, dans l'angoisse d'être seul est démunie, vulnérable dans un monde terriblement menaçant par la maladie, la mort, la faim, les guerres tribales. L'homme alors de se concilier le monde divin quel qu'il soit, de faire alliance par le sang des sacrifices.



L'homme a besoin de « pouvoirs » pour surmonter sa séparation de Dieu. L'angoisse de séparation est en psychologie le sentiment de culpabilité : si la relation est insuffisante et insatisfaisante, c'est de ma faute ressent le bébé dès ses premières années de vie. Le drame est celui d'être séparé de l'Amour, de l'amour total, infini, inconditionnel.

La théorie de René Girard (bien que fervent catholique) ne tient pas compte de la séparation originelle, de l'amour juste et miséricordieux dans le mystère de la Rédemption. Il ne parle pas de la descente aux enfers, de la Résurrection, de l'envoi de l'Esprit et de la Seconde venue dans la Gloire.

Et Thérèse de Lisieux ?

On risque de commettre un contresens en opposant l'offrande à l'amour miséricordieux de la petite Thérèse à l'offrande à la justice divine d'Alexandrina. Pour être simple on peut dire que les deux reviennent au même et que les conséquences d'une telle offrande sont les mêmes tant dans la souffrance de l'âme victime et que dans ses conséquences pour le salut de l'humanité. Mais il faut préciser le contexte religieux de l'époque. Ce qui domine c'est encore le jansénisme qui se traduit par un rigorisme moral, une promotion de l'ascèse qu'accompagne un refus de la vie mystique et de la dévotion sensible et surtout l'image d'un Dieu lointain, Terrible et redoutable, d'un Juge prompt à envoyer en Enfer. C'était le temps de la maladie des scrupules dans le peuple de Dieu (Thérèse n'y a pas échappé) Dans les couvents la formation était orientée vers l'observance scrupuleuse de la règle et la mortification de la chair (on se donnait, au moins une fois par semaine, la discipline), Mais Thérèse se sent trop petite, trop faible pour de telles exigences, et c'est éclairée par l'Esprit Saint, car elle possède très tôt une science infuse (ce n'est pas pour rien qu'elle est docteur de l'Église) qu'elle va recevoir l'intelligence de la Justice de Dieu. Elle comprend que dans la théologie de l'époque la justice a divorcé de l'amour et il dira que la justice est « revêtue » d'amour. Or elle aime à la folie... Écoutons-la :

« O ma Mère chérie ! après tant de grâces ne puis-je pas chanter avec le psalmiste : «Que le Seigneur est bon, que sa miséricorde est éternelle.» Il me semble que si toutes les créatures avaient les mêmes grâces que moi, le Bon Dieu ne serait craint de personne, mais aimé jusqu'à la folie, et que par amour, et non pas en tremblant, jamais aucune âme ne consentirait à Lui faire de la peine... Je comprends cependant que toutes les âmes ne peuvent pas se ressembler, il faut qu'il y en ait de différentes familles afin d'honorer spécialement chacune des perfections du Bon Dieu. À moi Il a donné sa Miséricorde infinie et c'est à travers elle que je contemple et adore les autres perfections Divines !... Alors toutes m'apparaissent rayonnantes d'amour, **la Justice même (et peut-être encore plus que toute autre) me semble revêtue d'amour...** Quelle douce joie de penser que le Bon Dieu est Juste, c'est-à-dire qu'Il tient compte de nos faiblesses, qu'Il connaît parfaitement la fragilité de notre nature. De quoi donc aurais-je peur ? Ah ! le Dieu infiniment juste qui daigna pardonner avec tant de bonté toutes les fautes de l'enfant prodigue, ne doit-Il pas être Juste aussi envers moi qui «suis toujours avec Lui» ?...

« Cette année, le 9 Juin, fête de la Sainte Trinité, j'ai reçu la grâce de comprendre plus que jamais combien Jésus désire être aimé.



Je pensais aux âmes qui s'offrent comme victimes à la Justice de Dieu afin de détourner et d'attirer sur elles les châtiments réservés aux coupables, cette offrande me semblait grande et généreuse, mais j'étais loin de me sentir portée à la faire. «O mon Dieu! m'écriai-je au fond de mon cœur, n'y aura-t-il que votre Justice qui recevra des âmes s'immolant en victimes?... Votre Amour Miséricordieux n'en a-t-il pas besoin lui aussi?... De toutes parts il est méconnu, rejeté; les cœurs auxquels vous désirez le prodiguer se tournent vers les créatures leur demandant le bonheur avec leur misérable affection, au lieu de se jeter dans vos bras et d'accepter votre Amour infini... O mon Dieu ! votre Amour méprisé va-t-il rester en votre Cœur ? Il me semble que si vous trouviez des âmes s'offrant en Victimes d'holocaustes à votre Amour, vous les consumeriez rapidement, il me semble que vous seriez heureux de ne point comprimer les flots d'infinies tendresses qui sont en vous... Si votre Justice aime à se décharger, elle qui ne s'étend que sur la terre, combien plus votre Amour Miséricordieux désire-t-il embraser les âmes, puisque votre Miséricorde s'élève jusqu'aux Cieux... **O mon Jésus ! que ce soit moi cette heureuse victime, consommez votre holocauste par le feu de votre Divin Amour !... »**

Thérèse explique son choix

Je ne suis qu'une enfant, impuissante et faible, cependant c'est ma faiblesse même qui me donne l'audace de m'offrir en Victime à ton Amour, ô Jésus ! Autrefois les hosties pures et sans taches étaient seules agréées par le Dieu Fort et Puissant. Pour satisfaire la Justice Divine, il fallait des victimes parfaites, mais à la loi de crainte a succédé la loi d'Amour, et l'Amour m'a choisie pour holocauste, moi, faible et imparfaite créature... Ce choix n'est-il pas digne de l'Amour ?... **Oui, pour que l'Amour soit pleinement satisfait, il faut qu'il s'abaisse, qu'il s'abaisse jusqu'au néant et qu'il transforme en feu ce néant...**

« Oui je le sais, et je te conjure de le faire, je te supplie d'abaisser ton regard divin sur un grand nombre de petites âmes... **Je te supplie de choisir une légion de petites victimes dignes de ton AMOUR !... »**

Thérèse explique l'offrande de son papa, qu'elle appelait son Roi :

« Voici avec quelle foi Papa accepta la séparation de sa petite reine, il l'annonçait en ces termes à ses amis d'Alençon : « Bien chers Amis, Thérèse, ma petite reine, est entrée hier au Carmel!... Dieu seul peut exiger un tel sacrifice... Ne me plaignez pas, car mon cœur surabonde de joie.»

Il était temps qu'un aussi fidèle serviteur reçût le prix de ses travaux, il était juste que son salaire ressemblât à celui que Dieu donna au Roi du Ciel, son Fils unique... Papa venait d'offrir à Dieu un Autel, **ce fut lui la victime choisie pour y être immolée** avec l'Agneau sans tache.

Les conséquences d'une telle offrande en acceptant le statut de victime, unie à l'Unique Victime sera un immense amour dans d'indicibles souffrances et... toujours avec le sourire. Nous pouvons lire dans les derniers entretiens, points d'orgue de sa vie terrestre des paroles qui nous auraient être prononcées par Alexandrina :

« On lui disait : Ah ! C'est affreux ce que vous souffrez !



Non, ce n'est pas affreux. Une petite victime d'amour ne peut pas trouver affreux ce que son Époux lui envoie par amour.

Ne vous faites pas de peine mes petites soeurs, si je souffre beaucoup et si vous ne voyez en moi, comme je vous l'ai déjà dit, aucun signe de bonheur au moment de ma mort. Notre-Seigneur est bien mort Victime d'Amour, et voyez quelle a été son agonie !... Tout cela ne dit rien.

2

Un peu plus tard, étant seule avec elle, et la voyant de nouveau beaucoup souffrir, je lui dis : » Eh bien, vous désiriez souffrir, le bon Dieu ne l'a pas oublié. »

Je désirais souffrir, et je suis exaucée. J'ai beaucoup souffert depuis plusieurs jours. Un matin pendant mon action de grâces, après la communion, j'ai ressenti comme les angoisses de la mort... et avec cela aucune consolation !

3

J'accepte tout pour l'amour du bon Dieu, même toutes sortes de pensées extravagantes qui me viennent à l'esprit.

Oui mon Bien-Aimé, voilà comment se consumera ma vie... Je n'ai d'autre moyen de te prouver mon amour, que de jeter des fleurs, c'est-à-dire de ne laisser échapper aucun petit sacrifice, aucun regard, aucune parole, de profiter de toutes les plus petites choses et de les faire par amour... Je veux souffrir par amour et même jouir par amour, ainsi je jetterai des fleurs devant ton trône; je n'en rencontrerai pas une sans l'effeuiller pour toi... puis en jetant mes fleurs, je chanterai, (pourrait-on pleurer en faisant une aussi joyeuse action ?) je chanterai, même lorsqu'il me faudra cueillir mes fleurs au milieu des épines et mon chant sera d'autant plus mélodieux que les épines seront longues et piquantes.

Pour faire bonne mesure, il faut encore l'écouter parler de sa vocation :

« Le Martyre, voilà le rêve de ma jeunesse, ce rêve il a grandi avec moi sous les cloîtres du Carmel... Mais là encore, je sens que mon rêve est une folie, car je ne saurais me borner à désirer un genre de martyre... Pour me satisfaire, il me les faudrait tous... Comme toi, mon Époux Adoré, je voudrais être flagellée et crucifiée... je voudrais mourir dépouillée comme St Barthélémy... Comme St Jean, je voudrais être plongé dans l'huile bouillante, je voudrais subir tous les supplices infligés aux martyrs... Avec Ste Agnès et Ste Cécile, je voudrais présenter mon cou au glaive et comme Jeanne d'Arc, ma soeur chérie, je voudrais sur le bûcher murmurer ton nom, O JÉSUS... En songeant aux tourments qui seront le partage des chrétiens au temps de l'Antéchrist, je sens mon coeur tressaillir et je voudrais que ces tourments me soient réservés... Jésus, Jésus, si je voulais écrire tous mes désirs, il me faudrait emprunter ton livre de vie, là sont rapportées les actions de tous les Saints et ces actions, je voudrais les avoir accomplies pour toi... »



Qui se jettera par amour dans la balance avec tout le poids d'une âme innocentée ? Vous, je l'espère !



Ça ne passera pas comme cela !



**À la place du démon, il y aura la Vierge qui lui aura écrasé la tête,
Elle est la Mère de la Miséricorde, Celle à qui Dieu a confié tout
l'ordre de la Miséricorde**



II

ÉLÉMENTS BIOGRAPHIQUES

Présentation sur le site du Vatican :

« Alexandrina Maria Da Costa naquit à Balasar (archidiocèse de Braga, Portugal), le 30 mars 1904.

À l'âge de quatorze ans, un grave événement changea le cours de sa vie. Pour échapper à trois hommes qui voulaient l'agresser, elle dut sauter d'une hauteur de quatre mètres de la fenêtre de sa chambre. Les conséquences, irréversibles, furent terribles. Jusqu'à 19 ans, elle put encore se rendre à l'église malgré un lourd handicap, ses membres s'atrophiant toujours plus; mais la paralysie progressa jusqu'à devenir totale, entraînant avec elle des douleurs terribles. Le 14 avril 1925, elle dut s'aliter. Elle ne se relèvera plus au cours des trente années restantes de sa vie.

Jusqu'en 1928 elle ne cessa de demander au Seigneur, par l'intercession de Marie, la grâce de la guérison, promettant de devenir missionnaire si elle guérissait. Puis elle comprit que la souffrance était sa vocation et se conforma à la volonté de Dieu. C'est alors que commencèrent les premiers phénomènes mystiques: du 3 octobre 1938 au 24 mars 1942, chaque vendredi elle vécut la passion du Christ sortant de sa paralysie.

En 1936, "par ordre de Jésus", elle demanda à Pie XII que le monde soit consacré au Coeur immaculé de Marie, ce qui fut accompli le 31 octobre 1942.

Le 27 mars 1942, elle cessa de s'alimenter, ne vivant que de l'Eucharistie. Elle mourut le 13 octobre 1955, après une vie passée à "aimer, souffrir, réparer", pour le salut des âmes.

CHAPELLE PAPAIE POUR LA BÉATIFICATION DE 6 SERVITEURS DE DIEU

HOMÉLIE DU PAPE JEAN-PAUL II

Troisième dimanche de Pâques

25 avril 2004



1. "Ils savaient que c'était le Seigneur" (cf. Jn 21, 12): c'est ainsi que l'évangéliste Jean exprime la réaction de joie des disciples lorsqu'ils reconnurent le Seigneur ressuscité. Jésus se manifeste à eux après une nuit de travail dur et infructueux sur le lac de Tibériade. Confiants dans sa parole, ces derniers jettent leurs filets dans l'eau et ramènent sur la rive une "grande quantité de poissons" (cf. Jn 21, 6).

Comme les apôtres, nous restons nous aussi stupéfaits face à la richesse des merveilles que Dieu accomplit dans le coeur de ceux qui croient en lui. Au cours de la célébration eucharistique d'aujourd'hui, nous contemplons ce qu'Il a réalisé chez six nouveaux bienheureux: le prêtre August Czartoryski; quatre religieuses: Laura Montoya, María Guadalupe García Zavala, Nemesia Valle, Eusebia Palomino Yenes; une laïque, Alexandrina Maria da Costa. Ce sont des exemples éloquents de la façon dont le Seigneur transforme l'existence des croyants, lorsqu'ils ont confiance en Lui.

Autobiographie d'Alexandrina

"J'ai tant souffert dans ma vie que, en y repensant, il me semble ne pas avoir eu aucun jour sans douleurs... Il n'existe pas dans mon corps aucun le moindre endroit qui n'ai pas souffert".

Mes premières années

Après quelques moments de prière, implorant le secours du ciel et la lumière de l'Esprit Saint, afin de pouvoir faire ce que mon directeur spirituel m'a ordonné, je commence à écrire ma vie, telle que Notre Seigneur me la rappellera, bien que cela soit pour moi bien pénible.

Naissance et baptême

Je m'appelle Alexandrina Maria da Costa. Je suis née à Balasar -arrondissement de Póvoa de Varzim, district de Porto -le mercredi saint 30 mars 1904. J'ai été baptisée le samedi saint suivant, 2 avril. Mon oncle Joaquim da Costa et une dame prénommée Alexandrina, de Gondifelos, ont été mes parrain et marraine.

Premières années de mon enfance

Je trouve en moi, depuis ma plus tendre enfance, tant de défauts, tant et tant de méchancetés qui, comme celles d'aujourd'hui, me font trembler. J'aurais bien aimé que, depuis le début, ma vie ait été pleine de beauté et d'amour envers Notre Seigneur.



Avant l'âge de trois ans, je ne me souviens de rien, si ce n'est que quelques bribes racontées par les miens. À l'âge de trois ans, j'ai eu la première "caresse" de Jésus.

Je devais rester tranquille auprès de ma mère qui se reposait, mais, bouillonnante comme j'étais, je ne voulais pas dormir, alors je me suis levée. Ensuite je me suis penchée vers un flacon de produit pour les cheveux, comme on utilisait alors: je voulais imiter les grands. À ce moment-là, ma mère s'est réveillée et m'ayant appelée angoissée, j'ai pris peur. Le flacon m'est tombé des mains et s'est fracassé par terre en mil morceaux; et moi, je suis tombée par-dessus, me blessant gravement au visage.^{4]} Immédiatement transportée chez le médecin, celui-ci a déclaré ne rien pouvoir faire pour moi. Ma mère m'a conduite alors à Viatodos, chez un pharmacien fameux qui m'a posé trois points de suture. J'ai beaucoup souffert: si seulement j'avais su à ce moment-là profiter de la douleur ! Mais non ! Au contraire, j'ai même été méchante envers le pharmacien, refusant les biscuits trempés dans le vin qu'il m'offrait pour me calmer. Voilà mon premier acte de méchanceté.

Vers quatre ans, j'aimais m'attarder à contempler la voûte du ciel. Plus d'une fois, j'ai demandé aux miens s'il n'était pas possible, en empilant les maisons et les auberges, les unes sur les autres d'arriver au ciel. À leur réponse négative, j'éprouvais une grande tristesse et une grande nostalgie. Je ne sais pas ce qui m'attirait là-haut.

À cette même époque, l'une de mes tantes qui est décédée par suite d'un cancer, habitait avec nous. Déjà malade, elle me demandait de surveiller son enfant, premier fruit de son mariage. Volontiers, je lui rendais ce service, de jour comme de nuit.

Déjà à cet âge j'aimais beaucoup la prière, car je me rappelle que ma tante me demandait de prier avec elle pour obtenir de Dieu sa guérison.





Le catéchisme.

Lorsque, âgée de cinq ans, j'ai commencé à fréquenter le catéchisme, un grand défaut est apparu : mon entêtement. Un jour je suis allée au catéchisme et le coadjuteur de monsieur l'Abbé, le Père António Matias m'a assigné une place parmi les enfants de mon âge, mais moi, je voulais aller parmi les plus grands, avec lesquels j'avais l'habitude de jouer. Malgré l'insistance et les promesses du Révérend, je n'ai pas cédé. Quelques jours plus tard, le Père finit par me convaincre et est devenu mon ami ; il m'abritait même de la pluie, de chez moi à l'église et de l'église à chez moi. Mais ce qui est certain c'est que j'étais très têtue.

À l'église, je restais volontiers à regarder les statues. Elles m'attiraient; tout particulièrement celles de Notre-Dame du Rosaire et de saint Joseph. Leur habillement somptueux éveillait en moi le désir d'être élégante comme eux, pour paraître bien. N'était-ce pas là une preuve de ma vanité ? Je voulais avoir, moi aussi, d'aussi beaux habits, pour paraître belle.

En même temps que ces défauts, j'exprimais, vers ce même âge, mon amour envers la Maman du ciel: je chantais avec enthousiasme ses louanges et j'apportais des fleurs aux dames qui avaient la charge de fleurir son autel.

Vivacité de caractère

J'étais tellement vive, qu'on m'appelait « Marie-garçon ». Je dominais non seulement les filles de mon âge, mais aussi les plus âgées. Je grimpais aux arbres et je marchais de préférence sur les murs que sur la route.

J'aimais bien travailler: je faisais le ménage, je ramassais le bois et je faisais d'autres travaux domestiques ; j'aimais bien que le travail soit bien fait et j'aimais aussi être habillée proprement.

Un jour, alors que j'étais dans un pâturage, avec ma sœur Deolinda et une cousine, un âne s'est sauvé dans un champ cultivé. J'ai couru le chercher, mais, avec un coup de tête, il m'a jetée par terre, et avec sa pête il a commencé à me gratter la poitrine, comme s'il voulait jouer. Il a répété son jeu plusieurs fois, mais ne m'a fait aucun mal.

Mes compagnes se sont mises à crier : très vite plusieurs personnes sont accourues et sont restées étonnées de me voir saine et sauve.

Quand je rencontrais certaines de mes cousines qui habitaient loin de là, je chantais avec elles, sur les chemins, l'Ave Maria. J'aimais aussi chanter des chants populaires et, je me souviens encore du premier que j'ai chanté et qui disait ceci :

O Marie, donne-moi du feu
Car je le vois d'ici briller
Laisse échapper ton amour



Je l'ai vu en toi rentrer.

Une autre fois, avec ma sœur Deolinda, nous sommes allée rendre visite à ma marraine. Pour arriver plus vite, nous avons décidé de traverser la rivière Este, en sautant sur les pierres qu'y avaient été mises à cet effet. Mais la force du courant était telle, que les pierres ont roulé sous nos pieds. Tombées à l'eau, nous ne nous sommes sauvées que par miracle.

J'aimais beaucoup visiter ma marraine, parce que, à chaque fois, elle me donnait de l'argent. Peu après elle est décédée et ce fut là mon premier chagrin. Je la regrettais, mais je regrettais aussi le gâteau de Pâque et les habits qu'elle m'avait promis pour mes sept ans. Ma grand-mère la suppléa et chaque année m'offrait un gâteau à Pâque.

Âgée de six ans, il m'arrivait de rester, la nuit, de longs moments, à voir tomber sur moi des milliers de pétales des fleurs multi couleurs : on dirait une pluie fine. Ceci se répéta plusieurs fois. Je voyais tomber ces pétales, mais je ne comprenais pas ; peut-être étai-ce Jésus qui m'invitait à contempler ses grandeurs.

Scolarité à póvoa

En janvier 1911, avec ma sœur, nous avons été envoyées à Póvoa de Varzim, afin de pouvoir fréquenter l'école. La pensée de ce que cela m'a coûté de quitter ma famille me répugne. Pendant longtemps, j'ai beaucoup pleuré. Pour me distraire, on me comblait de caresses et on cédait à tous mes caprices. Après un certain temps, je me suis résignée.

J'ai, toutefois, continué à être gamine : je m'agrippais derrière les tramways, pour de longs parcours; je traversais la route au moment où ceux-ci démarraient : les conducteurs ont été obligés de se plaindre à ma nourrice. Souvent je m'enfuyais de la maison pour aller sur la plage ramasser les algues: je pénétrais dans l'eau comme les pêcheurs. Ce qui affligeait le plus ma nourrice, c'était que je m'absentais en cachette.

Première visite de Jésus en mon âme

À Póvoa de Varzim j'ai fait ma première communion. Le Père Alvaro Matos m'a examinée sur le catéchisme, m'a confessée et m'a donné la Communion pour la première fois. J'avais alors 7 ans. Comme prix j'ai reçu un beau chapelet et une image pieuse. J'ai communié à genoux et, malgré ma petite taille, j'ai pu fixer la sainte Hostie, de telle manière qu'elle s'est imprimée en mon âme. J'ai cru alors m'unir à Jésus pour ne plus être séparée de Lui. Il a pris possession de mon cœur, ce me semble. La joie que je ressentais était inexprimable. À tous j'annonçais la bonne nouvelle. Ma maîtresse, désormais, me menait chaque jour à la communion.

Le sacrement de confirmation

Ce fut à Vila do Conde que j'ai reçu, des mains de Son Excellence l'évêque de Porto, le sacrement de Confirmation. Je me souviens, très bien, de cette cérémonie et de la joie qu'elle m'a procurée. Au moment où je recevais ce sacrement, je ne sais pas bien expliquer ce que j'ai ressenti: on dirait une grâce surnaturelle qui me transformait et qui m'unissait



plus profondément à Notre-Seigneur. Je voudrais bien expliquer tout cela, mais je ne le sais pas.

Amour pour la prière

Au four et à mesure que je grandissais, le désir de prier augmentait en moi. Je voulais tout apprendre. Encore aujourd'hui je garde le livret de prières et de dévotions de mon enfance: prières à la Sainte Vierge, offrande quotidienne au Seigneur de mes actes journaliers, prière à l'Ange gardien, à saint Joseph, et plusieurs prières jaculatoires.

Quand je sortais en promenade avec ma nourrice et avec d'autres enfants, je m'éloignais pour cueillir des fleurs que j'allais ensuite déposer dans la chapelle de Notre-Dame des Douleurs. Au mois de mai, je me réjouissais à contempler les autels de la Vierge, ornés de fleurs et heureuse aussi, quand ma mère m'y conduisait dans ce but.

Le chapelain de l'église de Notre-Dame des Douleurs organisait des comités de filles qui quêtaient afin de trouver des moyens pour l'entretien de cette chapelle dédiée à Marie. Ces comités allaient jusque dans les paroisses voisines de Póvoa de Varzim. Un jour je suis allée à Aguçadoura ; nous acceptions tout ce l'on nous donnait : pommes de terre, oignons, etc. Plus nous demandions, moins on nous donnait. Nous avons eu alors la malheureuse idée d'entrer dans un champ de pommes de terre: nous y avons cueilli presque deux kilos. Et, j'étais parmi celles qui ont commis ce méfait, pendant que d'autres guettaient.

Vénération envers la nourrice

Je me rappelle avoir accompagné ma nourrice à Laundos pour y accomplir un vœu fait à Notre Dame du Salut. L'une de ses filles nous accompagnait, ainsi que ma sœur. Celle-ci l'aidait, la prenant par la main -, car elle se déplaçait à genoux -, alors que moi, devant elle, j'écartais tous les petits cailloux qui se trouvaient sur son passage. Sa fille qui était plus âgée que nous est allée jouer.

J'aimais beaucoup ma nourrice. Quand je recevais quelque présent, je lui en rendais toujours compte, pour lui faire plaisir: je le faisais de tout cœur, bien que je sois bien méchante.

Un jour, ma sœur lui a demandé d'aller faire ses devoirs chez une copine et moi, je me suis entêtée à la suivre. La dame s'y opposant formellement, j'ai pleuré de dépit et je l'ai gratifiée d'un sobriquet. Elle ne m'a pas punie, mais elle m'a prévenue que je ne pourrais pas aller me confesser sans lui avoir, auparavant, demandé pardon. Ma sœur aussi m'a dit la même chose. Lui demander pardon, me coûtait beaucoup, mais le désir de me confesser et de faire la Communion était si grand, qu'il a pris le dessus sur mon orgueil. Je me suis agenouillée devant elle et elle m'a pardonné, les larmes aux yeux. J'ai éprouvé une très grande joie du fait de pouvoir aller me confesser et de recevoir Jésus.

Les gardes républicains

Après les vacances, j'allais avec ma sœur à Póvoa ; nous avons quelqu'un pour nous accompagner, mais uniquement après la sortie du village. Nous avons pris par la voie ferrée lorsque nous avons aperçu au loin deux gardes républicains. Nous avons pris peur et nous nous sommes réfugiées dans un virage de la route. Ma sœur portait avec elle un petit panier contenant du lin ; les gardes ont pensé qu'il s'agissait d'allumettes (espagnoles) - alors interdites - et nous ont poursuivies. Nous avons beaucoup couru et crié. Nos cris alertèrent



bon nombre de personnes. Les gardes étaient prêts à faire feu quand ils ont compris que nous ne transportions pas de contrebande. Heureusement, pour cette fois-ci, nous avons échappé à la mort.

Pour cette même période, je me souviens aussi du respect que j'avais vis-à-vis des prêtres. Quand, étant assise sur le pas de la porte, seule ou accompagnée, je voyais passer l'un d'eux, je me levais pour lui demander sa bénédiction. Ayant remarqué que certaines personnes s'en étonnaient, ce qui me réjouissait, je m'asseyais exprès, afin de pouvoir me relever aussitôt qu'un ministre du Seigneur passait par là, lui montrant ainsi ma vénération envers eux.

Retour au village natal

Après 18 mois, ma sœur ayant obtenu son diplôme, nous avons quitté Póvoa. Ma mère voulait que je continue ma scolarité, mais je n'ai pas voulu rester toute seule. Je n'avais pas appris grand-chose.

Nous sommes retournées, pour quatre mois encore, habiter la maison où nous étions nées. Ensuite, nous sommes venues habiter plus près de l'église, dans une maison appartenant à ma mère.





Une fois ma mère m'a offert des sabots. J'en fus très heureuse, parce qu'ils étaient beaux !... Pour voir l'allure que j'avais, je me suis préparée comme si j'allais à la messe, j'ai chaussé mes sabots et ensuite je me suis agenouillée, plaçant mes sabots devant moi, comme si j'étais à l'église. Combien j'étais vaniteuse !

« J'adorais faire des farces !... »

J'aimais beaucoup ma sœur, mais quand je me fâchais avec elle, je lui jetais tout ce qui se trouvait à portée de main. Je me souviens l'avoir fait au moins. Je veux que ma méchanceté ne reste pas dissimulée.

J'adorais aussi lui faire des farces. Quelques fois, me levant avant elle, je mettais des pièges sur le pas de la porte, pour la faire tomber, comme pour lui dire qu'elle était paresseuse. Des farces de ce genre je lui en fais plusieurs.

Je lui ai même fait de farces de mauvais goût. Un jour, ayant soulevé le couvercle d'un bahut, je l'ai laissé tomber, avec un grand fracas et, ensuite, je me suis mise à crier, comme si je m'étais coincé les mains. Deolinda est venue aussitôt, effrayée et angoissée... Et moi, après coup, je me sentais peinée de l'avoir ainsi offensée. Je n'étais pas non plus rancunière, je préférais plutôt embrasser les personnes que j'offensais. Malgré tout cela et le fait de grimper aux arbres - j'y grimpais fort bien - jamais je n'ai fait de mal aux oiseaux. J'étais incapable de défaire un nid, ou même de jouer avec les oisillons. Je souffrais beaucoup quand je voyais des nids défaits ou quand j'entendais le piaillement triste et douloureux des oiseaux. J'ai même pleuré quelquefois, lorsque je me rendais compte qu'ils avaient perdu leurs petits.

Dans le cocon familial, je ne sais pas ce que je racontais, mais je mettais tout le monde de bonne humeur, j'étais le boute-en-train. Ma mère avait l'habitude de dire, à ce sujet: "Les riches ont leurs bouffons; je ne suis pas riche, mais j'en ai un aussi".

Mes premières contemplations

Vers les neuf ans, quand je me levais de bonne heure pour les travaux des champs et que je pouvais être seule, je m'extasiais à contempler la nature: l'aurore, le lever du soleil, le chant des oiseaux, le gargouillement de l'eau me pénétraient et me transportaient à une si profonde contemplation qu'un peu plus j'oubliais que je vivais dans le monde. Je restais là, absorbée par cette pensée : combien grand est le pouvoir de Dieu !

Lorsque je me trouvais au bord de la mer, je m'extasiais devant cette grandeur infinie !

La nuit, en contemplant le ciel et les étoiles, je me perdais dans l'admiration des beautés du Créateur.

Combien de fois, dans mon petit jardin, j'admirais le ciel, j'écoutais le murmure de l'eau et je pénétrais chaque fois davantage dans l'abîme des grandeurs divines !

Quel dommage que je n'aie pas su profiter de ces moments-là pour m'adonner à la méditation.

Mes scrupules

Je me souviens avoir dit deux mots que j'ai considérés comme péchés, l'un d'eux étant « diable ». J'en ai eu honte et il m'a été très pénible de les confesser.



Je n'aimais pas les conversations malicieuses. Même si je n'en comprenais pas le sens, je menaçais de ne plus accompagner ceux qui ne seraient pas corrects. De la même façon, je m'indignais quand je voyais, entre personnes adultes, quelque geste déplacé. J'avais peur de perdre mon innocence et je craignais le châtement de Notre Seigneur.

« En enfer, moi je n'irai pas !... »

À l'âge de neuf ans, j'ai fait ma première confession générale à frère Manuel das Santas Chagas qui prêchait à Gondifelos. Moi, Deolinda et ma cousine Olívia, ayant pris quelques victuailles, nous y sommes allées, et nous y sommes restées toute l'après-midi pour écouter le sermon. Je me souviens que nous ne sommes même pas sorties de l'église pour aller jouer. Nous avons pris place tout près de l'autel du Sacré-Cœur de Jésus, j'ai placé mes sabots à l'intérieur de la balustrade.

Le sermon avait pour sujet l'enfer.

J'ai écouté avec beaucoup d'attention le prédicateur qui, à un certain moment, nous invita à nous transporter, par la pensée, en ce lieu. Incapable de comprendre le vrai sens de cette invitation et, persuadée que le Père était un saint, je suis restée convaincue que d'un moment à l'autre, il nous y amènerait. Placée en face de cette conjecture, je me suis révoltée et me dis à moi-même: "en enfer, moi je n'irai pas ! Si le Père et tous les autres veulent y aller, moi, je prends mes jambes à mon coup et je m'échappe promptement".

Et, sans plus attendre, j'ai ramassé mes sabots afin d'être prête à fuir à la première alerte. Quand j'ai remarqué que personne ne bougeait, alors je me suis un peu calmée... Mais, mes sabots, je ne les ai plus quittés des yeux...

Amour envers les pauvres, les malades et les vieillards

J'étais très amie des vieillards, des pauvres et des infirmes. Quand j'apprenais que quelqu'un n'avait pas de quoi se couvrir suffisamment, je demandais à ma mère de m'en fournir le nécessaire à cet effet. Souvent j'allais tenir compagnie à ceux qui souffraient. J'ai assisté à la mort de certains, priant comme je le savais. J'aidais à habiller les défunts, même si cela me coûtait beaucoup ; je le faisais par charité. Je n'avais pas le courage de laisser les parents du défunt tout seuls. Je leur rendais volontiers ces services, les voyant si pauvres.

J'aimais beaucoup faire l'aumône aux pauvres. Combien de fois j'ai pleuré, parce qu'impuissante à les aider selon leurs besoins! Je me sentais heureuse de me priver de ma propre alimentation, pour eux.

Malgré ma jeunesse, il m'arrivait souvent de donner des conseils à de plus âgés que moi. Je les réconfortais comme je le savais, obtenant que certains ne commettent pas le mal. Des confidences qui m'étaient faites, j'ai toujours gardé le plus rigoureux secret.

Je me sens pleine de reconnaissance envers le Seigneur. C'est à Lui que je dois ce comportement.

Amour pour la prière

Je ne passais pas un jour sans prier, que ce soit à l'église, à la maison ou sur la route.

Je faisais toujours ma communion spirituelle de la façon suivante :



- O mon Jésus, venez dans mon pauvre cœur ! Je Vous désire : ne tardez pas. Venez m'enrichir de Vos grâces, augmentez en moi votre saint et divin amour. Unissez-moi à Vous ! Cachez-moi dans votre Côté sacré ! Je n'aime que Vous. Je n'aime que Vous, je ne veux que Vous, je ne désire que Vous. Je vous rends grâce, Père éternel, pour nous avoir donné Jésus au très Saint-Sacrement. Je vous remercie, mon Jésus, et, enfin, je Vous demande votre sainte bénédiction.

Loué soit à tout instant, Jésus au très Saint-Sacrement !

Je récitais aussi diverses prières jaculatoires, comme « Qu'Il soit béni... » et « Grâces et louanges soient rendues... »

J'aimais beaucoup faire la méditation sur le très Saint-Sacrement et sur la Sainte Vierge. Quand je ne pouvais pas la faire de jour, je la faisais de nuit, à l'insu de tous, en allumant une bougie que j'avais cachée à cet effet.

La vie des saints et les méditations très profondes ne me satisfaisaient pas, parce que je me rendais compte que je ne ressemblais en rien aux saints ; au lieu de me faire du bien, elles me faisaient du mal.

Grave maladie

À douze ans je suis tombée si gravement malade, que les derniers sacrements m'ont été administrés. Je me suis préparée à la mort avec beaucoup de sérénité. Un jour où la fièvre était montée assez haut, j'ai déliré, mais je me souviens d'avoir demandé à ma mère que l'on me donne Jésus. Elle a pris le crucifix et me l'a présenté.

- "Ce n'est pas celui-ci que je veux: je veux Jésus Eucharistique !"

La période la plus douloureuse de ma vie de travail

De 12 à 14 ans, j'ai bénéficié d'une bonne santé. À cette époque, j'ai été placée par ma mère au service d'un voisin, mais avec ces conditions : possibilité d'aller me confesser tous les mois; possibilité, les dimanches après-midi, de venir à la maison afin de pouvoir assister aux cérémonies religieuses; prohibition absolue de me laisser sortir le soir. Le contrat était valable pour cinq mois, mais je ne l'ai pas terminé. Le patron était un geôlier : il me gratifiait de sobriquets péjoratifs, m'obligeait à un travail supérieur à mes forces. C'était un homme impatient, cruel avec les animaux. Il m'humiliait devant tout le monde. Cette triste vie sapait la joie de ma jeunesse.

Un certain après-midi, il m'a envoyée au moulin, où je suis arrivée en début de soirée; à mon retour, il faisait déjà noir, car il fallait une heure de route. Il m'a réprimandée durement, et m'a traitée de voleuse. Son père, déjà âgé, a pris ma défense. Comme chaque soir je revenais chez moi, cette fois-là, assez peinée parce que ma conscience ne me reprochait rien, je me suis plainte à ma mère. Elle s'en est informée et, voyant que le contrat n'était pas respecté, m'a retirée de son service, malgré l'insistance de mon patron.

Une fois, à Póvoa de Varzim, ce même patron m'avait laissée, de 22 heures jusqu'à 4 heures du matin, à surveiller quatre paires de bœufs, pendant que lui et l'un de ses amis étaient partis, je ne sais où. Remplie de peur, j'ai passé ainsi ces tristes heures de la nuit. J'ai eu pour compagnes les étoiles du ciel qui brillaient de tout leur éclat.

À l'âge de douze ans, j'ai été admise à l'école des catéchistes et à la chorale. Pour le chant j'avais une vraie passion. Mais, malgré cela, je travaillais avec beaucoup de satisfaction à l'école de catéchisme.



Quand je communiais et que je me trouvais au milieu de mes compagnes pour l'Action de grâces, je me sentais toute petite et la plus indigne pour recevoir Jésus Eucharistique.

Un rêve

Une nuit, une lampe à pétrole à la main, j'allais de la cuisine vers la chambre. Ma lampe s'est éteinte. Je l'ai rallumée plusieurs fois et autant de fois elle s'est éteinte, alors qu'il n'y avait aucun courant d'air. Quand j'ai voulu la rallumer, pour la dernière fois, en remuant le pétrole, elle m'a glissé des mains, en renversant le liquide qui m'a aspergé le visage et m'a laissé aux lèvres le mauvais goût du pétrole. J'ai pensé que quelque petit diable s'amuse ainsi et, alors j'ai dit :

- "Tu peux t'en aller, car avec moi tu n'as rien à faire".

Je me suis couchée tranquillement, je me suis endormie et j'ai fait un rêve qui est resté imprimé dans mon âme :

Je suis montée au Paradis au moyen d'une échelle dont les barreaux, eux, étaient tellement étroits qu'il était très difficile d'y poser le pied. Je suis arrivée en haut avec beaucoup de difficulté, car je n'avais aucun point d'appui. Pendant que je montais, j'ai vu, à côté de cette échelle, quelques âmes qui m'encourageaient en silence.

Arrivée au sommet j'ai vu sur un trône le Seigneur, et, à côté de Lui, la Vierge Marie. Le ciel était rempli de saints. Après cette vision, à contrecœur, je devais revenir sur la terre. Je suis descendue facilement. Tout a disparu et je me suis réveillée.

Une après-midi "amusante"

Par un bel après-midi, je suis partie me promener, avec mes cousines, sur une petite colline non loin de chez moi, où se trouvaient quelques ânes qui brouaient tranquillement. Ne sachant même pas monter à cheval, je me suis hasardée à sauter sur la croupe de l'un d'eux. Quelques instants après, je suis tombée sur un gros tas de ronces, mais heureusement ne m'étant pas blessée, nous avons toutes bien rigolé.

Quand je pense à ces amusements, je les regrette ; il aurait mieux valu que j'aime davantage Jésus.

Un saut

Un jour, alors qu'avec ma sœur et une autre fille plus âgée que nous, nous travaillions à la couture, nous avons aperçu trois individus venant dans notre direction. Deolinda, comme si elle pressentait quelque chose, m'a dit de fermer la porte du salon. Quelques instants après, nous avons entendu des pas dans les escaliers et ensuite quelqu'un frapper à la porte.

- Qui est là ? a demandé ma sœur. Et l'un d'eux, qui avait été mon patron, nous a demandés d'ouvrir, sans plus.

- Il n'y a pas de travail pour vous ici, donc, pas question d'ouvrir, a rétorqué Deolinda.

Après quelques instants de silence, nous avons entendu que le même individu montait par l'échelle qui de l'étable, par une trappe, donnait dans le salon. Effrayées, nous avons tiré la machine à coudre sur cette trappe.



Le voyou, se rendant compte que la trappe était fermée, a commencé à frapper de grands coups de marteau sur celle-ci, jusqu'à soulever quelques planches et à pratiquer un passage, par lequel il a pénétré dans le salon.

Deolinda, en voyant cela, a ouvert la porte et, est parvenue à s'enfuir, bien que les autres deux qui dehors l'attendaient, aient essayé de la retenir, en tirant sur ses vêtements.

L'autre fille l'a suivie, mais ils l'ont attrapée.

Devant cette scène, je me suis vue perdue. J'ai regardé autour de moi et, désespérément je me suis accrochée à la fenêtre qui était ouverte et sans la moindre hésitation j'ai sauté en bas, en tombant lourdement. J'ai voulu me relever aussitôt, mais je ne le pouvais pas; une douleur lancinante traversait mon épine dorsale.



Nerveuse, dès que j'ai pu me relever, j'ai ramassé par terre un piquet et je suis partie, pour essayer de défendre ma sœur entourée par les deux plus âgés, tandis que notre amie, dans le couloir, luttait avec le troisième. Je n'ai plus pensé qu'à les défendre.

- Hors d'ici ! a été mon premier cri.

Cela a été comme un éclair, le voyou qui se trouvait dans le couloir, a pris peur et a laissé immédiatement la jeune fille. C'est alors seulement que je me suis rendu compte que j'avais perdu une bague en or, lors de la chute.

- Chiens ! À cause de vous j'ai perdu ma bague...

Tout de suite l'un d'eux, enlevant une bague de son doigt, me l'a présentée, en disant :

- Tiens, prends celle-ci, ne te fâche pas contre moi...

- Je n'en veux pas ! lui ai-je répondu, indignée -débarrasse le plancher tout de suite immédiatement !

Ils se sont retirés. Et nous, excitées et allaitantes, nous sommes retournées à notre travail.

De tout ceci, moi et ma sœur, n'avons soufflé mot à personne, afin d'éviter une tragédie. Toutefois ma mère, par la suite, a fini par l'apprendre, de la bouche de notre amie.

Quelque temps après, j'ai commencé à souffrir de plus en plus. Tous disaient que c'était à cause du saut que j'ai fait en bas de la fenêtre. Même les médecins, plus tard, ont confirmé que ce saut a dû contribuer à aggraver mon infirmité.



Souffrances physiques et morales

À quatorze ans et quatre mois, j'ai arrêté de travailler pour toujours, même si, depuis plusieurs mois je travaillais avec beaucoup de difficulté. J'ai dû, dès lors, me soumettre, même si cela me coûtait beaucoup, aux soins des médecins qui m'ont diagnostiqué diverses maladies. Au début tout se passa bien et tous avaient de la peine pour moi, alors que moi, j'avais de la peine pour mes maux. Ceci dura peu de temps.

Mes meilleures amies, les familiers et même Monsieur le Curé se sont retournés contre moi : plusieurs personnes se moquaient de mon allure, par la posture que, forcément, je prenais à l'église.

Monsieur l'abbé m'accusait de ne pas manager suffisamment par caprice et menaçait que, si je mourais, je serais damnée. Lorsque je me confessais, il me disait que c'était celui-là mon péché le plus grave. Combien j'en ai souffert! Je ne me confiais qu'au Seigneur.

Lors du trajet, de la maison à l'église, j'avais l'habitude de m'arrêter pour regarder les montagnes et j'étais quelques fois, tentée de fuir dans un lieu où personne ne puisse me voir. Ce n'est que par la grâce de Dieu que je ne l'ai pas fait. Combien j'ai pleuré.

Je ne me souviens pas très bien de la durée de cette période d'incompréhension; en tout cas, moins d'un an. Après, étant donné que mon état empirait, Monsieur l'abbé lui-même a conseillé à ma mère de m'accompagner chez un médecin de sa connaissance. Ce fut lui qui m'a libérée de mon martyre, en expliquant à ceux qui lui en posaient la question, que je ne mangeais pas parce que je ne le pouvais pas. Même s'il ne lui a pas été possible de se faire une idée exacte de toutes mes souffrances, il s'est montré très compréhensif.

Douleurs sans soulagement ;

Douze années de préoccupation continuelle

Notre Seigneur m'a libérée de cette souffrance, mais Il m'a donné une autre, bien plus grande. Seuls Jésus, et, quelque temps plus tard, mon directeur spirituel, en ont eu connaissance.

J'ai passé six ans entre le lit et la couchette. Une fois, cinq mois se sont passés sans que je puisse me lever, mais toujours dans cette souffrance spirituelle, que j'ai dû supporter pendant près de douze ans, sans jamais la révéler à personne.

Me trouvant seule, prisonnière de mon lit, je regardais en larmes, le tableau du Sacré-Cœur de Jésus: je le suppliais de me libérer de ce tourment et de me donner des lumières sur ce que je devais faire. Je me recommandais aussi à la Maman du ciel afin qu'elle intercède en ma faveur.

Traitement sérieux de ma maladie

Diverses demandes en mariage

À l'âge de 16 ans, je suis allée à Póvoa, en compagnie de Deolinda, pour une cure marine. Un matin, alors que je me rendais à l'église, un militaire m'a abordée, m'adressant des galanteries. Je me suis vite esquivée, mais, comme il ne me lâchait pas, je lui ai dit d'attendre la fin de sa faction. Mon idée était de changer de chemin et de pouvoir m'en libérer. Sortant de l'église, très prudemment, et ne l'ayant pas vu, j'ai repris le même chemin. À un certain moment, je l'ai trouvé en face de moi, sans même savoir d'où il était venu.



- Mademoiselle, vous souvenez-vous de ce que vous m'avez promis ?

Et, ce disant, il prétendait m'accompagner à la maison. Je me suis arrêtée et j'ai été très franche avec lui :

- Je suis malade et en plus... ma mère ne veut pas que j'aie un fiancé !

Il n'en a pas été convaincu. Par chance, Deolinda est arrivée. Croyant que je flirtais, elle m'a reprise sèchement. Je ne suis plus jamais passée par ce chemin et tout s'est ainsi terminé.

À un autre jeune qui me faisait allusion au mariage, j'ai répondu :

- Je ne renonce ni à ma mère ni à Deolinda, pour un homme.

Monsieur le Curé, ayant su que je plaisais à un jeune homme, m'a dit un jour :

- Si tu veux, je peux m'occuper de la chose...

Je lui ai répondu : - Dans ma situation, vous paraît-il que je puisse me permettre de penser à une pareille affaire ?

Pour dire vrai, je savais et je sentais que j'étais malade, mais en plus, l'envie de contracter le mariage me manquait, même si quelques fois je me disais que si j'étais mère, j'éduquerais mes enfants très chrétiennement.

La vigilance de la maman du ciel

Vers mes dix-huit ans, je me suis trouvée, tout à coup, face à un grave danger. Je me souviens que j'avais en main mon chapelet et que j'ai fortement serré une médaille de Notre Dames des Grâces [Médaille miraculeuse], et aussitôt j'ai été délivrée du danger. Ce fut sans doute la Maman du Ciel qui a veillé sur moi. Oh ! Combien je lui suis reconnaissante !...

Désirs de guérison.

Conformité à la volonté de dieu

À dix-neuf ans, je suis allée au lit, pour toujours. Plus personne ne me disait : - Courage, tu te relèveras !

Ce fut alors que le médecin João de Almeida, de Porto, a prévenu ma mère qu'il craignait une telle paralysie.

Ma sœur, qui faisait de la couture, est devenue en plus mon infirmière, car maman travaillait dans les champs. J'ai eu des moments de découragement, mais jamais de désespoir. Rien ne me retenait à ce monde. J'éprouvais, malgré tout, une certaine nostalgie de mon petit jardin, parce que les fleurs me plaisaient. Mais, je pourrais encore les voir, quelques fois, dans les bras de ma sœur. J'avais un grand regret de ne plus pouvoir aller à l'église: pour la fête du Sacré-Cœur, ou quand il y avait une Messe chantée, je pleurais beaucoup. Ma sœur, qui faisait partie de la chorale, me voyant les larmes aux yeux, me disait : -S'il t'était possible d'aller à la messe, je te chargerais volontiers sur mes épaules et je t'y emmènerais. Et, elle aussi pleurait. Mais, je m'étais accommodée à la volonté du Seigneur. Petit à petit, je me suis habituée à mon lit et la nostalgie s'est dissipée.

Pour me distraire, dans les premiers temps, je jouais aux cartes avec quelqu'un, ou toute seule. Je regrette de ne pas avoir, dès lors, les mêmes pensées que maintenant: vivre unie à mon Dieu par l'esprit.

J'ai même fait des promesses pour obtenir la guérison. Ma mère, ma sœur et mes cousines ont fait les mêmes promesses. J'ai fini par comprendre que le Seigneur me voulait malade, c'est pourquoi je ne lui ai plus demandé de guérir. Je suis arrivée, plusieurs fois, très



résignée, aux portes de la mort. De la médecine, je n'ai d'autre soulagement que quelques piqûres de morphine.

***La dévotion envers la petite maman
Prédilection pour le mois de Marie***

Chaque année je célébrais le mois de Marie. Je préférais le célébrer toute seule: je méditais, chantais, pleurais en demandant à la Maman du ciel de me délivrer de cette tribulation qui me faisait tant souffrir.

J'avais l'habitude de chanter le "Tantum ergo", comme si j'étais à l'église. N'ayant pas Jésus à la maison, ni prêtre pour me donner la bénédiction, je priais le Seigneur, que ce soit lui, du ciel et de ses tabernacles, qui me la donne. Moments de bonheur! J'avais l'impression que toutes les bénédictions et l'amour du Seigneur tombaient sur moi. Et alors, je recueillais dans mon cœur toute ma famille et les personnes chères.

Dans les premières années de ma maladie, de la maison de Monsieur le Curé, on m'apportait, au début du mois de mai, une statuette du Cœur de Marie qui, à regret, je restituais à la fin du mois. C'est ainsi que j'ai pensé à en acquérir une, mais, comme je n'en avais pas les moyens, j'ai été aidée par diverses personnes. Une amie m'a même donné quelques poulettes que Deolinda éleva jusqu'à ce qu'elles pondent et ensuite couvent; les poussins ayant été vendus ensuite, j'ai pu acheter la statuette ainsi que le globe de verre. Je ne sais pas exprimer la joie que j'ai ressentie à ce moment-là: avoir une Sainte Vierge à moi toute seule... pouvoir la contempler nuit et jour !...

***Nouveaux désirs de guérison
Entière conformité à la volonté divine***

J'ai été informée des miracles qui s'opéraient à Fatima. En 1928, plusieurs personnes de la paroisse sont parties en pèlerinage à la Cova da Iria. À cette occasion, même moi, j'ai souhaité partir. Le Médecin et Monsieur le Curé ne m'y ont pas autorisée, car le voyage était long et moi, je ne supportais même pas que l'on me touche, étant dans mon lit. Quelqu'un me conseilla de demander la guérison et d'aller ensuite à Fatima, en Action de grâces pour celle-ci. Le médecin me dit même que si le miracle s'accomplissait, il témoignerait sans la moindre hésitation.

Cette même année, Monsieur l'Abbé, qui était allé, lui aussi à la Cova da Iria, m'a fait, au retour, cadeau d'un chapelet, d'une médaille et du "Manuel du Pèlerin", tout en me conseillant de faire une neuvaine à Notre-Dame. J'en ai fait plusieurs, tout en chantant les louanges mariales imprimées dans le "Manuel".

À ceux qui me visitaient, j'avais l'habitude de dire :

-Si un jour vous me revoyez dans les rues et m'entendez chanter, dites-le à tous: c'est Alexandrina qui remercie Notre-Dame.

C'était ma foi en Jésus et Marie que me faisait parler de la sorte.



D'autres fois, je pensais que si j'étais guérie, je me ferais religieuse, car je n'avais aucun attrait pour le monde; que je ne retournerais plus revoir ma famille; que je me ferais missionnaire afin de pouvoir baptiser beaucoup de noirs et de ramener beaucoup d'âmes à Jésus.

N'ayant pas obtenu la guérison, j'ai compris que je me faisais des illusions, et mes désirs de guérison ont disparu pour toujours. J'ai commencé alors à ressentir de plus en plus le besoin d'aimer la souffrance et de ne penser qu'à Jésus.

Offrande...

Un jour, alors que j'étais seule et que je pensais à Jésus dans les tabernacles, je lui ai dit :

- Mon bon Jésus, Vous êtes emprisonné. Moi aussi, je le suis. Nous sommes tous deux incarcérés. Vous, pour mon bien et moi, enchaînée par Vous. Vous êtes Roi et Seigneur de tout. Moi, je ne suis qu'un ver de terre. Je Vous ai négligé, ne pensant qu'aux choses du monde qui ne sont que perdition pour les âmes, mais, maintenant, le cœur contrit, je ne veux que ce que Vous voudrez, je veux souffrir avec résignation. Ne me laissez pas sans votre protection.

Je me suis offerte comme victime

À partir de ce temps-là, je demandais au Seigneur l'amour de la souffrance et, sans bien savoir comment, je me suis offerte à lui comme victime. Le Seigneur m'a accordé cette grâce dans une proportion si importante qu'aujourd'hui, je n'échangerais la souffrance contre tout ce qui peut exister dans le monde. Aimant la douleur, je me sentais heureuse d'offrir à Jésus mes peines. Consoler Jésus et lui sauver des âmes, voilà ce qui me préoccupait.

Les forces physiques m'ayant quittée, j'ai abandonné les distractions et, à travers la prière qui me procurait un vrai réconfort, je me suis habituée à vivre dans une intime union avec le Seigneur. Quand les visiteurs me dissipaient un peu, je m'attristais de ne pas avoir pensé à Jésus.

Petits sacrifices par amour pour Jésus

Par amour pour Jésus et la Maman du ciel, je me suis habituée à faire de petits sacrifices: renoncer à me regarder dans la glace; ne pas parler, pour combattre ma volonté de parler et vice versa; veiller pendant la nuit pour tenir compagnie à Jésus; ne pas éloigner les mouches qui me tourmentaient, etc.

Comment j'honorais Jésus et la très sainte Vierge

Pour honorer Jésus et la Maman du ciel, j'ai écrit sur des morceaux de papier et sur des images pieuses, cette prière :

- Jésus, je vous aime de tout mon cœur. Ayez pitié de cette pauvre malade. Prenez-la auprès de vous, quand vous voudrez. Mon bien-aimé Jésus, souvenez-vous, je suis une grande pécheresse.



En 1930 :

Mon cher Jésus, j'aimerais aller vous visiter dans vos tabernacles, mais je ne le peux pas; ma maladie me tient clouée à mon lit. Que votre volonté soit faite. Accordez-moi, au moins, que pas un seul instant ne passe sans que je vienne en esprit dans vos tabernacles, pour vous dire : " mon Jésus, je veux vous aimer, je veux me brûler à la flamme de votre Amour, prier pour les pécheurs et pour les âmes du Purgatoire".

En mai 1930, sur la couverture d'un livret :

- Ma chère Maman du ciel, venez dans les Tabernacles de votre et mon Jésus; présentez-Lui mes prières et rendez plus efficaces mes suppliques. O refuge des pécheurs, dites à Jésus que je veux être sainte. Dites-Lui aussi que je veux beaucoup de souffrances, mais qu'Il ne me laisse pas seule rien qu'une minute. Je dois toutefois m'humilier, car je ne suis rien, je ne possède rien et je ne vauds rien. Dites-Lui que je l'aime beaucoup et que je veux l'aimer encore davantage. Je veux mourir enflammée d'amour pour vous et pour Jésus. Oui, parlez-Lui beaucoup de moi, présente-Lui toutes mes demandes ! J'ai confiance, oui, j'ai confiance en vous ! O Marie, donnez-moi le ciel !

En 1931, au verso d'une image pieuse j'ai écrit :

O ma chère Maman, priez Jésus pour cette petite fille si pauvre et si pécheresse. Il n'y en a pas une autre comme moi. Je ne mérite même pas d'être écoutée. Comment ai-je pu me permettre d'offenser mon bien-aimé Jésus ? Quelle misérable que je suis d'avoir osé l'offensé !

Mes prières et mon union intime avec Jésus au Saint-Sacrement

Au petit matin je commençais mes prières par le signe de Croix. Ensuite, je m'unissais à Jésus au Saint-Sacrement et je faisais ma Communion spirituelle. Je continuais, en disant : - Cœur Sacré de Jésus, je Vous consacre ma journée.

Je récitais cette prière jaculatoire trois fois. Et j'ajoutais: -O Jésus, donnez-moi votre bénédiction! Je veux être sainte.

Ensuite je demandais la bénédiction de la très Sainte-Trinité, de Notre-Dame, de saint Joseph de tous anges, saints et saintes du ciel, en disant : - Avec votre bénédiction, je ne craindrai rien ; je serai sainte, comme je le désire ardemment.

Ensuite je récitais trois Gloria et j'offrais les actions de la journée en récitant la prière : « Je vous offre, ô mon Jésus, en union, etc. ». Pater, Ave, Gloria. « Cœur sacré de Jésus qui nous aimez tant, faites que je vous aime de plus en plus. » Je récitais aussi le Credo et, ensuite j'ajoutais : - O mon Jésus, je m'unis spirituellement, maintenant et pour toujours, à toutes les saintes Messes qui, de jour comme de nuit, sont célébrées sur toute l'étendue de la terre. Jésus, immolez-moi avec vous au Père éternel pour les mêmes intentions que vous-même, vous offrez.

Me tournant ensuite vers Notre-Dame, je lui disais : - Je vous salue, Marie, pleine de grâce !... Je vous salue, ô pleine de grâce, ma Petite-Maman du ciel, je veux être sainte; bénissez-moi et demandez à Jésus de me donner sa bénédiction !



Je me consacrais à Elle de cette façon : - Petite-Maman chérie, je vous consacre mes yeux, mes oreilles, ma bouche, mon cœur, mon âme, ma virginité, ma pureté, ma chasteté...

Acceptez-en tout, ma chère Petite-Maman ! Vous êtes le dépôt béni de toute notre richesse. Je vous consacre mon présent et mon avenir, ma vie et ma mort, tout ce que l'on me donnera, toutes les prières et les offrandes que l'on fera pour moi. Ouvrez vos bras et enlacez-moi. Serrez-moi contre votre Cœur très saint, couvrez-moi de votre manteau; acceptez-moi comme votre fille très aimée et consacrez-moi toute à Jésus.

Renfermez-moi pour toujours dans son divin Cœur et aidez-le vous-même à crucifier mon corps et mon âme: que rien, dans celui-ci ne subsiste qui ne soit crucifié. Ma Petite-Maman, rendez-moi humble, obéissante, pure, chaste d'âme et de corps. Transformez-moi en amour; consumez-moi dans les flammes de l'amour de Jésus... Maman chérie, demandez pardon pour moi à Jésus; dites-Lui que c'est l'enfant prodigue qui retourne à la maison de son Père, disposée à le suivre, à l'aimer, à l'adorer, à lui obéir, à l'imiter. Dites-lui que je ne veux plus l'offenser. Ma Petite-Maman du ciel, inspirez-moi une douleur si grande de mes péchés; que mon repentir soit tel, que je devienne pure, que je devienne comme un ange, pure comme lors de mon baptême, afin que par ma pureté, je mérite la compassion de mon Jésus; que je puisse le recevoir sacramentellement chaque jour et le posséder toujours en moi, jusqu'à mon dernier soupir. Maman chérie, venez avec moi dans tous les Tabernacles du monde, dans tout lieu où Jésus habite sacramentellement. Présentez-lui mon humble oblation. O comme Jésus sera content de l'offrande la plus pauvre, la plus misérable, la plus indigne, mais remise par vous, combien plus de valeur n'aura-t-elle pas auprès de votre et mon Jésus !... Ma douce Petite-Maman, je veux aller de Tabernacle en Tabernacle demander des grâces à Jésus, comme l'abeille qui va de fleur en fleur pour cueillir le nectar ! Ma tendre Maman, je veux devenir comme un rocher d'amour devant sa demeure, afin que nul ne parvienne à blesser son Cœur et ne renouvelle ses Plaies et sa Passion. Maman chérie, parlez à Jésus par mon cœur et par mes lèvres; rendez mes prières plus ferventes, mes demandes plus efficaces.

O mon Jésus, je me consacre toute à vous. Que votre Cœur me soit grand ouvert. Permettez que je rentre dans cette Fournaise ardente, dans ce Feu brûlant. Fermez-le sur moi, mon bon Jésus; que j'y demeure pour y rendre mon dernier soupir, enivrée de votre divin Amour. Ne souffrez pas que je me sépare de vous sur la terre, sinon pour m'unir à vous, éternellement, dans le ciel.

O Jésus, maintenant, je vais inviter la Maman bénie. C'est Elle qui va vous parler pour moi et je reprendrai ensuite.

Je vous salue, Marie, pleine de grâce! Je vous salue, ô pleine de grâce! Ma Petite-Maman, venez avec moi dans tous les Tabernacles. Venez couvrir Jésus d'amour. Offrez-Lui tout ce qui se passera en moi, tout ce que je lui offre habituellement, tout ce que l'on peut imaginer comme autant d'actes d'amour à Notre-Seigneur au très Saint-Sacrement !

Je disais trois fois : - Grâces et louanges soient rendues, à tout moment, à Jésus au très Saint-Sacrement.

Je faisais ensuite la Communion spirituelle déjà décrite, puis je demandais à Notre-Dame de répéter, pour moi, à son Fils Bien-Aimé : - O Jésus, voilà la Petite-Maman chérie, écoutez-la; c'est Elle qui va vous parler pour moi. Et vous, Maman chérie, emportez mes baisers, d'innombrables baisers, d'innombrables caresses et marques de tendresse à tous les Tabernacles du monde. Tout pour Jésus-Hostie ! Tout pour la très Sainte-Trinité, tout pour vous, douce et tendre Maman. Multipliez mes baisers, multipliez-les et, avec une tendresse



et un amour pur et saint, avec un amour sans bornes, avec une immense nostalgie, offrez-les de la part de celle qui ne peut pas se déplacer jusqu'aux tabernacles.

Hymne aux tabernacles

O Jésus, je veux que chacune de mes douleurs, chaque battement de mon cœur, chacune de mes respirations, chaque seconde de ma vie, chaque minute, soient autant d'actes d'amour pour vos Tabernacles.

Je veux que chaque mouvement de mes pieds, de mes mains, de mes lèvres, de ma langue, chacune de mes larmes, chaque sourire, joie, tristesse, tribulation, distraction, contrariété ou ennui, soient autant d'actes d'amour pour vos Tabernacles.

O Jésus, je veux que chaque lettre des prières que je récite ou entends réciter, toutes les paroles que je prononce ou entends prononcer, que je lis ou entends lire, que j'écris ou vois écrire, que je chante ou entends chanter, soient autant d'actes d'amour pour vos Tabernacles.

Je veux que chaque baiser que je déposerai sur vos saintes images, celles de la vôtre et ma sainte Mère, celles de vos saints et saintes, soient autant d'actes d'amour pour vos Tabernacles.

O Jésus, je veux que chaque goutte de pluie qui tombe du ciel sur la terre, que toute l'eau des océans et tout ce qu'ils renferment, que toute l'eau des fleuves et des rivières, soient autant d'actes d'amour pour vos Tabernacles.

Je vous offre les feuilles de tous les arbres, et tous les fruits que sur eux mûrissent ; chaque pétale de toutes les fleurs; toutes les graines que contient le monde; tout ce qu'il y a dans les jardins, dans les champs, dans les vallées, sur les montagnes: tout cela je veux vous l'offrir comme autant d'actes d'amour pour vos tabernacles.

O Jésus, je vous offre les plumes des oiseaux et leurs gazouillements, les poils des animaux et leurs cris, comme autant d'actes d'amour pour vos Tabernacles.

O Jésus, je vous offre le jour et la nuit, la chaleur et le froid, le vent, la neige, la lune, le clair de lune, le soleil, les étoiles du firmament, mon sommeil et mes rêves, comme autant d'actes d'amour pour vos Tabernacles.

Je veux que chaque fois que j'ouvre ou ferme les yeux, ce soit autant d'actes d'amour pour vos Tabernacles.

O Jésus, je vous offre toutes les grandeurs, richesses et trésors du monde, tout ce qui se passe en moi, tout ce que j'ai l'habitude de vous offrir, comme autant d'actes d'amour pour vos Tabernacles.

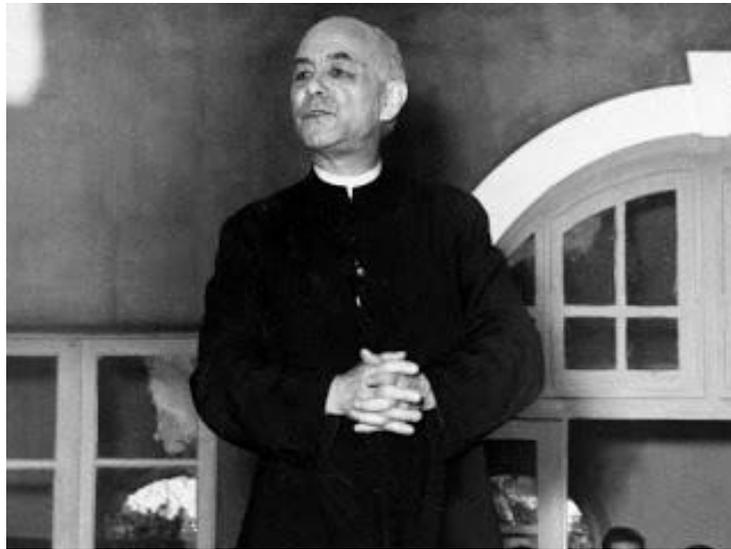
O Jésus, le ciel et la terre, l'océan et tout ce qu'ils contiennent, je vous les offre comme s'ils m'appartenaient et si je pouvais en disposer; acceptez-les comme autant d'actes d'amour pour vos Tabernacles".

Pendant que je faisais cette offrande à Jésus, je me sentais ravie, d'une façon que je ne sais pas expliquer, et en même temps je ressentais une forte chaleur qui semblait m'embraser. Cela me parut étrange, car les journées étaient plutôt froides et, émerveillée, j'ai même regardé si mon corps ne transpirait pas. C'est comme si l'on m'embrassait intérieurement. Cela me fatiguait assez.

Je crois que c'est à l'une de ces occasions que j'ai senti cette exigence de Notre Seigneur : «Souffrir, aimer, réparer»



Comment Jésus m'a envoyé mon directeur spirituel



J'ignorais ce que c'était qu'un directeur spirituel : c'était Monsieur le Curé qui guidait mon âme.

Ma sœur, lors d'une retraite des "Filles de Marie" a demandé au prédicateur, le Père Mariano Pinho, de devenir son directeur spirituel. Celui-ci mis au courant de mon existence et de ma maladie, a sollicité mes prières, avec la promesse de réciprocité. De temps à autre il m'envoyait une image pieuse.

Deux ans plus tard, ayant appris qu'il était malade, mon émotion est allée jusqu'aux larmes; je ne sais pas pourquoi. Ma sœur, étonnée, m'a demandé pourquoi je pleurais alors même que je ne le connaissais pas. Je lui ai répondu :

- Je pleure parce qu'il est mon ami et que je le suis aussi de lui.

Le 16 août 1933, le Père Pinho est venu dans notre paroisse prêcher un triduum en l'honneur du Sacré-Cœur de Jésus et, à cette occasion je l'ai obtenu comme directeur spirituel. Je ne lui ai pas parlé de mon offrande pour les Tabernacles, de la chaleur que j'éprouvais, de la force qui me soulevait, ni des paroles que j'interprétais comme de simples inspirations de Jésus. Ce ne fut que quelques mois plus tard que j'ai mis le Père au courant



des paroles de Jésus. Je n'ai rien dit d'autre, parce que je ne comprenais rien aux choses du Seigneur. Le Père ne m'a pas confirmé s'il s'agissait bien de paroles de Dieu; toutefois, je continuais à vivre très unie au Seigneur: jour et nuit, les Tabernacles étaient ma demeure préférée.

Le 8 septembre 1933, j'ai écrit ceci au dos de l'une de mes photos :

Ave Maria, je vous salue, ô ma très Sainte Mère. O ma bien-aimée Petite Maman, que puis-je vous offrir pour votre anniversaire ? Je n'ai rien d'autre à vous offrir, je vous offre mon corps et ma vie. Je veux être toute à vous. Ne rejetez pas mon offrande, ô ma douce et tendre Mère. Priez Notre Seigneur pour moi, je vous en supplie. Je veux être toute, entièrement votre. Je vous offre tout ce que j'ai.

O mon Jésus, ne rejetez rien de ce que je demande à votre Mère.

Soyez ma petite Maman très aimée. O si seulement j'avais un beau cadeau à vous offrir. Acceptez au moins ma bonne volonté. Donnez-moi le Ciel !

Ce fut seulement au mois d'août 1934 que je me suis décidée à ouvrir mon cœur à mon Père spirituel, venu à Balasar pour une série de sermons. J'ai eu peur, alors, qu'une fois au courant de ma vie, il ne veuille plus continuer de me diriger.

Alors même que je me débattais avec ce doute, Jésus m'a dit :

-Obéis en tout : ce n'est pas toi qui l'as choisi, mais moi qui te l'ai envoyé.

Quand le Père m'a demandé de quelle façon j'avais entendu lesdites paroles, il ne m'a pas expliqué si elles étaient ou non de Jésus.

Quelques jours plus tard, ma sœur, ayant remarqué que je consacrais beaucoup de temps à la prière, m'en a demandé l'explication. Je lui ai dit comment j'occupais mon temps et ce que je ressentais, ajoutant que c'était sûrement la foi et la ferveur avec laquelle je récitais mes prières qui m'absorbaient de la sorte. Deolinda a semblé d'accord et m'a demandé de lui dire tout, afin de pouvoir se remplir de ferveur, elle aussi.

Comment j'honorais Jésus et la très Sainte Vierge

En 1934 :

O ma Petite-Maman du ciel, voici à vos pieds très saints une âme que désire beaucoup vous aimer. O mon adorable Dame, je veux vivre d'un amour aussi grand qu'il me permette de souffrir uniquement pour vous et pour mon Jésus : oui, pour mon cher Jésus qui est le tout de mon âme. Il est la lumière qui m'éclaire, le pain qui me rassasie; il est mon chemin, le seul que je veux suivre... Mais, ma souveraine Reine, je me sens si faible pour supporter tant de contrariétés de vie !... Que m'advient-il sans vous ou sans mon bien-aimé Jésus ? O ma Petite Maman du Ciel, depuis le trône où vous siégez, jetez un regard sur ma triste vie.



Venez à mon secours. Donnez-moi votre bénédiction et priez Jésus, pour moi, votre indigne fille.

À une autre occasion, toujours en 1934 :

O Jésus, quelle meilleure compagnie puis-je avoir dans ce lit de douleur que votre continuelle présence en moi, moi qui ne veux vivre que pour vous ? O Jésus, Vous savez bien quels sont mes désirs: être toujours devant vos Tabernacles, ne jamais m'en éloigner, ne fusse qu'un moment ! Donnez-moi la force, o bon Jésus, afin que je sache le faire !

O mon Jésus, mon Aimé,
Au très Saint-Sacrement,
Pour mon amour prisonnier
Au tabernacle d'amour

J'aurais aimé rester
avec toi, mon Jésus,
jour et nuit à toute heure.
Mais hélas ! Je ne peux,
Vous le savez, mon bon Père.

Je suis aussi prisonnière,
les pieds et mains liés.
Mais j'aurais bien voulu
l'être encore davantage,
tout près de vous, sur l'autel
Et ne vous quitter jamais.

O Sacrement adoré
de mon Jésus, mon Aimé
Je vous salue de mon lit
Venez habiter dans mon cœur !

Faites y, Seigneur
Votre tabernacle,
afin que je puisse
O mon bon Jésus,
Être votre épouse.

O mon bien Aimé
Réalisez mes désirs
qui sont, mon Seigneur
Vous posséder en moi,
sacramentellement.



Pardon, mon Jésus, je ne suis pas digne d'une aussi grande grâce, de vous recevoir, mais ne regardez pas ma misère, mais votre infinie miséricorde. Le voulez-vous, mon bien-aimé Jésus ?

En la fête de l'Annonciation, le 25 mars 1934 j'ai fait cette prière :

Ave Maria, pleine de grâce ! Je vous salue, ô pleine de grâce ! Souveraine Reine du Ciel et de la terre, Mère des Pécheurs, moi, la plus indigne de toutes vos filles, je vous offre mon cœur, ô Sainte Mère de Dieu, pour vous remercier d'avoir accepté l'incarnation, en votre sein si pur, de Jésus, le Rédempteur de l'humanité. Oui, ma Petite Maman chérie, incarner, naître, vivre trente-trois ans sur la terre et enfin mourir sur une croix pour les misérables fils d'Ève ! Comprenez qui peut tant d'excès d'amour. Quant à moi, je me sens confondue et me lamente mon pauvre cœur de n'avoir pas su correspondre à tant de bontés de la part de mes deux amours : Jésus et Marie ! La plus indigne de vos filles.

En 1934, toujours :

O mon Jésus, je suis ici, malade, et je ne peux vous visiter dans vos églises, mais, mon bien-aimé Père du Ciel, j'accomplis la mission à laquelle vous m'avez destinée : que votre sainte Volonté soit faite en toutes choses !... Mon Bien-aimé, vous connaissez mon désir, qui est de rester en votre présence au très Saint-Sacrement. Vu que je ne puis venir, je Vous envoie mon cœur, mon intelligence pour apprendre toutes vos leçons, ma pensée afin que je ne pense qu'à vous ; mon amour afin que je n'aime que Vous, que je ne cherche que Vous, que je ne soupire que pour Vous, uniquement pour Vous, ô mon Jésus, en tout et pour tout. Vous êtes prisonnier et abandonné dans le tabernacle et moi, Jésus, je suis aussi prisonnière. Mais faites, Seigneur, que j'abandonne tout ce qui est du monde et ne cherche que Vous en toutes choses, Vous qui êtes la lumière de mon intelligence, Vous qui faites mes délices, Vous qui êtes tout pour moi. Je vous envoie tout ce que j'ai et qui puisse vous faire plaisir dans vos Tabernacles d'amour...

Encore en 1934 :

J'aimerais être en votre présence jour et nuit, à toute heure, unie à vous, et ne plus jamais vous quitter, ô Jésus abandonné dans les Tabernacles ! Pas un seul instant je ne voudrais m'en absenter; j'aimerais vous donner tout ce que je possède et qui vous appartient entièrement: mon cœur, mon corps, avec tout ce qu'il ressent. C'est là toute ma richesse.

Pour Notre Dame, en 1934, j'ai écrit :

O ma Petite Maman du Ciel, j'ai toute confiance en Vous ; je ne sais même pas Vous expliquer l'amour que j'ai pour Vous.

O ma Mère, mon amour est grand, mais j'aimerais qu'il le soit encore davantage ; Vous seule pouvez m'obtenir cette grâce et aussi beaucoup d'amour envers le Votre et mon aimé Jésus. Oui, augmentez-le beaucoup plus ! Embrassez-moi dans les flammes du pur amour ! Oui, oui, ma bonne Petite Maman !



Connaissance parfaite de la voix de Notre Seigneur ***Visions célestes***

Ce fut en septembre 1934 que j'ai compris que c'était la voix de Notre Seigneur et non pas une exigence, comme je le pensais. Ce fut alors qu'il m'a parlé et demandé : - Donne-moi tes mains : je veux les clouer avec les miennes ; donne-moi tes pieds : je veux les clouer avec les miens ; donne-moi ta tête : je veux la couronner d'épines, comme ils me l'ont fait à moi ; donne-moi ton cœur : je veux le transpercer avec la lance, comme ils ont transpercé le mien ; consacre-moi tout ton corps ; offre-toi toute à moi ; je veux te posséder entièrement.

Il m'a demandé ceci deux fois

Je ne sais pas expliquer mon tourment, parce que je ne peux pas écrire. Je ne voulais rien dire à ma sœur, mais je ne voulais pas non plus le taire, car j'ai compris que je ne devais pas le faire, taire la parole de Dieu : je devais tout dire à mon directeur spirituel. Je me suis décidée à faire le sacrifice et j'ai demandé à ma sœur d'écrire tout ce que je lui dicterais. Nous l'avons fait sans échanger le moindre regard. La lettre étant écrite, tout cela est resté entre nous et nous n'en avons plus parlé.

Si jusque là toutes les lettres de mon directeur spirituel me rendaient joyeuse, à partir de ce moment, je n'en éprouvais plus la moindre consolation : je vivais dans la crainte qu'il me désapprouve et me dise que tout cela n'était qu'illusion. J'avais cédé à l'invitation du Seigneur, mais je pensais que les sacrifices qu'il me demandait n'étaient que ceux résultant de ma maladie, même si majorés ; il ne m'était pas venu à l'esprit qu'il me ferait passer par des phénomènes singuliers. Le directeur m'a exigé de tout écrire et, pendant deux ans et demi il ne m'a jamais dit qu'il s'agissait bien de choses de Dieu. Ce silence m'a fait beaucoup souffrir.

À cette époque Jésus m'apparaissait, et me parlait souvent. La consolation spirituelle était grande et les souffrances plus faciles à supporter. En toutes choses, je sentais de l'amour pour mon Jésus et je sentais qu'il m'aimait, étant donné que je recevais abondance de tendresses. Je cherchais le silence. O comme je me sentais bien dans le recueillement et bien unie à Lui !... Jésus se confiait à moi. Il me disait des choses tristes, mais le réconfort et l'amour qu'il me procurait, rendaient plus douces ses lamentations. Je passais des nuits et des nuits sans dormir, à converser avec Lui, dans la contemplation de ce qu'il me montrait.

Une certaine fois j'ai vu Jésus tel un jardinier qui soigne ses fleurs, les arrosant, etc. Il se promenait au milieu de celles-ci, m'en montrait les variétés. D'autres fois il m'apparaissait pour me montrer les rayons éblouissants de son Cœur.

Une fois j'ai vu la Petite-Maman avec l'Enfant Jésus dans ses bras et une autre fois je l'ai vue en Immaculée Conception : O combien Elle était belle !... Comme j'aimerais n'aimer qu'Elle et Jésus !... Je ne serais vraiment bien qu'en leur compagnie.

Comment je tourmentais mon corps

Je voulais tout faire par amour pour Eux et, pour leur prouver que je les aimais. Quelques fois, je faisais des boulettes de cire que j'attachais au bout d'un mouchoir et, avec celles-ci, je me flagellais, choisissant les endroits de mon corps les plus sensibles, ceux où je me faisais le plus de mal, comme les genoux, les os. Mon corps devenait bleuâtre sous les coups.



D'autres fois, je nouais les tresses de mes cheveux aux barreaux de mon lit et je tirais ensuite, de toutes mes forces, afin de pouvoir souffrir davantage.

Ou encore je faisais des nœuds au bout de mes tresses et je me flagellais le dos, la poitrine, les bras et toutes les parties de mon corps que mes tresses pouvaient atteindre.

Un dimanche après-midi, j'ai éprouvé une si grande aspiration d'amour pour Jésus, que je ne pouvais me contenir. Je ne désirais qu'une chose : être seule. Finalement, tous les miens ont décidé, même si hésitants, d'aller à l'église. À peine ils sont sortis, j'ai pu montrer à Jésus combien je l'aimais. Ayant pris l'épingle à laquelle étaient accrochées mes médailles, je l'ai enfoncée dans ma poitrine. Ne voyant point de sang couler, je l'ai enfoncée davantage dans la chair, jusqu'à ce que le sang coule. Je m'en suis servie comme d'une plume et j'ai écrit, au verso d'une image pieuse : -Avec mon sang, je vous jure de beaucoup vous aimer, mon Jésus. Que mon amour soit tel, que je meure enlacée à la croix. Je vous aime et je meurs d'amour pour vous, mon cher Jésus. Je veux habiter dans vos tabernacles. (Balasar, 14.10.1934).

Aussitôt après, j'ai ressenti tellement de répugnance et d'affliction, que je voulais déchirer cette image. Je ne sais pas ce qui m'en a empêché. Cette preuve d'amour ne m'a procuré aucune consolation. Quand ma sœur est rentrée, elle m'a trouvée plongée dans une grande inquiétude. Je ne lui ai pas dit ce que j'avais fait, mais je lui ai simplement montré l'image. Elle s'est exclamée : -Petite folle qu'as-tu fait ? Que va dire le Père Pinho quand il l'apprendra ? Je me suis défendue en disant : -Je ne lui dirai rien !... Au contraire, je lui ai tout raconté ! Lui, il me dit : - Qui t'en a donné l'autorisation ? J'ai répondu alors que j'ignorais qu'une autorisation était nécessaire. Il m'a interdit de refaire des choses de ce genre.

Première messe dans ma chambre

Début de la perte des biens

Le 20 novembre 1933 j'ai eu la grâce d'assister pour la première fois au Saint Sacrifice de la Messe dans ma chambre. Ce fut à partir de là que le Seigneur a aussi commencé à augmenter ses "caresses" envers moi, afin d'augmenter aussi le poids de ma croix.

Qu'il soit béni et bénié aussi sa grâce qui ne m'a jamais manquée !

À cette époque, nous avons commencé à beaucoup souffrir à cause de la perte de nos biens. Il est vrai que je n'ai plus ressenti aucun attrait pour les choses, mais je souffrais amèrement de voir que le peu que nous avions ne serait pas suffisant pour payer les dettes que ma mère avait contraint en se portant caution.

Nous préférierions rester sans un centime, mais que tout soit payé! Il me manquait souvent une alimentation suffisante : je me nourrissais de ce qu'il y avait, au péril de ma santé. J'ai souffert en silence et les familiers pensaient que ces aliments me plaisaient; je ne demandais rien pour ne pas les attrister. Si l'on me donnait quelque bon morceau, je le donnais à ma sœur -assez mal en point -en me disant : -"Je suis incurable, qu'elle au moins puisse guérir."

Il nous arrivait de manger le potage sans condiments, car nous ne parlions à personne de notre gêne. En secret, j'ai versé beaucoup de larmes, m'épanchant auprès de Jésus et de la Petite-Maman céleste ; ces larmes ont eu même pour effet de me rapprocher davantage de Jésus et de la chère Maman et ont renforcé ma foi en Eux.



Cette situation a duré six années, pendant lesquelles j'ai essayé de réconforter mes êtres chers. À ma mère, qui souvent sanglotait, je suggérais d'avoir foi en Jésus qui voulut être pauvre. Dans mon intérieur, je me réjouissais de lui ressembler.

Par moments j'ai même eu peur de rester en tête-à-tête avec ma mère, car elle cherchait à rester seule avec moi pour se confier et, plus je la réconfortais et lui demandais d'avoir confiance, elle, dans sa douleur, me disait des paroles désagréables. Je priais Jésus de nous aider et, lors de la Communion, je lui disais : -Vous qui avez dit de demander, de frapper pour être entendu : je demande, je frappe et je serai entendue. Je ne Vous demande pas d'honneurs, pas de grandeurs ni de richesses, mais que vous nous laissiez au moins notre petite maison afin que maman et ma sœur vivent; de manière que Deolinda puisse cueillir les fleurs pour votre autel à l'église. O Jésus, toutes les fleurs sont pour vous. Jésus, venez à notre secours! Nous nous enfonçons... portez au loin cette requête, auprès de quelqu'un qui puisse venir à notre aide. Je ne choisis personne, parce que je n'en connais pas. J'ai confiance en vous !

Il est bien vrai : la foi n'est jamais trop grande ! Chez nous, la joie avait disparu et les choses indispensables nous manquaient. Mais jamais la soumission à la volonté de Dieu n'a manquée ; j'avais une confiance aveugle en lui. Ma prière a été exaucée. Ce fut de bien loin, même de très loin, qu'une dame est venue assainir notre situation. Si elle ne l'a pas résolu entièrement, ce fut à cause de ma timidité: je ne lui ai pas dit la somme exacte de notre dette. Peut-être Jésus l'a permis pour prolonger ma souffrance. Le nécessaire pour désengager notre maison qui devait être mise en vente, nous a été fourni. J'ai pleuré de confusion plus que de joie après avoir bénéficié d'une pareille grâce de Notre Seigneur. Je ne savais pas comment le remercier. On dirait que j'étais devenue folle et je disais à Jésus : « Merci beaucoup ! Merci beaucoup ! »

Je n'arrive pas à décrire la joie des miens quand ils ont eu en main cette somme, après tant de grandes et graves afflictions. Béni soit Jésus ! Ce n'était que sur Lui que l'on pouvait compter.

Comment j'honorais Jésus et la très sainte Vierge

En 1935 :

« O mon cœur, qui d'autre peux-tu aimer sinon Jésus ? Il est la richesse du Ciel, il est l'amour des tabernacles, il est l'aliment des âmes affamées de son amour, il est le berger compatissant envers ses brebis égarées et qui se sont depuis longtemps éloignées de Lui. Il les cherche partout, les appelle, et ne prend pas de repos tant qu'Il ne les a pas retrouvées. Une fois retrouvées, Il les embrasse et les caresse.

Le mois de mai

Au mois de mai 1935, désireuse de consoler la Maman chérie et de souffrir pour elle, j'ai pensé écrire, sur des petits morceaux de papier, des intentions, une pour chaque jour du mois. Chaque matin j'en tirais un au sort et m'efforçais, pendant la journée, de suivre ce qui était écrit. Ceci, uniquement, pour consoler Jésus, par l'intermédiaire de Marie.



“Fleurettes” de mai 1935

- 1 Un vrai amour de ma part envers la très sainte Maman et Jésus au Saint-Sacrement.*
- 2 Par amour pour Jésus et Marie, je souffrirai pour tous les prêtres.*
- 3 Par amour pour Marie et Jésus au Saint-Sacrement, je souffrirai pour quelques pécheurs qui m’ont été ardemment recommandés.*
- 4 Par amour de Marie et de Jésus au Saint-Sacrement, je souffrirai pour tous les pécheurs du monde.*
- 5 Par amour pour Marie et Jésus au Saint-Sacrement, je souffrirai pour obtenir un amour fou envers la Maman du ciel.*
- 6 Par amour pour Jésus au Saint-Sacrement, je souffrirai pour les intentions de mon parrain et de ma famille.*

- 7 Par amour pour Marie et Jésus au Saint-Sacrement, je souffrirai pour toutes les intentions qui m’ont été confiées.*
- 8 Par amour pour Marie et Jésus au Saint-Sacrement, je souffrirai pour mon directeur spirituel.*
- 9 Par amour pour Marie et Jésus au Saint-Sacrement, je souffrirai pour obtenir l’amour des anges, des chérubins et des séraphins.*
- 10 Par amour pour Marie et Jésus au Saint-Sacrement, je souffrirai pour obtenir un amour ardent pour mon Jésus au Saint-Sacrement et qu’il soit aimé par tous au Saint-Sacrement.*
- 11 Par amour pour Marie et Jésus au Saint-Sacrement, je souffrirai sans me plaindre.*
- 12 Par amour pour Marie et Jésus au Saint-Sacrement, je souffrirai tout ce qui est de la volonté de Dieu.*
- 13 Par amour pour Marie et Jésus au Saint-Sacrement, je souffrirai tout à la mémoire de la Passion du Seigneur.*
- 14 Par amour pour Marie et Jésus au Saint-Sacrement, je souffrirai tout pour ma mère.*
- 15 Par amour pour Marie et Jésus au Saint-Sacrement, je mortifierai mon corps.*
- 16 Par amour pour Marie et Jésus au Saint-Sacrement, je souffrirai tout pour le Saint-Père et pour les besoins de l’Église.*
- 17 Par amour pour Marie et Jésus au Saint-Sacrement, je souffrirai tout en l’honneur des douleurs de la Maman céleste.*
- 18 Par amour pour Marie et Jésus au Saint-Sacrement, je souffrirai pour ma chère Sãozinha.*
- 19 Par amour pour Marie et Jésus au Saint-Sacrement, je leur donne mon corps comme victime et je renouvelle le vœu de virginité.*
- 20 Par amour pour Marie et Jésus au Saint-Sacrement, je souffrirai tout pour obtenir de ne penser qu’au Jésus et Marie.*
- 21 Par amour pour Marie et Jésus au Saint-Sacrement, je souffrirai tout pour obtenir de vivre dans une grande intimité avec mon Ange Gardien.*
- 22 Par amour pour Marie et Jésus au Saint-Sacrement, j’observerai le silence.*
- 23 Par amour pour Marie et Jésus au Saint-Sacrement, je souffrirai tout pour obtenir l’amour de la très Sainte-Trinité.*
- 24 Par amour pour Marie et Jésus au Saint-Sacrement, je souffrirai afin de tout obtenir du Seigneur et pour être sainte.*
- 25 Par amour pour Marie et Jésus au Saint-Sacrement, je renouvellerai le vœu de tout offrir pour les âmes du Purgatoire.*



26 Par amour pour Marie et Jésus au Saint-Sacrement, je souffrirai tout, en premier lieu pour notre "Croisade Eucharistique" et pour une autre qui m'a été recommandée, et pour le monde entier.

27 Par amour pour Marie et Jésus au Saint-Sacrement, je souffrirai pour la conversion et pour tous les besoins de ma famille.

28 Par amour pour Marie et Jésus au Saint-Sacrement, je souffrirai tout pour ma chère sœur.

29 Par amour pour Marie et Jésus au Saint-Sacrement, je souffrirai tout pour les pécheurs qui sont tout près d'être présentés devant Dieu.

30 Par amour pour Marie et Jésus au Saint-Sacrement, je souffrirai tout pour obtenir l'amour de tous les saints et saintes.

31 Par amour pour Marie et Jésus au Saint-Sacrement, je renoncerai au dessert.

Le premier mai, aux pieds de Marie : un vrai et sincère amour de ma part envers ma très Saint Petite Mère et envers Jésus au Saint-Sacrement.

Le 1er mai 1935 :

- Mère de Jésus et ma Mère, écoutez ma prière : je vous consacre mon corps et mon cœur. Purifiez-le, Mère très Sainte ; remplissez-le de votre amour. Placez-le vous-même auprès des Tabernacles de Jésus, afin qu'ils servent de lampe jusqu'à la fin du monde.

Acceptez, ô Mère du Ciel, les fleurs que j'ai cueillies pendant ce mois béni ; revigorez-les et parfumez-les. Offrez-les à Jésus pour moi. Bénissez-moi, sanctifiez-moi, ô ma douce et tendre Petite Maman du Ciel !

En mai 1936, déjà sans forces, ne pouvant plus écrire, mais désirant donner, à Jésus et Marie, la même preuve d'amour que l'année précédente, j'ai demandé à ma sœur d'écrire les intentions de prière suivantes, sur les bulletins à tirer au sort quotidiennement, souffrant et aimant selon l'intention écrite.

Le 31 mai 1936, j'ai écrit ce qui suit : - Petite-Maman du ciel, je viens humblement à vos pieds pour déposer les fleurs spirituelles recueillies pendant le mois. Je suis confuse : quelle pauvreté ! Dans quel état je vous les confie ! Elles sont si fanées et si effeuillées ! Mais vous, ô ma très chère Maman céleste, vous pouvez les transformer, les reverdir, les ravigoter, afin qu'avec elles, à ma place, vous puissiez apporter consolation et parfum à Jésus ! Parlez-Lui de mes peines et de mes afflictions. Vous connaissez très bien la cause de mes tribulations. Faites-Lui, une fois encore avec moi, toutes mes demandes et envoyé, au Nom de Jésus, je vous le demande, les pauvres fleurs à qui elles ont été destinées. Faites tout particulièrement qu'avec elles je confectionne un bouquet pour l'offrir au Saint-Père, en ce jour de son anniversaire.

Ma très chère Petite-Maman, en ce dernier jour de votre mois béni, en prenant congé, vu que je n'ai rien d'autre à vous offrir, je vous offre mon corps et je vous demande de le garder et de le serrer dans vos bras très saints comme votre fille la plus aimée. Bénissez-moi, demandez à Jésus au Saint-Sacrement de me bénir aussi et de même la très Sainte Trinité.

Au revoir, Petite Maman, pardonnez-moi complètement.

La pauvre Alexandrina Maria da Costa (la signature est celle d'Alexandrina).



Mes prières et mon union avec Jésus au Saint-Sacrement

O mon cher Jésus, je m'unis, en esprit, à partir de ce moment et pour toujours, à toutes les Hosties contenues dans tous les ciboires de la terre, dans chaque lieu où vous habitez sacramentellement. C'est là que je veux passer tous les moments de ma vie, constamment, de jour comme de nuit, dans la joie ou la tristesse, seule ou accompagnée, à vous consoler, à vous adorer, à vous aimer, à vous louer, à vous glorifier. O Mon Jésus, j'aimerais faire tomber, continuellement, sur vous, de jour comme de nuit, autant d'actes d'amour que de gouttes de pluie fine tombent sur la terre. Je voudrais que toutes les créatures de la terre en fissent de même, afin que vous soyez aimé de tous. Écoutez ces vœux de mon cœur et acceptez-les comme si déjà je vous aimais. O Jésus, je voudrais qu'il n'y eût pas un seul Tabernacle dans le monde, en tout lieu où vous habitez au Saint-Sacrement, où je ne fus à vous redire, sans cesse, à chaque instant de ma vie : Jésus, je vous aime ; Jésus, je suis toute à vous. Je suis votre victime, la victime de l'Eucharistie, la petite lampe de vos prisons d'amour, la sentinelle de vos Tabernacles !

O Jésus, je veux être victime pour les prêtres, victime pour les pécheurs, victime de votre amour, de ma famille, de votre sainte Passion, des Douleurs de la Petite-Maman, de votre Cœur, de votre sainte Volonté; victime du monde entier! Victime pour la paix, victime pour la consécration du monde à la Maman chérie...

Mort apparente

Le Seigneur m'a informée, courant 1935, que je mourrais le jour de la fête de la très Sainte-Trinité 1936. Vu que je ne connaissais pas d'autre mort, je pensais quitter ce monde et partir vers l'éternité. Pendant cette période j'ai eu beaucoup de consolations spirituelles. Plus le jour de la fête de la très Sainte-Trinité approchait, plus grande était ma joie : je serais partie célébrer au ciel la fête de mes trois amours, comme je les appelais : le Père, le Fils et le Saint-Esprit.

Les douleurs de mon corps allaient en augmentant et, tout portait à croire à ma prochaine disparition. Deux jours avant, le Seigneur m'a confirmé que je mourrais entre les 3 et 3 heures 30 du matin et m'a dit de faire appeler mon directeur spirituel. Cela fut fait.

Il est arrivé vers le soir et est resté auprès de mon lit toute la nuit. Il m'a préparée à mourir; et a fait avec moi un acte de complète résignation et de conformité à la volonté de Dieu. J'ai demandé pardon à toute la famille et dans la joie, je chantais :

Heureuse, ô heureuse !
Et j'en ai tant envie,
De mourir en chantant
Le saint nom de Marie !

Heureuse qui, mille fois,
Dans sa longue agonie
Avec amour peut citer
Le saint nom de Marie !



Ensuite, j'ai été prise d'une affliction croissante. À l'heure fixée, je ne sais pas ce que j'ai ressenti ; j'ai cessé d'entendre tout ce qui se passait autour de moi. Mon Père spirituel et mes familiers ont récité les prières pour les agonisants; ils ont allumé un cierge béni qu'ils ont placé entre mes mains, mais déjà je n'avais connaissance de rien. Je suis restée ainsi un certain temps.

Ils pensaient que j'étais morte et ils me pleuraient. Tout d'un coup, j'ai commencé à entendre leurs pleurs; j'ai recommencé à respirer et, petit à petit, j'ai repris mes esprits, tout en restant encore en état de dépression et je pensais : "Vous continuez à pleurer et moi, je continue de mourir !" J'attendais toujours de comparaître devant Dieu. Cela ne me faisait rien de quitter ce monde et ma chère famille. À un certain moment, voyant que je m'en remettais et que les paroles de Jésus ne se réalisaient pas, une grande et inimaginable tristesse m'envahit; je me sentais comme oppressée par un poids écrasant.

Mon directeur spirituel a dû partir, sans m'adresser la moindre parole de réconfort. J'ai passé la fête de la très Sainte Trinité comme une moribonde ; à l'intérieur de moi, tout était mort. Mes larmes coulaient abondamment. Des doutes insupportables m'ont assaillie : je m'étais trompée, au sujet de la mort, ainsi que sur tout ce que Jésus m'avait dit jusqu'alors. Pendant les deux jours qui ont suivi, il me semblait que tout était mort. Il n'y avait plus de soleil, plus de lune, plus de jour pour moi. Vivre m'était presque insupportable. Deolinda et Çãozinha, les deux seules personnes au courant, s'approchaient de moi et me demandaient : - Pourquoi ne parles-tu pas ? Pourquoi ne nous souris-tu pas ? Moi, je leur répondais : - Laissez-moi seule ! Je ne suis plus la même. Vous ne me verrez plus sourire. Il n'y aura plus jamais de soleil capable de m'éclairer ! Et je pleurais. Plongée dans la plus grande douleur, dans la plus grande amertume, je parlais de telle sorte qu'elles ne savaient plus quoi me dire.

Elles parlaient même de faire appeler mon directeur spirituel. Mais, sans que personne ne soit prévenu, le Père Oliveira Dias est arrivé, envoyé par mon directeur spirituel, pour réconforter mon âme. Il lui avait tout expliqué et, comme il ne pouvait pas revenir lui-même pour cause de sermon, et comprenant toute ma souffrance, fit tout pour nous soulager.

Le Révérend Père Oliveira Dias m'a expliqué mon cas, me racontant des cas semblables au mien qui sont arrivés dans la vie de certains saints. C'est ainsi que j'ai appris qu'il s'agissait de la mort mystique et, de laquelle je n'avais jamais entendu parler. J'ai eu comme l'impression que ce fut comme un ange envoyé du ciel pour calmer la tempête de mon âme. J'ai toutefois continué de vivre dans l'épreuve. Il me semblait que Jésus, lui aussi, était mort, car pendant quelques mois, je n'ai plus entendu sa voix. Quand l'agonie de mon âme augmentait, je me remémorais les faits que le Père Oliveira Dias m'avait racontés et je reprenais un peu de courage, aidée en cela par mon Père spirituel.

Une vision

Vers la fin de 1936, une nuit, j'ai aperçu, à peu de distance, un pré très vert et très fleuri. Les fleurs étaient des lis. Combien ils étaient nombreux ! Combien ils étaient parfaits ! Au milieu de ce pré, paissait un troupeau d'une immensité de brebis. Le berger, c'était Jésus, grandeur nature, très beau, un bâton à la main. Je me suis approchée du pré ; au moment où j'allais entrer, le tout se transforma dans une route aride. J'ai cheminé jusqu'à une pente très difficile à monter. Pour arriver au sommet de la montagne, je devais parcourir un sentier qui faisait peur : que des ronces et des épines. À ma gauche j'entendais bêler les brebis. J'aurais



aimé m'approcher pour voir la cause de leurs lamentations, mais un précipice profond et obscur m'empêchait enfin de les voir. Je percevais qu'elles souffraient beaucoup.

J'ai continué de cheminer le long de ce sentier et puis, tout en haut, à droite, j'ai encore entendu des lamentations. Depuis la hauteur, j'ai pu voir la cause de tant de souffrance : il y avait une brebis à la laine très blanche, mais très sale, tombée et enchevêtrée entre de longues et aiguës épines. De suite j'ai compris que ses lamentations n'étaient pas de nostalgie de sa maman, parce qu'elle était déjà assez grande. J'ai eu tellement de peine, de la voir dans cet état, que je me suis approchée et, avec beaucoup d'amour et de tendresse, je l'ai libérée de ses épines. Aussitôt libérée, la vision cessa.

Je ne l'ai plus jamais oubliée. Elle resta gravée dans ma mémoire et dans mon âme.

Une grande crise. Symptômes de mort.

Vers la fin du mois d'avril 1937, j'ai eu une grande crise physique] que me mit aux portes de la mort: des vomissements à ne plus en finir; mon estomac n'acceptait aucun aliment. Les premiers jours je suis restée dans un profond abattement. Je ne reconnaissais personne. Je n'avais ni faim ni soif. Monsieur le curé, par trois fois, me récita les prières pour les agonisants, mais je m'en souviens très peu. J'entendais que l'on priait, mais je ne pensais pas à la mort.

Depuis un an, je recevais régulièrement la Communion, alors qu'auparavant, malgré la peine que cela me causait, je ne la recevais que quelques fois par mois.

Je ne sais pas pourquoi, mais probablement parce le Seigneur l'inspira à l'abbé, celui-ci me portait Jésus chaque jour. J'avais demandé cette grâce qui fut pour moi une très grande joie. Pendant cette période de ma maladie -je ne sais pas si le matin ou l'après-midi -j'ai vu entrer dans ma chambre monsieur le Curé. Le reconnaissant, je lui ai dit : « J'aimerais recevoir Jésus. » Il m'a répondu : « -Oui, ma chère, je vais prendre une hostie non consacrée : si tu ne la rejettes pas, je te donnerai Notre Seigneur. » Et ce fut ainsi. Toutefois, à peine avalée, je l'ai rendue aussitôt. Le Père était d'avis de ne pas me donner la Communion, mais quelqu'un lui dit : « -Monsieur le Curé, une hostie non consacrée n'est pas Jésus ! » Alors il se décida à me donner la Communion et je ne l'ai pas rendue. Je ne suis plus jamais restée sans la Communion. Combien de fois le curé en entrant, me trouvait prise de crises de vomissements ! Mais, à peine avais-je reçu Jésus, que les crises et les nausées cessaient, pour ne revenir qu'une demi-heure après la Communion. C'est par cette raison que Monsieur le Curé ne craignait plus de me donner Jésus.

La crise dura pas mal de temps et, pendant dix-sept jours je n'ai rien pu avaler: ma médecine était Jésus.

Je disais : « -Je meurs de faim et de soif » -car après les premiers jours, je sentais une soif brûlante et un grand besoin de m'alimenter. Quand j'en fus guérie, ma plus grande peine me venait lorsque je pensais que, si j'étais morte pendant cette crise, je n'aurais pas eu une parfaite connaissance de la mort.

La protection dévoilée de Jésus et de Marie

Lors des festivités du mois de mai dans la paroisse, je restais seule à la maison. Pour faire mes prières, j'allumais quelques bougies à l'aide d'une tige. Un jour, un bout de bougie



allumée est tombé risquant de faire prendre feu à la nappe de la table ou faire éclater le globe de verre. Je voulais l'étendre avec la canne, mais je n'y réussissais pas. Au moment où je m'apprêtais à laisser tomber dessus le chandelier, tout s'est éteint. Quelle affliction de ne pas pouvoir bouger et empêcher qu'une aussi petite flamme ne cause la destruction de notre maison !

Un autre jour où je devais aussi rester seule pour peu de temps, j'ai eu une grande peur. Une voisine est entrée pour me demander si j'avais besoin de quelque chose. Quand elle est partie, elle a laissé la porte de la véranda ouverte et, peu de temps après, notre chèvre en a profité pour entrer. Elle a pris la direction de la salle où nous gardions les vases de fleurs destinés à l'ornementation de l'église, les jours de fête. Je l'ai appelée : elle m'a regardé, mais n'est pas venue. Je lui ai jeté un morceau de miel, mais elle ne l'a pas mangé, je lui ai encore montré un autre bon morceau et j'ai continué de l'appeler; à la fin, elle a fini par s'approcher de moi. Alors, je l'ai saisie, je lui ai donné le miel et je l'ai ensuite tenue pendant deux heures : quelquefois la caressant, quelquefois aussi lui administrant quelques petites tapes. Quand ma sœur est arrivée, elle s'est étonnée que j'aie pu faire un tel effort. J'ai remercié Jésus pour avoir pu éviter, malgré ma paralysie, le désagrément de voir nos fleurs détruites. Combien je dois à Jésus ! J'étais prisonnière au lit, mais il m'a épargné ce chagrin.

Quelque temps après, j'ai eu une épreuve plus douloureuse. Ma sœur s'était absentée du village et ma mère était partie au marché. Je suis restée avec une jeune fille chargée par ma mère de m'aider, jusqu'à son retour. Malgré ses vingt ans, elle préféra s'en aller avant l'heure. Au moment où elle sortait, je lui ai dit : « -Si vous voulez partir, faites-le. À leur retour, elles me retrouveront ici, vivante ou morte. »

À peine la jeune fille était-elle sortie, que quelques chatons, après plusieurs tentatives, réussirent à monter sur mon lit. Comme je ne le voulais pas, je les ai obligés à descendre. Quelques minutes plus tard, j'ai entendu que l'un d'eux tombait dans une bassine d'eau. Il a beaucoup miaulé et, après avoir avalé beaucoup d'eau, il est mort. La mère a, elle aussi, beaucoup miaulé. Je n'ai pas réussi à me dominer et j'ai commencé à pleurer, en disant : « - O Maman du ciel, faites que quelqu'un arrive et puisse le sauver. J'ai invoqué plusieurs saints. » En même temps je pensais : « -Malheureux, celui qui est paralytique ! »

Par hasard, deux personnes sont entrées et, me voyant pleurer ont été impressionnées, voyant mon affliction. Le chaton était mort. Je ne me suis pas impatientée. Je ne pleurais parce que j'avais de la peine pour les animaux, mais je n'ai pas offensé Jésus. Ce fait fut à l'origine des grandes afflictions morales, parce que ma mère et ma sœur prirent très mal le comportement de la jeune fille. Mais elles lui ont pardonné, comme moi aussi, je lui ai pardonné.

Comme j'aimais la solitude, spécialement le dimanche, lorsque, à l'église se faisait l'adoration du Saint-Sacrement, je demandais aux miens de me laisser seule avec Jésus.

C'est ainsi qu'un jour, aussitôt que je les avais entendues partir, je m'étais mise à réciter mon chapelet. Peu après, j'ai entendu ouvrir le portail qui donne dans le jardin et des pas légers arpenter les escaliers, en même temps qu'une voix répétait avec insistance : « -Ouvre-moi la porte ! » D'immédiat j'ai reconnu cette voix et, j'ai tremblé apeurée. Qu'en serait-il de moi s'il réussissait à entrer ! Avec confiance, j'ai serré entre mes mains le chapelet, mais j'étais atterrée, en pensant à ce qui pourrait m'arriver. J'entendais pousser fortement la porte et manœuvrer la serrure. Je tremblais, sans même oser respirer, car je savais que la porte



n'était pas fermée à clef. Mais, je ne sais comment, la porte ne s'est jamais ouverte. Après de vains essais, le voyou a renoncé et est parti, me laissant en paix. Après une aussi grosse frayeur, jamais je n'ai voulu rester seule à la maison.

J'attribue à Jésus et à la Mère du Ciel la grâce d'avoir été épargnée de cette mauvaise rencontre, car j'aurais de loin préféré être attaquée par une foule de démons que par cette personne].

PREMIER EXAMEN DU SAINT-SIÈGE

Le 1er mai 1937, j'ai eu la visite du révérend Père Durão. Il était envoyé par le Saint-Siège afin d'examiner la question de la consécration du monde à Notre-Dame. Je ne désirais pourtant que vivre cachée, sans que personne ne sache ce qui se passait en moi. Le révérend remis à ma sœur un billet de mon directeur spirituel, lui demandant de me le lire. En entendant les mots du billet -qui étaient les suivants : « Je vous présente le révérend Père Durão ; parlez-lui librement et répondez à tout ce qu'il vous demandera » -, je me suis affligée et j'ai demandé à ma sœur : « Que dois-je lui répondre ? » Car je ne savais pas qu'un interrogatoire était nécessaire pour des cas comme le mien. Ma sœur m'a encouragée en me disant : « -Dis-lui ce que Notre-Seigneur t'inspirera ».

J'ai été surprise, par la manière dont, sans hésitation, j'ai répondu aux questions au sujet des communications de Notre-Seigneur. Il m'a suggéré de ne lui dire que les choses principales, afin de ne pas me fatiguer. Je lui ai répondu que je ne savais pas quelles étaient les choses principales. Le révérend me dit alors : « - J'aime ça ! J'aime ça ! » Et ce fut alors qu'il m'a parlé de la consécration du monde à Notre-Dame. Après quelques questions il m'a dit : « - Vous ne vous trompez pas ? » À ces paroles, je me suis souvenue de mon erreur au sujet de ma mort et, j'ai pensé : « - Une fois déjà, je me suis trompée... » Et je lui ai raconté ce qui s'était passé le jour de la fête de la très Sainte-Trinité, en 1936. Le révérend Père ne m'a plus dit si je ne m'étais pas trompée, mais il a repris : « -Ces choses-là coûtent beaucoup, n'est-ce pas ? » Et je lui ai répondu : « - Oui, elles coûtent et me rendent triste. » Et j'ai commencé à pleurer. À la fin, il s'est recommandé à mes prières et m'a assuré qu'il ne m'oublierait pas non plus, lors de la célébration de la sainte Messe.

Il s'est agenouillé ensuite et a récité trois Ave et quelques prières jaculatoires. Celles-ci terminées, il a pris congé. J'ai beaucoup pleuré, et je suis restée dans la tristesse et la tourmente, car ce qui pendant longtemps était resté caché et gardé au sein de la famille, sortait ainsi à la lumière. Tout de suite j'ai écrit à mon directeur spirituel pour tout lui raconter. Il m'a répondu rapidement en me rassurant, me disant que tout cela servait pour la plus grande gloire de Notre Seigneur.

Période pendant laquelle le démon m'a le plus importunée

Si la vie matérielle s'est améliorée pendant cette période, les assauts du démon qui depuis des mois me menaçait, redoublèrent. Ce fut au mois de juillet 1937 que le « manchot », non content de me tourmenter la conscience et de me dire des turpitudes, après quelques mois de menaces, a commencé de me battre et à me faire tomber du lit, de jour comme de nuit.



Au début j'ai caché la chose y compris aux personnes de la maison, excepté ma sœur, leur disant qu'il s'agissait de crises du cœur. Mais, par la suite, ma mère et une jeune fille qui vivait avec nous, ont été informées. Les personnes qui étaient témoins de mes chutes avaient de la peine pour moi, mais ignoraient tout à fait leur origine. Une nuit, le malin m'a jetée sur le parquet, me faisant passer par-dessus ma sœur qui dormait sur un matelas étalé par terre à côté de mon lit. Deolinda s'est levée, m'a prise dans ses bras m'ordonnant : « -Va dans ton lit ! » Remise à ma place, je me suis levée brusquement en émettant des sifflements. À peine me suis-je rendue compte de ce qui arrivait, j'ai commencé à pleurer et dis à ma sœur : « -Oh ! Qu'ai-je fait ?! » Elle m'a tranquilisée en disant : « -Ne t'afflige pas : ce n'était pas toi ! » La nuit suivante la même chose s'est produite et, à ma sœur qui voulait me reposer sur mon lit je lui ai crié, en l'éloignant de moi : « -Non, non, au lit je n'irai pas ! » À peine je me rendais compte du mal que je faisais, je pleurais.

Une nuit le « manchot » a fait les pires choses que l'on puisse imaginer, des choses que je ne connaissais pas et même j'ignorais. Alors je pleurais amèrement et pensais ne pas pouvoir recevoir mon Jésus, sans me confesser. Ce jour-là, Monsieur le Curé était absent, mais je sentais qu'il me serait bien difficile de lui parler de ces choses-là. Je sentais ne pas pouvoir m'ouvrir à lui. Ma sœur qui, voyant mes larmes, cherchait à me reconforter par tous les moyens, mais n'y réussissait pas, s'est proposée d'aller chercher mon directeur spirituel qui prêchait dans un village voisin. Je lui ai dit que cela ne serait pas nécessaire, car je ne lui dirais pas ce qui se passait. Je lui ai demandé une image de Notre-Dame et, avec beaucoup de sacrifice, j'ai écrit succinctement ce qui était nécessaire pour être comprise. Je l'ai cachée sous l'oreiller en attendant que l'heure arrive de la remettre. Mais, de façon imprévue, mon directeur spirituel est arrivé avec Jésus-Hostie, accompagné par un séminariste. Il avait été informé de l'absence de Monsieur le Curé. Quand il m'a annoncé qu'il m'apportait Jésus, je lui ai dit : « -Je ne peux pas faire la Communion sans me confesser. »

Les larmes et la honte ne me permettaient pas de parler. Je lui ai dit, toutefois, avoir écrit un billet. Il l'a pris, l'a lu et, pour me tranquilliser, m'a assuré qu'étant donné les précédents, il avait prévu cette épreuve, même s'il n'avait jamais osé m'en prévenir.

Cette tribulation s'est répétée plusieurs fois. J'étais victime de ces furieuses attaques deux fois par jour, vers neuf ou dix heures de la nuit et aussitôt après midi, et cela durait parfois plus d'une heure. Pendant ces assauts je ressentais en moi la rage et la fureur infernales. Je ne consentais pas que l'on me parle de Jésus et de Marie, ni même de voir leurs images : je leur crachais dessus et les piétinais. Je ne pouvais pas non plus sentir la présence de mon Directeur spirituel : je l'insultais et voulais même le frapper, ainsi que quelques personnes de la maison. Mon corps devenait violet et sanguinolent à cause des morsures. Je disais pareillement des gros mots envers les personnes présentes. Oh ! Combien j'aimerais que beaucoup aient pu le voir, afin qu'ils craignent l'enfer et arrêtent d'offenser Jésus !

À chaque fois que l'influence du démon cessait et, me souvenant de tout ce que je venais de faire et de dire, d'angoissants scrupules m'envahissaient ; j'avais l'impression d'être la plus grande criminelle. Ce furent des mois de douloureux martyre. J'aurais beaucoup à dire sur ce registre, mais je ne le peux pas : mon âme ne résisterait pas à l'évocation de telles souffrances.

Jésus me montre ses divines plaies



Une nuit, Jésus m'est apparu: sur ses mains, sur ses pieds, sur son côté, il portait ses plaies ouvertes, très profondes, desquelles jaillissait, abondamment, du sang. De celle de son côté, le sang coulait jusqu'à la ceinture, traversait la bande de lin et coulait jusqu'à terre. J'ai baisé les plaies des mains avec beaucoup d'amour et je désirais ardemment embrasser celles des pieds, mais, étant dans mon lit, je ne le pouvais pas. Je n'ai rien dit, mais Il devina mon désir et m'accorda la possibilité de le faire. J'ai ensuite fixé la plaie du côté. Pleine de compassion, je me suis jetée dans les bras de Jésus, lui disant : « -O mon Jésus, combien vous avez souffert par amour pour moi ! » Je suis restée ainsi quelques instants, jusqu'au moment où Jésus a disparu.

Il est inutile de dire que plus jamais cette vision ne s'effacera de ma mémoire. Aujourd'hui encore je sens mon cœur blessé, au souvenir de ce tableau. Je n'en parle que par obéissance et par amour pour Jésus. Je pense qu'il a agi ainsi pour me préparer à ce que maintenant je vais raconter : qu'Il m'en donne la force et la grâce !

Le 23 juillet 1938, j'écrivais : « Jésus est ma force, mon amour, mon Époux. Acceptez, ô, Jésus, que votre toute petite fiancée vous dise, non pas des lèvres, mais du cœur : Je n'appartiens qu'à vous !

Je n'ai rien, rien qui ne soit à Jésus.

Cela coûte de parler ainsi, alors que l'on ressent le contraire et que l'on vit les heures les plus amères de sa vie, des journées de tant de luttes où le démon m'affirme le contraire, rien que le contraire.

Maudit, je ne t'appartiens pas. Tu n'es digne que de mépris. Tu es menteur! Jésus est tout à moi, et moi, je suis toute à Jésus. Mon cœur, mon cœur, crie fort, très fort à ton Jésus et dis-lui que tu l'aimes, que tu l'aimes plus que toutes les choses de la terre et du Ciel !

Je suis à Jésus dans les joies, dans les peines, dans les ténèbres, dans les terribles tribulations, dans la pauvreté, dans l'abandon total.

Je souffre tout pour Jésus, pour le contempler, pour sauver les âmes.

Envoyez, ô Jésus, à votre Alexandrina, votre victime, tout ce que l'on peut imaginer, tout ce qui existe et peut s'appeler souffrance. Avec Vous, avec votre aide divine et avec celle de la vôtre et ma tendre Maman du Ciel, je vaincrai toujours. Je ne crains rien.

Je t'embrasse et te serre dans mes bras, ô Croix bénie de mon Jésus !

Ma retraite spirituelle

Chaque fois que j'apprenais que certaines personnes faisaient leur retraite spirituelle, je disais : « -Tout le monde fait sa retraite, sauf moi! Je ne sais même pas ce que c'est. »

J'ai osé dire ceci plusieurs fois en présence de mon directeur spirituel. Il me promit que si le Père provincial le lui permettait, il serait venu pour me la faire. Par une grande faveur, le Seigneur, dans ses desseins, le permit. Ce fut le 30 septembre 1938 que mon Père spirituel est venu la commencer.

À ce temps-là, mon âme se trouvait vivre dans de grandes agonies et, quelques fois, je me sentais sur le point de tomber dans des abîmes épouvantables. Pendant les jours de retraite, mes souffrances ont redoublé et ces abîmes sont devenus terrifiants. La justice du Père éternel tombait sur moi et souvent me criait : « -Vengeance, vengeance, etc. » -pendant que



les souffrances du corps et de l'âme augmentaient. Il est impossible de les décrire ; il est nécessaire de les avoir senties et vécues. Je passais les jours et les nuits roulant sur mon lit, en entendant la voix puissante du Père Éternel.

Au matin du 2 octobre 1938, Jésus m'a dit que j'allais souffrir toute sa sainte Passion, du Jardin des Oliviers au Calvaire, sans aller jusqu'au "Consummatum est". Je devrais la souffrir le 3 et ensuite tous les vendredis juste après 12 heures jusqu'à 15 heures, mais que pour la première fois Il resterait avec moi jusqu'à 18 heures pour me confier ses lamentations. Je ne me suis pas refusée. J'ai informé mon directeur de tout ce que Jésus m'avait dit. J'attendais le jour et l'heure, très affligée, car ni moi ni mon directeur, nous n'avions aucune idée de ce qui allait arriver. Dans la nuit du 2 au 3 octobre, l'agonie de mon âme fut bien grande. La souffrance de mon corps, fut-elle aussi très grande: vomissements de sang et douleurs terribles. Pendant plusieurs jours j'ai vomi et pendant cinq jours, je n'ai rien avalé. Ce fut donc avec cette souffrance que j'ai abordé ma première crucifixion. Quelle horreur je sentais en moi! Quelle peur et quelle terreur! Mon affliction était indicible.

Première crucifixion

Juste après l'heure de midi, Jésus est venu m'inviter : « -Voilà, ma fille, Le Jardin des Oliviers est prêt, ainsi que le Calvaire. Acceptes-tu ? »

J'ai senti que Notre Seigneur, pour quelque temps, m'accompagna sur le chemin du Calvaire. Ensuite, je me suis sentie seule. Je le voyais là-haut, grandeur nature, cloué sur la Croix. J'ai cheminé sans le perdre de vue... je devais arriver près de Lui.

J'ai vu deux fois sainte Thérèse. La première fois à la porte du Carmel, dans sa tenue, entre deux autres sœurs, puis entourée de roses et recouverte d'un manteau céleste.

NOTA : Étant donné qu'Alexandrina ne s'est jamais disposée à décrire le phénomène de la Passion, nous transcrivons ici la lettre suivante, adressée à son Directeur spirituel, où elle décrit les sentiments de son âme pendant les heures qui précédaient la Passion.

Je cherche un peu de soulagement dans ma souffrance. J'attends l'heure de ma crucifixion. Je ne peux pas parler. Mon cœur galope. Dans mon âme c'est la rébellion, l'émeute. Le poids m'écrase. Ténèbres, nuit menaçante et triste ; je me trouve dans un état d'abandon effrayant. Il me semble cheminer au milieu de la haine de tous, de tribunal en tribunal. Pauvre de moi! Et je n'ai pas reçu Jésus! J'ai confiance qu'il suppléera dans les Communions spirituelles, nonobstant la nausée que je sens de moi-même et l'horreur pour mon énorme misère.

Hier, la température s'est calmée. Au début je ressentais des choses horribles. Mon corps était tout transpercé de long en large comme par d'aiguës pointes. Quels terribles moments ! Malgré un court soulagement, je suis toujours restée dans une nuit très obscure, dans une profonde tristesse. Je peux dire que je suis restée toute la nuit à tenir compagnie à Notre Seigneur, me concentrant un peu sur la tragédie de la nuit du jeudi saint. Il me semblait que Jésus m'invitait au Jardin des Oliviers. Que de mouvements de foule ! Ces choses je les ressentais dans mon âme.

Mon Père, tout ce que je dicte me semble mensonger. Combien de doutes ! Que d'effroi à l'approche de la Passion ! J'ai déjà dit à Deolinda que c'est un miracle que de pouvoir en



résister : mon cœur ne bat presque plus. Que Jésus soit avec moi. Je n'ajoute rien, parce que je ne le peux plus...

Ici, elle interrompt sa lettre, parce que la Passion commence alors. Sa sœur, Deolinda nous la décrit comme suit :

« Mon Père, quel Vendredi Saint ! Ce fut vraiment le vendredi de la Passion ! Avant que celle-ci ne commence, combien son visage était empreint d'affliction ! Elle craignait ce jour et disait : « Combien j'aimerais qu'il soit déjà passé ! » Je la réconfortais comme je le pouvais, la caressant, alors que moi-même j'étais remplie de peur et d'affliction ?

Pendant la Passion, je n'ai pas pu m'empêcher de pleurer et j'ai remarqué que presque toutes les personnes présentes pleuraient. Quel spectacle émouvant ! L'agonie du Jardin des Oliviers, fut longue et afflictive. On entendait des gémissements très profonds et à un certain moment, elle suait le sang. De la flagellation, je ne vous en parle même pas, et non plus du couronnement d'épines ! Les coups de la flagellation la mirent à genoux ; ses mains semblaient attachées. J'ai voulu lui mettre un coussin sous les genoux, mais elle changea de place, elle n'en voulait pas. Elle a les genoux en piteux état. Les coups sont innombrables... elle les reçut pendant bien longtemps... Il fallait en arriver là. Les coups de canne sur la tête couronnée d'épines, furent aussi très nombreux. Pendant la Passion elle vomit deux fois : uniquement de l'eau, car elle n'avait rien à l'estomac. La sueur était si abondante que ses cheveux en étaient trempés. En passant la main sur ses vêtements, j'ai pu constater qu'ils étaient aussi tout trempés.

À la fin du couronnement d'épines, elle ressemblait à un cadavre.

Le chanoine Borlido -de Viana do Castelo -et deux autres personnes, ainsi que le docteur Almiro de Vasconcelos -de Penafiel -son épouse et sa sœur Judith, étaient présents ».





Et Alexandrina poursuit :

Ma souffrance fut bien douloureuse, pendant quelques jours. Les vomissements de sang et une soif brûlante continuèrent. Aucune eau n'était capable de me rassasier. Je ne pouvais pas boire... J'ai passé des jours ayant l'eau qui me coulait sur les lèvres, mais sans pouvoir l'avaler. J'étais fatiguée et les personnes qui m'assistaient étaient elles aussi fatiguées. Alors même qu'une grande quantité d'eau était passée sur mes lèvres, j'en demandais encore : « - Donnez-moi de l'eau, beaucoup d'eau, des seaux d'eau ! » - J'avais l'impression de brûler : aucune eau ne me rassasiait.

Je sentais des odeurs horribles. Je ne voulais pas que les personnes s'approchent de moi : elles sentaient comme des chiens morts. On me donnait des violettes et des parfums à sentir, mais ils éloignaient tout : la même puanteur me tourmentait toujours.

Les jours où je pouvais prendre quelques aliments, ceux-ci avaient pour moi un si mauvais goût que j'avais des nausées : toutes ces choses exhalaient des odeurs répugnantes.

Combien de choses j'aurais à dire si je pouvais décrire tout ce que je ressens ! Il m'en manque le courage, car il est très pénible de remémorer toutes ces choses.

Doutes et scrupules de tromperie Examens médicaux et théologiques

En même temps que les grâces divines augmentaient, augmentaient aussi les doutes et la peur de me tromper et de tromper mon Directeur ainsi que tous ceux qui vivaient autour de moi. Mon martyre augmentait, lui aussi, de plus en plus : il me semblait que tout était faux et inventé par moi. Mon Dieu, quel coup pour mon cœur ! Les ténèbres m'enveloppaient : je n'avais aucune lumière pour me montrer le chemin. Mon Directeur faisait pourtant bien des efforts pour me redonner confiance, mais rien n'y réussissait. Malgré cela, je me faisais violence pour m'abandonner dans les bras de Jésus, afin de ne pas être prise dans le tourbillon.

Je souffrais beaucoup à cause des larmes de ceux qui m'entouraient et, je pensais : « - Mon Dieu, si le courage leur manque, comment n'en manquerai-je pas ? »



Quelle humiliation je ressentais d'être observée par d'autres ! O, si seulement je pouvais souffrir seule et que ce soit Jésus le seul à savoir combien je souffrais pour Lui !

Aussitôt après la deuxième crucifixion, les examens, faits par des Père de la Compagnie de Jésus], ont commencé. Quelle honte j'ai éprouvée, non pas pendant la Passion, mais avant et après !

J'ai commencé à comprendre que mon Directeur spirituel souffrait beaucoup, intimement, à cause de moi, c'est-à-dire, en voyant tout ce qui arrivait.

Les examens des théologiens ont été suivis par ceux, très douloureux, des médecins, lesquels laissaient mon corps en piteux état. J'avais l'impression de comparaître devant un tribunal, comme si j'avais commis les plus grands crimes. Combien il m'était pénible de les voir entrer dans ma chambre, m'examiner et ensuite se réunir dans une salle pour discuter sur mon cas, me laissant sous le poids de la plus grande humiliation !

Si je ne me trompe pas, ce fut à partir de la troisième crucifixion que les médecins sont venus examiner mon cas. C'est difficile et je sais que je ne peux pas décrire toute ma souffrance. Ils laissaient mon corps martyrisé, mais d'autres choses m'étaient encore plus pénibles. Quelle humiliation j'ai dû subir ! Quelle triste figure je faisais devant eux ! Pas même le plus grand criminel n'aurait pas été jugé par un tribunal avec autant de soin. Si je pouvais ouvrir mon âme afin que l'on puisse voir ce qui se passe en elle et ce que j'ai vécu quotidiennement -car je revis ces jours ! -je le ferais pour le bien des âmes, en dévoilant combien je souffrais pour l'amour de Jésus et pour elles. Ce n'est que pour cela que je me suis soumise à de telles souffrances.

Quand mon Directeur m'a proposé ces examens, il m'a laissé entendre que je ne serais examinée que par les médecins ; ce fut pour moi un grand déchirement ; une forte répulsion a jailli en moi. Je voulais souffrir cachée, que seul Jésus connaisse ma souffrance. Mais l'obéissance commande. Je me suis réprimée et je les ai acceptés pour Jésus. Il ne manquait plus que des médecins pour compléter mon calvaire ! Certains ont été pour moi de vrais bourreaux placés sur ma route.

Ceux-ci, après leurs consultations, ont décidé de m'envoyer à Porto. Ce fut très difficile pour moi de m'y soumettre étant donné mon état de santé. Je craignais ne pas pouvoir faire le voyage et, lorsque le médecin assistant m'y invita, je lui ai répondu : « -Vous-même, en 1928, vous ne m'avez pas autorisé à aller à Fatima, et maintenant, alors que je suis bien plus souffrante, vous voulez m'envoyer à Porto ? » Il a répliqué : « - C'est vrai que je ne l'ai pas voulu, mais maintenant je le veux. » Je lui ai demandé si mon Père spirituel était au courant de cette décision. M'ayant répondu par l'affirmative, j'ai cédé à sa requête.

Le 6 décembre 1938, vers onze heures, j'ai été transportée de mon lit à l'ambulance. Dans la matinée, plusieurs personnes amies sont venues me rendre visite ; presque toutes ont pleuré ; il en était de même pour ma famille. En ce qui me concerne, j'avais cherché à toutes les égayer, faisant semblant ne rien souffrir. Le voyage fut douloureux. Il nous a pris presque trois heures et demie, car nous devions faire plusieurs pauses, à cause de mon état de santé.

À Porto, dans le cabinet du docteur Roberto de Carvalho on m'a fait passer une radio. Il m'a traitée avec beaucoup de délicatesse et, en me donnant congé, il m'a dit : « - Pauvre fille, combien tu souffres ! »



De là j'ai été envoyée au Collège des Filles de Marie Immaculée, où j'ai été très bien traitée. Par contre, à cause des cahots de la route, j'ai failli m'évanouir, plus d'une fois. J'ai été examinée par le docteur Pessegueiro : cela n'a servi qu'à augmenter ma souffrance.

Le voyage de retour a été très pénible, lui aussi. À peine rentrée dans ma petite chambre, j'ai été entourée par des personnes amies. Le 26 décembre 1938, j'ai reçu la visite et subi les examens du docteur Elísio de Moura, lequel m'a traité cruellement, en essayant violemment de me faire asseoir sur une chaise. N'y réussissant pas, il me jeta sur le lit, faisant plusieurs expériences qui toutes m'ont beaucoup fait souffrir. Il m'obstrua la bouche, me jeta contre le mur, sur lequel je me suis cognée avec force. Me voyant presque évanouie, il m'a dit : « -O ma Jeannette, ne tombe pas dans les pommes ! »

Sans le faire exprès, j'ai pleuré, mais toutes mes larmes et mes souffrances, très nombreuses, je les ai offertes à Jésus. Ce que j'en dis là est loin de la réalité. Je lui ai tout pardonné, parce qu'il venait en mission d'étude.

Deuxième intervention du Saint-Siège

Le 5 décembre 1939, Monsieur le Curé, accompagné de Monsieur le chanoine Vilar,^{85]} sont venus me visiter. Ce dernier, les présentations faites, est resté seul avec moi, pour me parler. Nous avons parlé des choses de Notre Seigneur, pendant deux heures. Ensuite, il m'a parlé du but de sa visite, en commençant ainsi : « - Ma visite vous paraîtra certainement étrange, car vous ne me connaissez pas. »

J'ai souri et je lui dis ensuite : « - Je sais, certainement, pourquoi vous êtes venu. » Aussitôt il ajouta : « -Dites, dites, Alexandrina. » Je me suis expliquée : « -Vous êtes envoyé par le Saint-Siège. C'était ce que je ressentais dans mon âme à ce moment-là. » -C'est exact. » Et il m'a présenté quelques documents de Rome, et ensuite m'a posé quelques questions auxquelles j'ai répondu rondement. Je ne lui ai pas parlé de la Passion, par contre, lui, il m'en a parlé. « - Il me semble que quelque chose vous arrive depuis quelques mois... » Il a manifesté le désir d'y assister. Et, en effet, il est venu y assister le vendredi suivant.

J'ai parlé de cela à mon directeur, lequel m'a conseillé de m'ouvrir à lui avec franchise. Le chanoine est revenu quatre fois, mais, pour sa mission, que deux fois. Si je ne me trompe, dès la première fois, il me dit : « -Notez, Alexandrina, j'aurais préféré vous connaître dans d'autres circonstances, avant que je ne vienne, chargé d'une mission, comme ce fut le cas. » Il m'a confié le secret de son départ pour Rome, duquel, seul l'Archevêque était au courant.

Étant donné que je me sentais bien à l'aise pour parler avec lui et, ayant la permission de mon Père spirituel, nous avons beaucoup parlé de Jésus : je me suis sentie enveloppée dans une atmosphère de sainteté et de sagesse, comme bien peu de fois cela arrive, en conversant avec d'autres prêtres. Je lui ai avoué que, par tempérament, je n'avais pas l'habitude de procéder de la même manière avec les autres, mais que lui, il m'inspirait confiance. Il m'a répondu : « - Vous faites bien de ne pas en parler : ils ne le comprendraient pas. »

Quand il a pris congé de moi pour s'en retourner à Rome, j'ai pleuré. Il m'a promis de m'écrire et m'a demandé d'être sa médiatrice sur terre. J'ai, en effet, reçu de lui plusieurs lettres, auxquelles j'ai répondu : nous nous sommes aidés mutuellement par des prières à Notre Seigneur.



Commentaires du peuple. Nouveaux tourments

Jésus me demandait de nouveaux sacrifices. À cause des examens médicaux et de l'intervention du Saint-Siège, mon cas est devenu plus connu : pour moi, qui ne souhaitais que l'anonymat, cela fut un martyre !

Ma famille ne me rapportait pas les nouvelles qui circulaient, mais, malgré cela, j'ai appris les commentaires que l'on faisait sur ma vie. Pauvres ignorants, combien de mensonges ils diffusaient ! Quelques-uns affirmaient que mon voyage à Porto avait pour but d'obtenir une pension mensuelle de la part de Monsieur Oliveira Salazar alors Président du Conseil portugais] ; ils parlaient même de chiffres absurdes et discordants : 500 escudos pour les uns, 300 ou 200 pour les autres ; aucune tentative ne réussissait à faire taire de tels mensonges.

D'autres encore, disaient que j'y étais allée pour « mesurer mon degré de sainteté » sur une machine spéciale. Deolinda, pour faire terre cette version, répliquait : « -Si cela était possible, j'irais moi aussi, pour contrôler à quel point je le suis. »

J'éprouvais de la peine en constatant que les choses du Seigneur étaient si mal comprises.

D'autres encore propageaient que les prêtres qui me rendaient visite, recueillaient de l'argent dans les paroisses et me l'apportait et, que c'était pour cela que rien ne manquait jamais chez moi.

D'autres, pour en finir, disaient que je faisais la «voyante» : en effet des personnes sont venues chez nous pour connaître leur avenir. Je les recevais avec beaucoup de sérénité, feignant ne pas comprendre leur manège, mais quand elles insistaient, je leur répondais : « - Je ne suis pas voyante, personne ne peut deviner l'avenir. Nous n'avons pas le droit de pénétrer dans la pensée d'autrui. Seul le Seigneur le connaît.

Et le temps passait ainsi.

Visite d'un médecin envoyé par Jésus

Le 29 janvier 1941, j'ai reçu la visite d'un Prêtre connu, lequel était accompagné de plusieurs personnes de sa paroisse. Dès son arrivée, il me les a présentées, mais ce n'est qu'après un long moment de conversation que j'ai appris que parmi eux se trouvait un médecin. Sachant cela, je me suis sentie gênée, non pas que je sois en train de mentir, en parlant de ma souffrance, mais bonnement parce que je ne m'attendais pas à sa présence. Il est toutefois resté discret et souriant. Je ne sais pas ce que je ressentais pour lui au plus profond de moi. J'étais alors loin de penser qu'il deviendrait dans quelques instants mon médecin traitant.

Il a commencé à m'examiner minutieusement, mais avec beaucoup de prudence et de tendresse. Son examen terminé, il lui a paru judicieux d'inviter le Dr Abel Pacheco, jusqu'alors mon médecin traitant, afin de l'informer de son diagnostic. Cela m'a peinée, car j'en avais assez d'examen médicaux, mais j'ai cédé, ayant toujours en vue la volonté de Notre Seigneur et le bien des âmes.

Le premier mai de la même année j'ai été examinée par le docteur Pacheco. L'examen a duré peu de minutes, mais il a été la cause de grandes souffrances pour mon corps et pour mon âme : pour le corps parce que ses mains semblaient de fer ; pour l'âme parce que je ressentais déjà les humiliations et les résultats de cet examen. Malgré cela, j'étais encore loin d'en voir le bout ! J'ai été informée par le docteur Dias de Azevedo qu'il serait mieux que



je retourne à Porto afin de consulter le docteur Gomes de Araujo, si telle était la volonté de Notre Seigneur. Il m'a suggéré de demander la lumière divine car il ne voulait en rien contrarier le Seigneur.

Pendant un mois j'ai prié pour savoir si c'était bien là la volonté de Dieu. Plus je demandais de la lumière et plus les ténèbres augmentaient et plus profonde devenait la souffrance de l'âme, car je ne savais pas quoi faire. Finalement, le Seigneur m'a dit que c'était sa divine volonté que je parte à Porto.

Mon état physique était assez grave. Ils craignaient de me sortir de mon lit pour un aussi grand voyage. Moi-même je craignais beaucoup : si, rien que le fait de me toucher était cause de grandes souffrances, comment pouvais-je aller aussi loin ?... Encouragée par les paroles de Notre Seigneur, j'avais confiance en lui et sous sa divine action, je me suis préparée pour partir à l'aube du 15 juillet 1941.

À quatre heures, j'avais déjà fait mes prières. Pour montrer que j'en étais contente, j'ai appelé ma sœur pour lui dire que "nous allions en ville" : rien que pour cacher ma douleur. Pendant que je lui disais cela, j'ai entendu la voiture qui arrivait chez nous.

Le docteur Dias de Azevedo et un monsieur de nos amis sont entrés dans ma chambre. Après une courte conversation, pendant que ma sœur s'habillait, nous nous sommes préparés pour partir. Nous avons pris la route à 4,30 heures, afin de ne pas alarmer la population ; il faisait encore nuit. En effet, nous sommes sortis du pays sans rencontrer personne.

Mon âme était encore dans un plus grand silence ! Plongée dans un abîme de tristesse, sans interrompre mon intime union avec Jésus, je voyageais Lui demandant toujours davantage de courage pour les examens qui m'attendaient et en offrant mon sacrifice afin d'avoir son divin Amour et pour les âmes. J'invoquais aussi la Maman du Ciel et les saints qui m'étaient les plus chers. Rien ne m'attirait et tout ce que je voyais me causait une profonde tristesse. De temps à autre ils interrompaient mon silence pour me demander si j'allais bien ; je les en remerciais sans même sortir de l'abîme dans lequel j'étais plongée. Il faisait jour déjà quand nous sommes arrivés à Trofa, chez la personne qui nous accompagnait : là je devais me reposer et recevoir mon Jésus, en attendant de repartir pour Porto. Avant de reprendre le voyage, j'ai été portée dans le jardin de monsieur Sampaio et, soutenue par l'action divine, je me suis approchée de quelques petites fleurs que j'ai cueillies en pensant : « -Le Seigneur, quand Il les a créées, savait déjà qu'aujourd'hui je serais venue les cueillir. » Ensuite j'ai été photographiée à deux endroits différents et, de l'un à l'autre, je me suis déplacée toute seule, ce qui n'était plus jamais arrivé depuis que j'avais pris le lit, de la même façon que plus jamais je ne m'étais retournée dans mon lit sans aide de quelqu'un. Ce fut un miracle divin, car sans lui, je n'aurais pas pu le faire.

Nous avons repris le voyage : mon âme souffrait horriblement. À six kilomètres de Porto, Notre Seigneur a retiré son action divine. J'ai commencé à ressentir les habituelles souffrances physiques qui m'ont tourmentée jusqu'à la fin du voyage. J'ai dit alors, non pas parce que je connaissais la distance, mais parce que mon état me l'a fait dire : « -Nous sommes déjà proches de Porto. » Quelqu'un a répondu : « - Nous arrivons, nous arrivons ! » En effet, j'avais pu voir qu'il ne manquait plus que six kilomètres.

La sortie en voiture vers le cabinet a été douloureuse, autrement dit : martyre pour le corps, agonie pour l'âme; il me semblait que j'allais mourir.

Avant d'entrer dans la salle des consultations, j'ai dit à celui qui me portait dans ses bras : « - Posez-moi, posez-moi, même si c'est sur le carrelage ! » À ce même moment le médecin



est arrivé et il me fit coucher sur un brancard, où je suis restée en attendant la visite. Quelques instants avant que je ne rentre dans le cabinet, Jésus m'a libérée de l'agonie de l'âme, ne me laissant que les souffrances physiques, afin que je puisse mieux résister. L'examen a été assez long et douloureux. Pendant que je me déshabillais, quelqu'un m'a dit de ne pas m'affliger. Moi, me souvenant ce que l'on avait fait à Jésus, j'ai dit : « -Même Jésus a été déshabillé. » Et je n'ai pensé à rien d'autre. Le docteur Gomes de Araujo, même si un peu brusque, a été prudent et attentionné.

Pendant le retour à la maison, Jésus a exercé sur moi son action divine, afin que je résiste au voyage, mais il m'a laissé de nouveau l'âme angoissée. Arrivés à Ribeirão je suis allée me reposer chez le docteur Azevedo afin d'attendre la nuit et de pouvoir rentrer au village sans que nul ne s'en rende compte.

Que ce soit dans l'une comme dans l'autre maison, j'ai été traitée avec beaucoup d'attentions, mais nul ne parvenait à me reconforter, alors même que je souriais pour cacher le plus possible ma douleur. Il faisait déjà nuit quand nous avons repris le voyage. Tout m'invitait à un silence de plus en plus profond. J'étais indifférente à tout. Pendant le trajet, je n'ai rien vu d'autre que les fleurs du jardin de Famalicão parce que quelqu'un me les avait signalées. Nous sommes arrivés à la maison à minuit, obtenant ainsi que personne ne se soit rendu compte de notre absence.

Après ce voyage, mes souffrances physiques ont assez augmenté. Tout ce que je devais souffrir le jour du voyage, Notre Seigneur me l'a gardé pour le lendemain, allant de plus en plus mal.

Lettre à Notre-Dame

« Balasar, le 30 avril 1941

Chère Petite Maman

Pour entamer ton mois béni, je viens demander ta bénédiction, ton amour, afin que je puisse aimer le tien et mon bien-aimé Jésus. Je veux l'aimer, beaucoup, beaucoup, jusqu'à devenir folle d'amour ; je ne veux vivre et mourir que par amour ! Aidez, ma tendre Petite Maman, votre Jésus à immoler et à sacrifier celle qui veut donner son sang et sa vie pour les âmes et pour votre Jésus. Donne-moi, ma tendre Maman, ta pureté, ton humilité, ton obéissance ; donne-moi tes vertus afin que je sois sainte, afin de rendre gloire à ton Jésus pour lequel seul je veux vivre.

Petite Maman, je te demande cette petite aumône du Ciel : je veux que le mois de mai soit pour moi soit le dernier que je passe sur terre. Je veux aller rapidement jouir de ton Jésus et de ta compagnie. Je veux continuer auprès de toi à implorer pardon et miséricorde pour le monde qui est le tien. Ta fille la plus indigne, la pauvre Alexandrina.

P. S. Je ferai tomber une pluie de grâces et d'amour sur tous ceux et celles qui, sur la terre, me sont chers. À jamais ta fille, Alexandrina.»

Visite du révérend père Terças. Conséquences de cette visite



Le 27 août 1941 j'ai reçu la visite de Monsieur le Curé accompagné du Révérend Père Terças et d'un autre prêtre. Cette visite fut pour moi très crispante, parce que j'ai dû faire le sacrifice de répondre devant tous à une série de questions du Père Terças. J'ai répondu consciencieusement à toutes les questions, car j'ai pensé qu'il était venu pour faire une étude, comme d'autres l'avaient fait. Cependant, le Seigneur seul sait combien cela m'a coûté de devoir parler de la "Passion" ; et ce fut surtout sur celle-ci qu'il m'interrogea.

Monsieur le Curé m'a dit que le Révérend désirait revenir vendredi, 29 août. Je ne voulais pas y consentir sans consulter mon Directeur, mais, m'ayant dit qu'il devait repartir à Lisbonne ce jour-là, j'ai cédé à sa demande, lui disant : « -Je pense que vous ne venez pas ici par curiosité, n'est-ce pas ? » Ayant été rassurée sur ce point, j'ai accepté, même si sa visite un vendredi me déplaisait assez.

Le Révérend ne manqua pas son rendez-vous, mais il est venu accompagné de trois prêtres. J'étais bien loin de penser que cette visite me préparait un nouveau calvaire : peu après il publiait tout ce qu'il avait vu et tout ce qu'il avait appris sur moi.

Que Jésus accepte les souffrances qui m'ont été causées par cette publication qui mit sur la place publique mes secrets cachés pendant de longues années.

De temps à autre, les commentaires qui étaient faits sur moi, me venaient aux oreilles : c'étaient comme des épines que les gens involontairement m'enfonçaient dans l'âme. Ceux qui lisaient cette revue-là ou écoutaient ce qui se disait sur moi, avaient sur moi des idées diverses.

Mon voyage à Porto et la publication de ma vie inquiétèrent les esprits des Supérieurs de mon Directeur spirituel au point de lui interdire de me visiter et de me fournir l'assistance religieuse dont j'avais besoin ; ils lui interdirent aussi de m'écrire et de recevoir des nouvelles de moi.

Après cela, j'ai commencé à vivre de leurres : mon Directeur spirituel, viendra-t-il aujourd'hui, viendra-t-il demain ? Ma pensée était préoccupée par mille et une choses. J'étais impressionnée me rappelant que je perdais mon temps avec des choses inutiles, mais je n'arrivais pas à détourner mon esprit de ce qui me faisait tant souffrir. Je passais quelques heures à me persuader que tout pouvait arriver comme je le pensais. Un jour, je me suis persuadée que, n'ayant pas été prévenue par mon Directeur spirituel, celui-ci viendrait célébrer la Sainte Messe dans ma chambre. J'ai pensé : il viendra demain par le train, sans me prévenir. Lorsque j'ai entendu le train s'approcher et arriver à l'arrêt, j'ai cru qu'il s'était arrêté plus de temps qu'il n'en faut, et l'idée d'un accident me traversa l'esprit : mon Directeur spirituel étant victime de cet accident, pendant lequel il aurait perdu une jambe. Les gens voulaient le conduire à Póvoa, mais le Révérend refusa, alléguant qu'il venait chez moi, qu'il fallait qu'il soit conduit en ma présence. Je me suis imaginé le voir entrer dans ma chambre, porté par diverses personnes : il semblait moribond. L'une des personnes portait sa jambe coupée. Quand ce tableau si vivant et saisissant s'est présenté à mon âme, j'ai eu l'impression de me mettre à genoux devant Notre Dame et de crier vers Elle : « O ma Petite Maman, montrez ici votre pouvoir », en lui recollant la jambe. Après cela, j'ai conjecturé qu'il n'était pas venu chez nous, mais qu'il avait été ramené à l'hôpital. Cela ayant été su, j'ai eu comme le sentiment que ses frères en religion se réjouissaient et disaient : voilà la preuve évidente que Notre Seigneur ne voulait qu'il aille auprès d'elle.

Des absurdités comme celles-ci, j'en ai eu d'autres, mais qui ne m'ont pas fait autant souffrir.



Ma vie a été tout entière une vie de sacrifice ; je peux presque dire que je ne sais pas ce que c'est que jouir pleinement de la vie, ce qui ne me cause d'ailleurs aucun regret. Je me sens à la fin de ma vie et, si à la peine d'avoir offensé Notre Seigneur j'ajoute la jouissance du monde, qu'elle horreur cela représente pour moi. N'avoir joui que du péché, quelle horreur. J'aspire après l'éternité, car là seulement je saurai remercier Jésus de m'avoir choisie pour vivre cette vie de sacrifice, désireuse toujours d'aimer Jésus et de sauver les âmes.

Je sais que très peu personnes me comprendront, mais à moi, une seule chose me suffit : Jésus comprend tout.

Mon testament

Mon désir est que mon enterrement soit pauvre. Je veux que mon cercueil soit d'un type ni trop beau ni trop faible, afin de ne pas attirer l'attention de personne. Je veux être habillée en blanc, comme « Fille de Marie », mais très modeste. Toutefois je sais que j'ai une robe très belle, meilleur que celle que j'avais prévue : on me l'a offerte et, comme je n'ai pas de volonté propre, parce qu'elle est plus parfaite, j'accepte ce qu'on a bien voulu me donner.

Si cela n'est pas interdit par la Sainte Église, je veux beaucoup de fleurs sur mon cercueil. Non point que je les mérite, mais bien parce que je les aime beaucoup. S'il s'agissait de mérite, je n'aurais droit à rien.

Ma volonté est d'être mise en terre, sans cercueil en plomb. Je ne veux pas non plus de grandes cérémonies, car ma mère n'en a pas les moyens.

Sur le trajet de mon enterrement, je souhaite le plus grand recueillement. J'ai beaucoup de peine quand je regarde ou quand j'entends parler de la manière d'accompagner les convois funèbres.

Je ne veux pas d'autopsie ; mon corps exposé en vie aux regards des médecins suffit largement.

Sur ma tombe

Je veux être inhumée, si possible, le visage tourné vers le tabernacle de notre église. De la même manière que pendant ma vie je n'ai eu d'autre désir que celui d'être tout près de Jésus au Saint-Sacrement et me tourner vers le tabernacle aussi souvent que possible, ainsi après ma mort, je veux continuer à veiller sur le tabernacle et à rester tournée vers lui. Je sais qu'avec les yeux de mon corps je ne vois pas mon Jésus, mais je veux rester ainsi afin de mieux prouver l'amour que j'ai envers la divine Eucharistie.

Je veux qu'autour de ma tombe on plante des martyrs, afin que par cette plante on sache que les ayant aimés en vie, je les aime après ma mort. Intercalés aux martyrs je veux des petits rosiers grimpants, de ceux qui ont beaucoup d'épines. J'aime et j'aimerai la vie durant les martyrs que Jésus me donne et les épines qui me blessent et je les aimerai après ma mort. Je les veux près de moi, pour montrer que c'est par les épines et tous les martyrs que nous ressemblons le plus à Jésus, que nous consolons son divin Cœur et que nous sauvons des âmes, filles de son Sang. Quelle plus grande preuve d'amour pouvons-nous donner à Notre Seigneur sinon acceptant avec joie ce qui est douleur, mépris, humiliations ? Quelle plus grande joie pouvons-nous procurer à son divin Cœur sinon en lui donnant des âmes, beaucoup d'âmes pour lesquelles il a souffert et donné sa vie ?



Sur ma sépulture je veux aussi une croix et, près de celle-ci une image de ma bien-aimée Petite Maman. Si cela est possible, j'aimerais qu'une couronne d'épines entoure cette croix. La croix signalera que je l'ai portée la vie durant et que je l'ai aimée jusqu'à la mort. La Petite Maman c'est pour montrer que ce fut elle qui m'a aidée à monter le chemin douloureux de mon calvaire, m'accompagnant jusqu'aux derniers moments de ma vie. J'ai confiance qu'il en sera ainsi. Elle est Mère, et en tant que Mère, elle ne me laissera pas seule aux derniers instants de ma vie.

J'aime Jésus, j'aime la Petite Maman, j'aime la souffrance, et ce n'est qu'au Ciel que je comprendrai la valeur de toute ma souffrance !!!

Quarante jours passés à Foz (1943)

Pour satisfaire aux désirs de Monseigneur l'Archevêque, je me suis soumise à un autre examen médical qui a eu lieu le 27 mai de cette année 1943]. Quand celui-ci m'a été annoncé, une nouvelle souffrance s'empara de mon esprit. Mais voyant en tout cela la très sainte Volonté de Dieu, comme toujours, par obéissance, bien qu'un nouvel examen médical fût pour moi bien pénible, j'y ai consenti. Lorsque j'ai appris la date de celui-ci, j'ai ardemment prié la très Sainte Vierge de me donner la sérénité nécessaire pour tout supporter avec courage et résignation, pour Jésus et pour les âmes.



Il dottor Azevedo accanto alla paziente, dal sorriso luminoso nonostante le sofferenze.

Le jour fixé, mon médecin traitant, le docteur Manuel Augusto Dias de Azevedo, le docteur Henrique Gomes de Araujo, et le professeur Carlos Lima, sont venus chez nous. Je suis restée calme et sereine ; le Seigneur m'avait exaucée ! L'un des médecins m'a demandé, tout à coup, si je souffrais beaucoup, pour qui j'offrais mes souffrances et si je souffrais volontairement. Il m'a demandé si je serais contente si le Seigneur, d'un moment à l'autre, me libérait de mes douleurs. Je lui ai répondu qu'en vérité je souffrais beaucoup, que j'endurais celles-ci pour l'amour de Dieu et pour la conversion des pécheurs. Ils m'ont



demandé quel était mon désir le plus grand. J'ai répondu : « -Le Ciel. » Alors l'un d'eux m'a demandé si je désirais être sainte, comme sainte Thérèse, comme sainte Claire, et bien d'autres, et être mise sur les autels, en laissant comme elles une grande renommée dans le monde. J'ai répondu : « -C'est ce qui m'intéresse le moins ! »

Voulant ébranler ma foi en Dieu, il m'a posé encore cette question : « -Si pour sauver les pécheurs il était nécessaire de perdre ton âme, que ferais-tu ? » « -J'ai pleinement confiance que la mienne serait sauvée, en sauvant celles des autres ; mais si je devais la perdre, je dirais non à Notre Seigneur ; par ailleurs, Il ne me demanderait jamais une pareille chose. Je peux toutefois dire que j'ai offert au Seigneur mes yeux, qui sont ce que j'ai de plus cher dans mon corps, si cela était nécessaire pour la conversion d'Hitler, de Staline et de tous les autres fauteurs de guerre. »

- Et pourquoi ne manges-tu pas ?

- Je ne mange pas parce que je ne le peux pas ; je me sens rassasiée, je n'en éprouve pas le besoin, par contre j'ai la nostalgie des aliments.

Après cela les médecins ont commencé l'examen que j'ai accepté dans une bonne disposition. Ce fut un examen rigoureux, mais en même temps je dois dire qu'ils ont usé de délicatesse envers mon pauvre corps.

À la fin, - étant donné que je n'étais pas en état de supporter un voyage -, ils ont décidé de faire venir chez nous deux religieuses infirmières afin que celles-ci s'assurent de la véracité de mon jeûne.

Quand les médecins sont partis, le Seigneur m'a fait comprendre que leurs décisions ne se réaliseraient pas, et je suis restée alors dans l'attente de leurs nouvelles et de leurs instructions.

Le 4 juin le médecin traitant et mon confesseur ordinaire, sont venus m'annoncer la décision des médecins, et me convaincre, moi et ma famille, de l'opportunité d'aller au "Refuge de la Paralyse Infantile" de Foz. Je devais être placée dans une chambre sous surveillance, pendant un mois, pour un contrôle plus direct de tout ce qui se passait en moi. Moi, sur le coup, j'ai dit non, mais aussitôt je me suis avisée, pensant à l'obéissance que je devais à l'Archevêque, et pour ne pas mettre dans une situation délicate mon directeur, le docteur Azevedo et tous ceux qui s'intéressent à moi. J'ai donc accepté la proposition, mais j'ai posé quelques conditions :

1 -pouvoir communier tous les jours ;

2 -d'être toujours accompagnée de ma sœur ;

3 -de ne plus être soumise à aucun autre examen, car je partais pour des observations et non point pour des examens.

Pendant les jours où je suis encore restée à la maison, j'ai demandé à Jésus et à la Maman du Ciel de me donner force et courage ainsi que force et courage pour les miens, qui étaient désolés. Combien de fois, pendant la nuit, le cœur oppressé et les larmes aux yeux, j'ai supplié Jésus de m'aider, car j'avais l'impression que toutes mes forces m'abandonnaient et que je me voyais sans courage pour moi-même, et encore moins pour en insuffler aux autres !



Le 10 juin arriva et, tout était prêt pour le voyage vers l'hôpital de Foz do Douro. Un immense chagrin s'empara de moi, mais en même temps un grand courage m'est venu qui me permit de cacher tout ce qui se passait dans mon âme. Je déposais toute ma confiance en Jésus, et j'étais si certaine de son aide divine, que je pensais que s'il en était besoin, Il m'enverrait ses anges pour m'aider dans l'exil où me voulaient les hommes.

Quand le médecin est arrivé pour me prendre, il n'a pas eu le courage de me dire qu'il nous fallait partir ; c'est moi qui suis intervenue, lui disant : « -Allons, docteur, pour revenir il nous faut partir ! »

Nous avons pris congé. Seul Notre Seigneur sait ce que m'a coûté la séparation des miens qui, remplis de douleur, m'entouraient et m'embrassaient. Moi je ne faisais que fixer le Cœur de Jésus et de la Petite-Maman pour leur demander de la force.

En descendant les escaliers sur un brancard, j'ai dit aux miens, pour les encourager : « - Courage ! Que tout ceci serve pour Jésus et pour les âmes ! » Mais je n'ai rien pu dire d'autre, tellement mon cœur était oppressé, et aussi pour retenir mes larmes. Il le fallait pour ne pas augmenter davantage leur chagrin. À peine déposée dans l'ambulance, j'ai été entourée par une centaine de personnes, qui avaient les larmes aux yeux. J'ai entendu aussi les sanglots de ma mère et des autres parents. La douleur qu'alors j'ai éprouvée est indicible. J'avais hâte de partir, et partir vite ; mon cœur battait si violemment que j'avais l'impression qu'il me cassait les côtes. J'ai dit alors à Jésus : « -Acceptez toutes les pulsations de mon cœur comme autant d'actes d'amour pour le salut des âmes. »

Le voyage fut difficile. Je pensais que mon cœur n'y résisterait pas. De temps en temps je regardais ma sœur ; elle était si abattue ! Le médecin disait qu'il n'était pas difficile de voyager avec des malades comme moi parce qu'il me voyait toujours souriante. Mais Jésus seul sait combien grandes étaient l'amertume de mon cœur et les tourments de mon pauvre corps. À cause des secousses de l'ambulance je me sentais déprimée, mais je répétais inlassablement : « -Tout pour votre amour, Jésus ! Que l'obscurité de mon âme puisse éclairer d'autres âmes ! »

Près des dernières maisons de Balasar, Monsieur Sampaio releva les rideaux de l'ambulance. J'ai remarqué que le médecin avait les larmes aux yeux. Je lui ai dit : « -Nous voilà bien ! » Et je lui ai demandé ce qui se passait. Il m'expliqua alors que sur le bord de la route quelques enfants nous avaient jeté des fleurs. Je me suis sentie tout attendrie et c'est avec peine que j'ai pu retenir mes larmes. Quand nous sommes arrivés à Matosinhos, le médecin décrocha les rideaux afin que je puisse regarder la mer. Un énorme silence m'envahit et, en observant le continuel va-et-vient des vagues venant mourir sur la plage, j'ai demandé à Jésus que mon amour, lui aussi, soit continuel et permanent.

Arrivés près du "Refuge", le docteur Gomes de Araujo s'opposa à ce que l'ambulance s'avance jusqu'à la porte. Il chargea quelques hommes de prendre mon brancard et de m'emmener ainsi, après m'avoir recouvert le visage afin que personne ne me reconnaisse. Mon cœur s'est attristé davantage, me représentant ce que ce serait de passer de longs dans un tel établissement. Ainsi recouverte il me semblait être dans un cachot et je me demandais à moi-même : « -Quel crime ai-je commis ? »

La montée des escaliers du "Refuge" m'a causé bien des peines, car l'on me portait la tête en bas. Ce ne fut qu'une fois dans ma chambre que mon visage fut découvert. Là j'ai été entourée par le docteur Araujo et par quelques dames qui devaient m'assister. Ensuite on m'a placée dans mon lit.



À ma sœur ils avaient attribué une autre chambre, contrairement à ce qui avait été convenu. Ce fut l'un des plus grands sacrifices que l'on pouvait exiger de moi : comment pouvais-je rester sans elle, elle qui savait comment me bouger quand c'était nécessaire et m'aider avec de bonnes paroles qui m'étaient d'un grand secours pour supporter mon douloureux calvaire.

À peine m'avait-on allongée sur le lit que Deolinda s'est présentée sur le seuil de la porte avec la valise contenant le linge. Le docteur Araujo, la voyant, hurla comme un forcené : « - Hors d'ici cette valise ! » Ce fut là une autre épine parmi tant d'autres. Ensuite il commença à donner ses ordres : « -Mesdames les assistantes, la malade peut dire tout ce qu'elle voudra, mais vous n'êtes pas autorisées à lui poser des questions. »

Ces ordres ayant été donnés, il se retira et je suis restée seule avec le médecin et deux dames; celles-ci ayant été désignées pour rester en permanence auprès de moi pour surveiller tous mes mouvements.

Quand, déjà il faisait nuit, le docteur Azevedo se préparait pour partir, je n'ai pas pu retenir davantage les larmes. Lui, alors, bien plus qu'avec du respect, avec tendresse pour ma douleur, il m'a dit : « -Ayez du courage ! Demain je reviendrai. »

Oui, j'ai pleuré malgré moi, mais j'ai offert mes larmes si amères à mon Bien-Aimé Jésus. Me voyant ainsi désolée il fut admis que ma sœur reste dans ma chambre avec l'une des surveillantes, afin qu'elle lui apprenne la façon de me bouger. Mais il m'a été précisé de suite : « -Seulement cette nuit, jamais plus ! »

Le lendemain, vendredi, commença pour moi, dans cette maison, un vrai calvaire. À l'heure de l'extase, comme il arrive tous les vendredis, ma sœur est venue auprès de moi ; mon médecin traitant, et une infirmière étaient aussi présents.





Aux observateurs présents, aucun détail n'a échappé, et tout a été divulgué et commenté. Par exemple que monsieur Sampaio avait sorti sa montre..., que ma sœur s'était agenouillée en entendant les paroles de l'extase... ; que l'une des infirmières avait pleuré, etc. ... Le docteur Azevedo, comme toujours, a écrit le colloque de l'extase pour le remettre aux médecins. Deolinda, qui avait reçu l'ordre de ne plus revenir dans ma chambre, était attristée et elle dit : « -Ne pourrais-je voir ma sœur même si ce n'est que depuis le seuil de la porte de la chambre ? Pensez-vous que mon regard puisse l'alimenter ? » Inclivée sur mon lit elle pleurait, inconsolable.

Ce fut alors que je lui ai dit : « -Ne t'affliges pas, Notre Seigneur est avec nous. » L'assistante qui avait pleuré pendant l'extase, lui tapant sur l'épaule lui dit : « -Ne pleurez pas, le docteur Araujo est un homme d'une grande charité ! » Il a suffi cette phrase à l'adresse de ma sœur pour que cette assistante soit démise de ma surveillance ; nous ne l'avons revue que dans les derniers jours, mais accompagnée, quand déjà ils avaient les preuves de la vérité.

Ceci est arrivé à cause d'une assistante qui a été mon bourreau pendant toute la durée de mon séjour à Foz. Elle ne peut pas s'imaginer ce qu'elle m'a fait souffrir. Que le Seigneur lui pardonne.

Dans la nuit du vendredi au samedi j'ai eu l'une de ces crises de vomissements qui me font tant souffrir. Cela m'a été d'autant plus pénible que je n'avais personne pour me soutenir.

Le samedi le docteur Araujo est revenu pour voir comment j'allais et pour se renseigner sur ce qui était arrivé. Ma prostration était telle que je ne me suis même pas rendu compte quand il a frappé à la porte, toujours fermée à clef. Je ne l'ai entendu que quand, tout près de moi, il susurrait à l'infirmière : « -Elle est condamnée ! Elle est condamnée ! » À ces paroles j'ai ouvert les yeux et je lui ai dit : « -Docteur, même chez moi j'ai de pareilles crises. » Il m'a répondu immédiatement, d'un ton impérieux : « -Mademoiselle, ne croyez pas être venue ici pour jeûner ! » J'ai compris ce qu'il voulait dire et je me suis sentie profondément blessée.

Informé sur ce qui était arrivé le vendredi, il a voulu lire le récit de l'extase et il commenta, furieux : « -Il paraît impossible que le docteur Azevedo, si intelligent, se laisse séduire par de semblables choses ! Il faut en finir avec tout ceci. En attendant, enlevons d'ici toutes les horloges afin que cette malade ignore jusqu'à l'heure qu'il est » (Comme si le Seigneur avait besoin d'horloge !).

Me voyant si fatiguée, il aurait voulu me soulager à l'aide de médicaments, mais je m'y suis opposée. Combien de fois les infirmières se sont approchées de moi, me croyant morte ! Cinq jours d'une continuelle agonie, davantage dans l'âme que dans le corps, se sont passés. Pendant les crises de vomissements, ils ne permettaient pas à Deolinda de venir à côté de moi, alors que chez nous, parfois, deux personnes n'étaient pas de trop pour me tenir. Ils étaient tous persuadés que les crises étaient dues au manque d'alimentation et que, ainsi exilée et sans personne qui ait pu me la procurer, j'aurais besoin de la demander, sinon je



mourrais. Comme ils se trompaient ! Ils ne savaient pas que l'aliment me venait de la sainte Hostie que je recevais tous les jours.

En ces jours, mon médecin traitant est venu me voir et ma sœur, sans que je le sache, l'a mis au courant de tout. Il est venu près de mon lit sans que je me réveille ; l'infirmière lui suggéra que j'avais besoin de médecine. Ce fut à ce moment-là que j'ai ouvert les yeux et que j'ai entendu ce qu'il lui répondait : « -Cette malade est venue pour que l'on constate son jeûne et pour rien d'autre. J'espère que le docteur Araujo respecte ces conditions. Je ne permets pas qu'on lui fasse des piqûres ou n'importe quoi d'autre, à moins qu'elle ne le demande elle-même. Vous verrez, les crises passeront, les cernes autour des yeux disparaîtront, le teint et le pouls deviendront normaux, ou presque, car l'air marin ne les favorise pas. Je vous assure d'une chose, madame : vous mourrez, je mourrai, mais la malade ne mourra pas dans cet hôpital. »

Ensuite, assis à côté de moi, il me prodigua un peu de ce réconfort dont j'avais tant besoin. Par la volonté de Dieu, cinq jours plus tard, les vomissements ont cessé, le teint est redevenu normal, ainsi que la luminosité des yeux. Pendant la visite suivante de mon médecin, l'assistante le salua par cette phrase : « -Regardez, docteur, regardez ce beau visage ! » Et le docteur de lui répondre délicatement, mais néanmoins fermement : « -C'est le résultat des côtelettes qu'elle a mangées et des piqûres qu'elle a prises ! »

Jésus a bien voulu montrer encore une fois son pouvoir sur cette humble créature. Toutes les assistantes accomplissaient scrupuleusement les consignes du médecin et elles ne m'ont jamais abandonnée un seul instant. Elles n'ouvraient la porte de la chambre que pour laisser entrer les médecins et les infirmières.

En dépit de ma transformation, ni le médecin ni les infirmières ne voulaient se convaincre que je pouvais vivre sans manger. En effet, ils utilisaient parfois des arguments pour m'intimider: ils passaient ensuite aux phrases pleines de tendresse et d'intérêt pour ma personne. Dans leurs discours je les ai entendues dire que mon cas relevait de l'hystérie ou à un quelconque phénomène inexplicable. Un jour j'ai raconté au docteur Dias de Azevedo tout ce que j'avais dans mon âme si attristée : « Pour être traitée comme une hystérique je n'ai pas besoin de rester là. Mais il m'a encouragée et m'a redonné confiance. Je lui ai obéi pour faire en tout, la volonté de Dieu. Le docteur Araujo venait me voir deux ou trois fois par jour, mais jamais à la même heure. Je pense qu'il le faisait ainsi pour voir s'il découvrirait quelque chose. Une fois il est entré dans ma chambre la nuit, quand s'y trouvait l'assistante que certains ont appelée du sobriquet de « cardinal-diable. »

Même si je vivais jusqu'à la fin du monde, je ne pourrais oublier l'impression que j'éprouvais quand le docteur ouvrait et ensuite fermait immédiatement la porte : je restais comme suspendue à ce qu'il avait dit. J'éprouvais une telle impression que dans mon cœur et dans mon âme la tristesse augmentait. Combien de fois je répétais à Jésus : « Que cette nuit puisse contribuer à donner de la lumière à ceux qui m'entourent et à toutes les âmes qui vivent dans les ténèbres. »

Lors des conversations et des interrogatoires, le docteur Araujo utilisait tous les arguments possibles pour me convaincre de manger, me disant que Dieu n'était pas content de mon jeûne. Il a même essayé de me faire avoir des scrupules. En outre, les infirmières ont essayé de me prendre par les sentiments. Avec l'une des infirmières, il a également essayé de me



faire perdre la foi. Il s'est servi de tout ce que son intelligence avait de meilleur, me soumettant à des interrogatoires interminables et torturants afin de me décourager, persuadé que tout ce qui se passait en moi était dû à une influence humaine et non pas divine. Si à chaque fois que j'étais interrogé j'avais l'impression de me trouver en face d'un loup habillé en agneau, ce jour-là ce fut bien pire : il me semblait voir en lui Satan lui-même qui, avec art et des sourires malins, voulait m'ôter la foi et me convaincre que tout cela n'était qu'illusion.

Il me disait : « - Soyez convaincue, mademoiselle, que Dieu ne veut pas que vous souffriez ! S'il veut sauver les autres, qu'il les sauve Lui-même, il en a le pouvoir. S'il est vrai que Dieu récompense ceux qui souffrent, il n'y a pas de récompense adéquate pour vous qui avez déjà trop souffert. »

Mais, mon Dieu, je sais que vous êtes infini, infini en pouvoir, infini dans les récompenses. S'il en était comme il me dit, pour qui je souffre ?

Il accompagnait ses paroles d'un regard malicieux, démoniaque - c'était l'impression que j'avais. Je lui ai alors répondu : « - Elles sont si grandes, si grandes les choses de Dieu ! Et nous, nous sommes si petits, moi en tout cas ! » L'espace d'un instant il se tût, ensuite, indigné, il s'est exclamé : « - Vous avez raison, mais moi, je suis une personne bien plus grande ! » Et il est sorti.

Il était bien loin de connaître cette loi d'amour pour les âmes ! S'il avait compris la valeur d'une âme, il verrait alors que tout ce que nous faisons n'est jamais de trop pour les sauver.

Les humiliations et les sacrifices affluaient constamment. Si du moins j'avais su bien les supporter, j'aurais tant eu à offrir à Jésus. On me présentait toujours de nouvelles choses qui réclamaient de moi humiliations et sacrifices. J'avais au pied de mon lit une photographie de Jacinta de Fatima. Je la regardais avec amour et, sans craindre que les assistantes le répètent au docteur, je soupirais : « - Chère Jacinta, malgré ton jeune âge, tu as pu évaluer combien coûtent ces choses ! Du Ciel où tu demeures, aide-moi ! » Seule l'aide du Ciel et les prières des âmes bonnes pourront me donner force pour cheminer dans un si douloureux calvaire, et supporter le poids de cette croix si pesante.

Toutes les fois que le docteur Gomes de Araujo entra, il me tenait le même discours et me laissait très épouvantée quand il me disait : « - Nous avons beaucoup à parler. »

Quand je le voyais sortir, je respirais profondément et je me disais : "Béni soit le Seigneur pour ton départ !" Mais la pensée qu'il reviendrait bientôt, me procurait une très amère souffrance.

Un jour, assis à ma droite, il cherchait à me convaincre que j'étais dans l'illusion. Il a commencé par un discours très vague sur la Médecine et sur l'un de ses professeurs et d'un Collège de Porto, où il avait passé bien des heures, pendant la nuit, à écrire un volumineux document et, convaincu qu'il avait réussi son étude, il est allé retrouver son professeur pour lui faire part du résultat de ses leçons. Le professeur lui disait : « - Êtes-vous sûr de ce que vous avez écrit ? » Et il affirmait à chaque fois en être certain, pour telle et telle raison. La conversation se prolongeait et moi je fixais le docteur faisant semblant de ne pas comprendre où il voulait en venir, et je disais en moi-même : « - Tu fais tant de détours pour arriver tout près ! » Mais le docteur poursuivait : « - J'étais convaincu d'avoir fait un excellent travail ; le professeur m'a laissé parler et ensuite m'a démontré que j'avais tort. Je suis resté sans souffle : mon Dieu, tant d'heures de perdues ! Combien d'heures d'illusion ! Ma longue étude s'était écroulée en quelques minutes ! » Moi qui savais où il voulait en venir, je lui ai



dit, à ce moment-là, en souriant : « -Mais mon cas ne s'écroule pas, docteur ! J'ai été guidée par un directeur très saint et très sage, et qui m'a étudiée pendant de longues années. Si l'œuvre est de Dieu, personne ne la faire s'écrouler ! »

Le docteur, un peu embarrassé, faisant semblant que ce n'était pas celui-là le but de ses paroles, a conclu : « -Ah non !... », essayant de me convaincre que ce n'était pas là le sens de ses paroles, il s'est levé en hâte et sortit. Il en était temps.

O mon Jésus, ce n'est qu'à vous que je peux me confier, mes larmes n'étaient que pour vous. Je chantais avec le plus grand enthousiasme, mais au-dedans de moi et dans mes yeux il semblait n'y avoir ni soleil ni jour. Pendant la nuit, quelques fois, je me demandais : Que peut faire ma sœur, à cette heure-ci ? Pleure-t-elle ?" Pensant qu'elle souffrait à cause de moi, une fois je n'ai pas pu retenir mes larmes. Combien j'ai alors pleuré ! Je n'avais qu'une crainte : déplaire à Jésus. Mais Lui, Il savait que j'acceptais tout par amour pour Lui, avec un immense désir de Lui gagner des âmes. En effet, je Lui ai offert mes larmes comme autant d'actes d'amour pour les Tabernacles. Plus la désolation est grande, plus grand est aussi l'amour, n'est-ce pas ainsi, mon Jésus ? Acceptez tout cela. Le seizième et le trentième jour de mon séjour, j'ai reçu la visite de maman. J'avais une si grande envie de la voir ! Elle n'a pu rester que très peu de temps avec moi et toujours sous le regard inquisiteur des surveillantes. Elle pleurait et moi, je faisais semblant de ne pas avoir de chagrin : je lui souriais, je plaisantais avec elle, je la cajolais, et avec mon sourire trompeur, je cachais la tristesse de mon âme, en retenant les larmes qui à tout prix voulaient couler. Je l'ai encouragée, m'épanchant intérieurement avec Jésus. C'était ma croix : ne devais-je pas la porter par amour de Jésus qui est mort pour moi ?

Mes journées passaient ainsi, dans une continuelle lutte, entrecoupée seulement par l'alternance des infirmières qui se succédaient selon la volonté du médecin. À cause de certaines d'entre elles, j'ai beaucoup souffert, parce qu'elles outrepassaient les limites de leurs droits et de leurs devoirs.

Le jour est arrivé où le docteur, convaincu désormais de la vérité, permit un plus grand relâchement, autorisant pour quelque temps la venue de ma sœur, même si toujours sous la surveillance de l'assistante. Il permit également la visite, même si rapide, des sœurs Franciscaines du "Refuge". Nous avons déjà projeté de faire savoir à la maison la date de notre retour quand, inopportunément surgit un contretemps.

L'une des infirmières surveillantes ayant parlé de mon cas à un certain médecin qui ne me connaissait pas, et connaissait encore mon cas, a fait naître des doutes.

Il s'est permis d'affirmer que ces choses-là étaient impossibles, que les assistantes s'étaient fait berner et qu'il ne croirait qu'en auprès de moi l'une de ses infirmières de confiance.

Le docteur Araujo, indigné par la méfiance manifestée vis-à-vis de ses assistantes, lui imposa d'envoyer lui-même, auprès de moi, une personne plus âgée, en qui il aurait entièrement confiance : il choisit sa propre sœur. Et alors que nous pensions nous voir libérées de notre douleur, ce fut alors qu'une nouvelle épreuve, bien plus triste et douloureuse, nous a été imposée.

Le docteur Araujo est venu nous convaincre de la nécessité de rester encore dix jours. Ma sœur n'était pas d'accord, mais il insista argumentant qu'il était nécessaire de convaincre l'autre médecin. J'ai dit alors à ma sœur : « -Quand on y a passé trente jours, on peut bien y passer quarante. » Et l'affaire fut ainsi réglée.



Le docteur Alvaro, en vérité, n'exigeait pas dix jours. Pour se convaincre il lui suffisait que je reste quarante-huit heures de plus, sans manger ni rejeter.

Mais ce fut le docteur Araujo qui, délicatement, pour l'honneur de son nom, invita l'assistante à rester un jour de plus, puis un autre jour.

Sa mission terminée, cette surveillante est revenue me voir plusieurs autres fois, convaincue maintenant de la vérité. Cette dernière période fut un nouveau calvaire que j'ai offert à Notre Seigneur et à la Petite-Maman: dure épreuve, mon Dieu !

Le docteur Araujo, sans aucune explication, prit la bourse en caoutchouc que j'avais sur l'estomac et une carafe d'eau que les assistantes conservaient pour humidifier le mouchoir que je tenais sur le front, et versa dans les deux récipients je ne sais quoi : si j'avais sucé le mouchoir ou bu de l'eau de la bourse en caoutchouc, comme l'a dit par suite le docteur Alvaro, j'aurais eu des indispositions qui leur auraient permis de s'en rendre compte. Il ordonna ensuite aux assistantes de ne plus changer la glace de la bourse même si je le demandais. Ses ordres ont été respectés, bien que la nouvelle assistante ait essayé, à plusieurs reprises de changer la glace. Moi-même, je lui disais quelquefois : « -Enlevez-moi la bourse quelques instants afin qu'elle rafraîchisse, puis remettez-la-moi de nouveau. Il est nécessaire d'obéir aux ordres du médecin. » Nous étions revenus au point de départ, sauf que bien plus strict. Il a finalement été interdit de me parler de Jésus, car il pensait que de cette façon il pourrait ôter ce que nous avons de plus intime en nous. Un jour, le docteur m'a dit : « -Je n'admettrai pas que vous appeliez votre sœur plus d'une fois la nuit. » La surveillante, plusieurs fois, comme pour me tenter, et avec une intention tortueuse - c'est l'impression qu'elle me donnait - me disait : « - Pauvre sainte, toujours dans cette même position ! Je vais appeler votre sœur ! »

« - Je vous en remercie, madame, mais je ne le veux pas. Ce sont les ordres du médecin : ma sœur ne doit venir qu'une seule fois ! »

Quand ma sœur toquait pour entrer, cette seule fois qui lui était permise par le docteur, pour me changer de position, la nouvelle assistante allumait la lampe, ouvrait la porte et se plaçait à côté de ma sœur. Aussitôt que celle-ci quittait la chambre, l'assistante, simulant de la compassion envers moi, pour le froid que j'aurais pu souffrir, et comme si elle raccommodait les draps et les couvertures, me découvrait complètement pour voir si Deolinda n'avait rien laissé dans le lit.

Je comprenais très bien son intention, mais sous prétexte de commodité, je levais les bras au-dessus des coussins afin qu'elle puisse mieux faire son inspection. « -Mon Jésus, tout et uniquement pour votre gloire ! »

Les séductions pour me faire manger quelque chose de son repas n'ont pas manqué ! Elle me présentait un morceau, sans mot dire, et moi, je lui souriais. Si l'invitation était verbale, je lui disais : « - Merci », mais toujours souriante, faisant semblant de ne pas comprendre sa malice.

Combien de fois, pour mieux me surveiller, on m'a ôté les couvertures !

La nuit, particulièrement quand je ressentais davantage la solitude, le temps me paraissait très long. Je sentais mon cœur, tel un arbre aux racines épaisses, bien plantées dans le sol, et que la furie d'une grosse tempête arrachait, le jetant à terre... Il me semblait que tout et tous me piétinaient. Même en l'expliquant de la sorte, je sens que je ne dis rien de comparable à ce que j'ai souffert. Encore aujourd'hui je revis dans ma mémoire ces choses-là et j'éprouve un vrai tourment. Seul l'amour pour Jésus et pour les âmes me permet de supporter une telle épreuve ! Quand je sentais s'approcher le docteur, je disais : « -Voilà



qu'arrive le bourreau qui vient visiter la pauvre prisonnière par amour de Jésus et des âmes. Je n'ai offensé personne d'autre que vous, ô mon Jésus, mais les hommes veulent, sans même s'en rendre compte, que de cette façon, je paie mes ingratitude ! »

En voyant ma sœur épouvantée parce que quelqu'un lui avait dit que mon échéance était proche parce que je n'évacuais pas, j'ai cherché à lui redonner courage. Pauvres hommes ! Jésus sait faire les choses bien mieux qu'eux !

Enfin libérée !...

La veille du départ fut un jour de visites. Tous les enfants du "Refuge" sont passés devant moi. J'ai prié avec eux et je leur ai distribué des caramels.

Ma sœur ne semblait plus la même : tous s'en sont rendu compte. En plus des enfants, environ mille cinq cents personnes sont venues me visiter... Les policiers ont dû intervenir pour maintenir l'ordre. L'un d'eux s'est posté à côté de moi, se contentant de répéter inlassablement : « En avant ! Allez, allez, avancez ! »

Quelle impression que ce mouvement de foule ! Ni les supplices de ma sœur ni les policiers n'ont réussi à le contenir.

Le médecin lui-même, depuis la fenêtre, a dû intervenir pour que l'on arrête un tel mouvement sinon on allait me tuer. Combien de personnes ont pu penser que la malade était décédée ! Moi, en effet, je me sentais humiliée, las et exténuée, ayant un sentiment de gêne pour les baisers que je recevais et les larmes qu'on laissait tomber sur mon visage, comme signe d'une estime que je ne mérite pas et que je ne veux pas.

Restée seule, j'ai d'abord demandé à ma sœur de me laver. Dans la matinée du jour de notre retour, le médecin, qui n'avait presque pas dormi vu sa responsabilité, est venu au "Refuge" où beaucoup de monde attendait pour me voir. Il est resté à côté de moi et a permis l'entrée de quelques personnes.

Puis il nous a dit que nous étions libres, que leurs observations étaient terminées. Il autorisa ma sœur à manger dans ma chambre, puis ajouta : « -En octobre je viendrai vous visiter à Balasar, non plus comme médecin espion, mais comme un ami qui vous estime ».

Reconnaissante, j'ai baisé la main du docteur de Araujo et je l'ai remercié pour son intérêt envers moi. Je l'ai fait avec sincérité, parce que, bien qu'il ait été sévère et rude envers moi, il montra une attention sérieuse envers mon cas.

Dans l'après-midi de cette journée du 20 juillet, les religieuses et les surveillantes sont venues me dire au revoir. Elles m'ont toutes fait des cadeaux. Certaines sont même venues assister à mon départ. Alors que j'étais déjà installée dans l'ambulance, l'une d'elles m'a aspergée de parfum, alors qu'une autre dame m'a offert un bouquet d'œillet. Au cours du voyage j'ai reçu quelques bouquets de fleurs. Je les ai acceptés par délicatesse, bien loin de penser qu'ils seraient par la suite un prétexte à certains pour me faire souffrir. Ni le parfum, ni les fleurs n'ont été pour moi un motif de vanité. Quand, pendant le voyage, nous nous arrêtions pour reposer, si je voyais que des gens s'approchaient, par admiration pour moi, je disais à mon médecin traitant : « -Ne nous arrêtons pas, docteur, allons plus loin. »

J'ai dû être indélicate, mais lui, il s'est montré toujours d'une extrême patience.

Je vivais davantage à l'intérieur qu'à l'extérieur de moi. La mer était tout ce qui se présentait devant mes yeux, m'invitant au silence, au recueillement en Dieu. Je n'avais pas de quoi être



vaniteuse : tout ce qui m'arrivait était plutôt motif d'humiliation, de me rendre si petite, minuscule. Qu'en serait-il de moi si je devais être jugée par le monde ! On déposa tant de malice là où il n'y en avait aucune. Pardonnez-leur, Jésus. Ils ne connaissent pas vos méthodes !

Je me suis émue des larmes des surveillantes et des autres gens. Il a été nécessaire de faire appel à la police pour contenir le peuple. Je suis sortie joyeuse de cette maison bénie, pour avoir accompli mon devoir et parce que j'allais rentrer, rencontrer les miens et ma chère petite chambre dont j'avais la nostalgie. Quand je me suis retrouvée dans ma petite chambre, je croyais rêver ! J'ai pleuré, mais des larmes de joie. Une fois déposée sur mon lit, pendant bien longtemps, je n'ai plus permis que l'on me touche ; de continuel gémissements m'échappaient, à cause des douleurs de plus en plus fortes, dues, probablement au voyage. Maintenant je me dis : Pourquoi me suis-je sacrifiée ? Par vanité, peut-être ? Pauvre monde ! Vanité ? Pourquoi ? Que sommes-nous sans Dieu ? Qui pourrait souffrir autant seulement par veine gloire ou par vanité ?

Quarante jours à Foz ! Dieu seul sait ce que j'y ai enduré, combien d'épines me blessaient, combien de flèches plantées dans mon cœur ! Combien d'humiliations ! Combien d'humiliations !

Le docteur Azevedo avait raison quand, pendant le voyage aller, en me plaçant un mouchoir humide sur le front, il me disait : « -Vous avez quelques cheveux blancs, mais au voyage de retour, vous en aurez encore davantage. » Et, en effet, c'est ce qui est arrivé : il avait déjà le pressentiment de ce qui m'attendait. Mais il est si bon de tout supporter pour Jésus !

Appendice

Âgée de six ou sept ans je n'aimais pas rester sans rien faire, alors je m'occupais à tout mettre en ordre à la maison. J'aimais beaucoup aller laver le linge au bord de la rivière. Quand je n'avais rien d'autre à laver, j'ôtai mon tablier et je le lavais. Je m'occupais également à ranger le bois, faisant des rangées bien empilées et très droites.

D'autres fois c'était dans le jardin que je travaillais, m'occupant des plantes qui devaient fleurir que nous offrions ensuite pour embellir les autels de l'église.

J'aimais que tout soit propre et bien ordonné, même quand j'étais malade.

Je n'aimais pas la saleté, alors je nettoyais tout, même le plus répugnant, parce que cela me rendait joyeuse de voir ensuite que tout était impeccable.

Peu après notre retour de Póvoa de Varzim - où j'ai appris le peu que je sais - nous sommes venues habiter au lieu-dit Calvário. La maison où nous vivons n'était pas ce qu'elle est aujourd'hui. La cuisine était au sous-sol. Lors de la première nuit que nous y avons passée, ma mère m'envoya vider à l'extérieur de celle-ci une bassine d'eau. J'ai eu peur et c'est pour cela que j'ai refusé d'y aller. Ma mère me gifla. Faisant preuve de mauvaise volonté, je n'ai jamais dit à ma mère : je n'y vais pas. Dieu m'en garde ! Elle nous corrigeait sévèrement et gare à nos oreilles !...

À l'âge de douze ans, Deolinda a commencé son cours de couturière. La première pièce confectionnée a été une chemise pour moi ; mais, par sa taille, on dirait plutôt une chemise de garçon. Moi, malgré mes neuf ans, je me suis moquée d'elle. J'ai enfilé la chemise sur mes



habits et je me suis rendue à la maison. Ma sœur, riant à tout rompre, me suppliait : « - Enlève cette chemise ! Tu n'as pas honte de te donner en spectacle de cette manière ? » Je n'en ai pas tenu compte et... riant, moi aussi, j'ai parcouru les quelque cinq cents mètres qui me séparaient de la maison.

À Sainte-Eulalie de Rio Covo (je devais avoir 11 ou 12 ans) vivaient mes oncles, qui sont tombés malades, atteints par la fièvre espagnole. Ma grand-mère, puis ma mère se sont relayées pour les secourir, mais elles aussi ont été atteintes par la maladie. Alors, encore que nous soyons bien jeunes, nous y sommes allées, ma sœur et moi.

Une nuit, mon oncle est mort. Nous y sommes restées jusqu'à la Messe du septième jour. Une fois, il a fallu aller chercher du riz, mais en traversant la chambre où se trouvait le corps de mon oncle. Arrivée au seuil de la porte, la peur m'a envahie; je n'ai pas eu le courage d'y entrer; il a fallu que ma grand-mère m'accompagne. L'autre soir j'ai été chargée de fermer la fenêtre de cette même chambre. Arrivée dans la salle contiguë de celle-ci, je me suis encouragée moi-même, me disant : « -Je dois vaincre la peur. » -Et, ce disant, en marchant doucement, j'ai ouvert la porte et je me suis rendue dans la chambre où se trouvait la dépouille de mon oncle. Depuis lors, je n'ai plus jamais eu peur: j'avais vaincu de ma peur.

Lorsque j'avais mes douze ou treize ans, j'étais assez forte. Je me souviens qu'un jour, un homme se vantait devant quelques jeunes filles d'être très robuste. Je me suis lancée contre lui, qui ne s'y attendait pas, et je l'ai attrapé et mis par terre. Il s'est mis à crier : « Laisse-moi ! Laisse-moi ! ». Je ne l'ai laissé que quand j'ai bien voulu : mon but était uniquement celui d'obtenir que lui, étant un homme, puisse montrer la force dont il se vantait.

Vers les 13 ans j'ai dû gifler lourdement un homme marié qui m'avait adressé des paroles indécentes... J'ai tourné le dos à un jeune homme riche qui m'attendait à un endroit solitaire, par où je devais passer, pour me parler d'amour.

Âgée de quatorze ans, j'aimais assister les moribonds. Je me souviens des cas d'un pauvre homme qui était aux portes de la mort et d'une jeune fille mon amie. Je suis allée visiter cet homme et je l'ai trouvé recouvert de haillons. Aussitôt j'ai couru chez moi et j'ai demandé à ma mère de lui prêter des couvertures. Elle me les prêta volontiers. Tout heureuse, je les ai emportées et je suis restée pour tenir compagnie à la fille du malade, lequel a vécu encore douze jours. Pendant ce temps, un homme est venu demander du bois à la jeune fille, mais elle n'en avait pas. Alors l'homme commença à l'insulter. J'ai dit alors : « -Elle n'a pas eu le temps d'aller en chercher, que peut-elle y faire ? » L'homme me dit ensuite : « -Si je ne tenais pas compte de la générosité de ta mère, je te mettrais volontiers deux bonnes gifles ! » Mais il ne l'a pas fait, parce que je me suis tue. Autrement, il me les aurait mises et, moi, j'en aurais été pour mes frais...

Une fille est venue, un jour nous informer que l'une de ses voisines était sur le point de mourir. Ma sœur a pris son livre de prières, de l'eau bénite et s'en est allée rapidement chez la malade. Deux de ses élèves l'accompagnaient. Deolinda a commencé la prière pour obtenir une bonne mort. Elle était si émue, qu'elle tremblait. Les prières terminées, la dame est décédée. Alors Deolinda nous a dit : « -J'ai fait ce que j'ai pu ; je n'ai pas le courage d'en faire davantage. » J'ai vu la fille près de sa mère morte. La petite-fille pris la fuite et je n'ai pas eu le courage de la laisser toute seule. Je suis restée pour l'aider à laver et à habiller



la dépouille mortelle qui était couverte de plaies et exhalait une odeur répugnante. Je croyais que d'un moment à l'autre j'allais m'évanouir. Une dame qui était aussi dans la chambre, a remarqué mon malaise et est sortie dans le jardin chercher quelques feuilles parfumées pour me les faire sentir. Je n'en suis repartie que lorsque tout a été en ordre.

À l'âge de 16 ans, déjà malade, je suis allée à la maison où ma sœur faisait la couture. Ayant trouvé, suspendu, un habit d'homme, je l'ai enfilé et, dans cet accoutrement, je me suis présentée devant ma sœur et de la maîtresse de maison. Elles ont rigolé de bon cœur. La dame me suggéra : « -Tiens, va dans la rue habillée de la sorte, car mes enfants et mon mari sont en train de tailler la vigne par-dessus le mur d'enceinte ». J'ai pensé qu'ils me reconnaîtraient, mais j'y suis allée. Ils ne m'ont pas reconnue et, très étonnés, ils s'arrêtèrent de travailler, afin de voir s'ils connaissaient le jeune homme. Ma sœur et la maîtresse de maison, de la fenêtre, suivaient la scène, et riaient aux éclats.

Entre mes dix-sept et mes dix-huit ans, moi et ma sœur nous sommes parties à Aldreu, afin de confectionner des fleurs artificielles pour le compte des zélatrices et à la demande de Monsieur le curé. J'étais déjà malade. J'y suis allée pour aider Deolinda, afin que nous revenions plus vite. Nous avons été hébergées chez le Curé. Deux jeunes hommes du côté de Viana y sont allés et ils voulaient flirter avec Deolinda, ceci juste la veille de notre retour. Ils ont demandé au Curé si l'on pouvait jouer les cartes. Nous nous sommes installés près de la cheminée et nous avons discuté pendant que nous jouions. Le Curé, quand il nous a vus, s'est adressé aux deux garçons et leur dit : « -Ah ! Ah ! Alors, je suis là depuis quatre ans et vous n'êtes jamais venus ici faire une partie, mais aujourd'hui vous êtes là ? »

La nuit suivante, lorsque nous devions revenir chez nous, il y eut un violent orage et, avec la pluie, il y avait de boue partout. Étant fort malade, la nièce du Curé m'a prêté une paire de sabots et ma sœur est revenue pieds nus. Un quart d'heure après notre départ, la pluie a repris. Le sang coulait de mes pieds, non seulement à cause des sabots qui n'étaient pas faits pour moi, mais aussi parce que mes pieds étaient délicats, car cela faisait bien longtemps que je ne me déchaussais pas. Les douleurs étaient véhémentes et, à la fin, j'ai dû marcher pieds nus, et ainsi me mouiller. Quand nous sommes arrivées en gare, le train venait de passer depuis cinq minutes. Ma sœur se mit à pleurer en voyant mon état. Il était alors neuf heures du matin. Le prochain train était à onze heures, mais il ne s'arrêtait qu'à Barcelos, ce n'était pas le meilleur pour nous. Nous avons attendu dans la gare. Deux professeurs de Aldreu sont passés et nous ont invités à prendre un café. Nous n'avons repris notre chemin de retour que plus tard, arrivant enfin chez notre tante à Sainte-Eulalie. Elle nous a préparé un bon repas et ne voulait pas que nous repartions, parce qu'il était déjà tard et que nous étions fatiguées. Nous nous sommes entêtées et lui avons promis que nous ne viendrions que jusqu'à Charente, où demeurait notre tante Felizmina. De là nous sommes revenues à Balasar, où nous sommes arrivées tard la nuit. Nous avons frappé à la porte, mais maman n'était pas à la maison. Une voisine nous a dit : « -Écoutez, madame Mathilde est mourante, votre mère y était. » Le lendemain je suis allée chez la moribonde. L'une de ses nièces m'a dit : « -J'aurais tant besoin d'aller chez moi... » J'ai répondu : « -Vas-y, je reste. » Et elle de me demander : « -Et tu n'as pas peur ? » « -Non, je n'ai aucune peur ». Peu de temps après madame Mathilde agonisait. J'ai prié ce que je pensais être adéquat à la situation, mais je n'ai ressenti la moindre peur.



1945

Ténèbres et lumière

« Ta vie est souffrance qui produit l'amour... »

Jésus, quelles caresses recevrai-je de vous au cours cette nouvelle année ? Je suis remplie de crainte, et encore davantage d'angoisse. Qu'il arrive ce qui doit arriver. Pour tout ce par quoi je pourrai être blessée et humiliée, avec votre divine grâce, à tout je dirai :

- Bienvenu : que la volonté de Jésus soit faite !

J'aimerais naître maintenant, mais vous connaître déjà, à fin de ne pas tacher par quoi que ce soit mon corps ; j'aimerais que le monde entier aussi naisse avec moi, et que lui aussi vous connaisse déjà, afin de ne pas le laisser se corrompre...

« Je me donne à vous... »

(...)

Je sens que beaucoup de routes sont baignées par mon sang. Je vois tant de révoltes et d'indignations... Mon corps n'est qu'une plaie. Le sang de la tête, causé par les épines, baigne tout mon corps. Les bras ouverts je m'abandonne à la croix : je me laisse crucifier.

Un cri continu :

- Père, mon Père, vous aussi, vous m'avez abandonnée ! Je suis votre victime, je me donne à vous pour les âmes.

Ô mon Dieu, si je pouvais disposer de ma volonté, je préférerais l'enfer à cette souffrance et aux instants de mes colloques avec vous ! Oui, parce que là, ne vous parlant pas et ne pas vous écoutant, je ne craindrais pas de me tromper ni de tromper les autres ; je ne serais pas persécutée par le monde. Pardonnez-moi cet épanchement : j'ai horreur de la tromperie et du mensonge. Je me crains moi-même et j'ai peur du vendredi : si seulement les vendredis disparaissaient et que moi-même je disparaisse dans votre amour infini !

Que vienne toute la souffrance, que vienne la croix, que vienne la mort. J'embrasse tout : je suis votre victime, Jésus.

De cette souffrance, je suis passée à un effluve de lumière, de paix et de douceur... Jésus m'a parlé :

- (...) Ce fut une année d'amour, une année pleine de salut. Ma fille, fleur angélique, benjamine de la divine Trinité, benjamine de Marie et de toute la Cours céleste, ta souffrance a enrichi le ciel et y est écrite en lettres d'or...

Une année d'amertume t'attend, mais aussi une année de joie. Tu la vivras comme un soleil qui naît et rapidement se cache à l'horizon, derrière les nuages. Mais ne crains pas : c'est cela ta vie. C'est une vie qui donne la vie ; c'est une souffrance que produit de l'amour...

La gratitude d'Alexandrina

Lettre au Père Umberto Pasquale

(...)

Avez-vous compris, d'après mes écrits, ce que Jésus avait enfermé dans mon cœur ? Quel tourment pour moi ! Je ne sais pas comment garder et défendre un trésor aussi précieux !

Mon âme est dans une continuelle agonie. Ma vie est continuellement remplie de craintes ; le démon est infatigable pour me tourmenter. De là, quelle torture, quelle amertume, et quelle misère. Ce qui appartient à Jésus n'arrive pas à vivre : aussitôt né aussitôt parti vers Lui.

O si seulement j'arrivais à me faire comprendre, si j'avais un peu de lumière, si j'aimais un peu Jésus et les âmes ! Alors je serais heureuse ; ma joie serait totale !



Mon bon Père, si vous me connaissiez, vous n'auriez pas autant de sainte considération pour moi.

L'heure arrivera-t-elle où vous pourrez venir jusqu'ici ? J'ai tellement besoin de lumière et d'un guide ! Comment résisterai-je à ces vols dont j'ai été la victime ? Mon Dieu, pardon pour tous !

J'ai bien reçu tout ce que vous m'avez envoyé. Je vous envoie mes remerciements et ma gratitude pour tant de sollicitude de votre part. Je suis certaine que Jésus en est content : il aime qu'on le remercie pour tout ce que nous recevons de Lui, et promette enfin de nouveaux dons et grâces. Qu'il daigne vous combler pour tout.

Je vous prie de remercier les Pères et tous ceux qui habitent cette Maison de prière, pour les vœux qu'ils m'ont envoyés...

Le docteur "bon Samaritain"

Lettre au Docteur Augusto de Azevedo

(...)

Cela me peine de ne pas avoir d'instruction : premièrement du fait de ne pas savoir parler à Jésus, l'aimer, le remercier, le louer comme il le mérite ; même restant à genoux pendant toute l'éternité je ne lui rétribuerai jamais dignement tout ce que j'ai reçu de lui. En second lieu, pour remercier mon cher docteur avec des paroles de louange et de reconnaissance, comme il le mérite.

Jésus, dans son infinie bonté, y remédie comme lui seul sait le faire. De ma part je ne sais dire que « merci » pour tout ce que vous faites à cette pauvre qui ne peut rien, ne sais rien, ne vaut rien.

Qu'en serait-il de moi si Jésus ne vous avait pas mis à mes côtés, en ces jours douloureux de ma vie, où tout est révolte, mépris, calomnie et humiliation ? Quelle mer de douleur !

Et moi si seule, sans lumière, sans guide dans mon horrible chemin !

Essaieront-ils aussi de me prendre mon bon médecin, qui tant de fois a été pour moi d'un grand réconfort par ses paroles et sa sainte attention ? Arrivera-t-il comme avec ceux qui étaient lumière et soutien pour mon âme ?

Que Dieu soit loué pour tout ; qu'en tout cela il soit aimé et soulagé ; que tout ceci puisse lui servir pour sauver le monde entier. Si l'on me laisse seule, Jésus restera avec moi ! Que je meure de douleur, d'abandon, de mépris, afin que dans mon cœur demeure toujours Jésus, que les hommes ne puisse pas me l'ôter ! En tout cas, seuls le péché et le démon peuvent me l'enlever.

Combien elle me coûte cette vie amère ! Ce n'est que par amour de Jésus et des âmes, le regard fixé sur le crucifix, que je peux la supporter...

La fureur de Satan

Si le monde savait combien sont terribles les pièges du démon ! O combien je souffre de ses assauts ! Si seulement le monde savait ce que c'est que l'enfer, ce que c'est que la perversité et la fureur de Satan, probablement qu'il ne pécherait pas autant !

Cette nuit il s'est déchaîné contre moi. On dirait qu'il voulait tout détruire. Méchancetés, paroles et gestes inconvenants. Mon corps paraissait déjà anéanti par tant de fatigue...

- Je ne veux pas commettre de péché, mon Jésus. L'enfer plutôt que le plaisir. Ce que je veux, mon Jésus, c'est ne pas perdre un seul instant de consolation et de réparation pour Vous et pour le salut des âmes...

Ces paroles ont suffi à faire enrager davantage le démon...



Toutefois, il est parti quand il a entendu la voix de Jésus qui me disait :

- Si tu pouvais voir, ma fille, combien je suis offensé à cette heure-ci contre la vertu de pureté, tu mourrais d'horreur et de douleur. Mais ta réparation me fait oublier bien des offenses. Cette consolation je ne peux l'avoir que d'une vierge à la pureté angélique !... (...)

- Me voici prête à tout, Seigneur !...

La pureté est la vertu que j'aime le plus et pour la défense de laquelle je souffre davantage : ce, est que par votre grâce et votre miséricorde que je ne vous offense pas gravement...

Le démon dit un jour à Alexandrina] :

- Donne-toi à moi, comme tu t'es donnée à Dieu ; embrasse-moi avec amour comme tu as embrassé le crucifix. Remarque que moi je ne te fais pas souffrir, moi... et figure-toi que Dieu n'a pas de Ciel à te donner. Jouis avec moi, jouis des plaisirs de ce monde.

Il m'empêchait d'invoquer Jésus. Il se plaçait entre moi et Lui, afin que je ne L'entende pas et de surcroît, il dansait devant moi. Il me donnait ses ordres criminels et, vu que je ne céda pas, il redoublait de fureur et je sentais comme s'il me tordait et me broyait complètement. Mon corps semblait être brisé par lui. Il ne s'agissait en fait que de sensations, étant donné qu'il ne s'approchait jamais de moi au point de me toucher. Les battements de mon cœur se chevauchaient, battaient la chamade.

Après la lutte, certaines fois, je sens comme une brise qui me rafraîchit et me remet en place tout à fait. Cette nuit il en a été de même. Tombée sur le côté, sur les coussins, et sans pouvoir me relever ni même faire le moindre mouvement, je ne résistais plus dans cette position.

Très triste, je répétais :

- Secourez-moi, secourez-moi, Jésus !

J'ai senti Jésus à côté de moi :

- Ma fille, amour de l'Amour, mon divin souffle suffit pour te relever et même à te remettre à ta place.

J'ai senti le souffle de Jésus et, au même moment, je me suis retrouvée sur les coussins.

Jésus a continué :

- Dis-moi, ma fille, que veux-tu de moi ?

- Votre amour !

- Que veux-tu que je fasse ?

- Votre divine volonté.

Jésus m'a serré doucement contre son divin Cœur et a ajouté :

- Ma volonté est que tu aies du courage dans les souffrances que je te demande et que tu répare de cette façon. Répare, répare, ma vierge pure, vierge remplie d'amour pour moi.

Peu après je me suis endormie pour un léger et bref sommeil.

"Douleur qui sauve, amour qui vainc tout"

(Moments de la Passion)

(...)

Quelle horreur je ressens pour les souffrances et les extases du vendredi, quelle horreur je ressens pour les assauts du démon ! Aujourd'hui j'ai eu des moments pendant lesquels il me semblait que j'allais presque dire non à Jésus pour tout.

Les mains attachées, les yeux clos par une indicible tristesse, les lèvres serrées, ne répondant à aucune question, je me suis retrouvée seule dans une prison. Je sentais mon corps lacéré par les coups de la flagellation et enchaîné. Dans cet état, la pensée m'est venue de la souffrance lorsque Jésus permettait ma crucifixion physique]. Je sentais même mon sang couler et mon cœur foulé aux pieds. Dans mon âme j'avais des regards de tendre



compassion envers ceux qui me faisaient souffrir. L'enfer et la perte irréparable des âmes me terrorisaient tellement que j'aimais ces atrocités au lieu de les détester. Je les aimais pour sauver les âmes, convaincue que seule la souffrance pouvait les sauver.

Le démon est venu pendant ces terribles souffrances. J'ai combattu jusqu'à baigner dans ma sueur. Quand il essayait de m'instruire sur le péché, il me demandait de lui donner mon cœur avec amour... Quelle horreur, quelle horreur ! C'était des moments de grand danger.

J'ai levé mes yeux vers le ciel et j'ai crié au secours, et la lutte prit fin... Je suis restée les yeux fixés dans le ciel disant à Jésus que je ne voulais pas commettre de péché...

- Mon Jésus, je suis votre victime, mais avec cet accroissement de douleur, d'horreur et de peur, je ne pourrai pas vaincre : je ne résiste pas à autant. Vous devez souffrir et résister vous-même, car vous savez bien, que de moi-même je ne peux rien !

Jésus est venu et m'a parlé affectueusement :

- Ma fille, fleur solitaire, joyau de l'humanité douleur qui sauve, amour qui sort toujours vainqueur, jardin de paradis, j'ai semé en toi et le monde vient à toi pour cueillir fleurs de vertu, fleurs d'amour. Ma fille, trésor caché, en toi sont renfermées des richesses divines. Trésor caché, parce que presque tout ce que j'ai déposé en toi reste méconnu. Ma fille, blanche colombe, colombe angélique, ta vie et un gazouillement de louange à Jésus, à la Trinité divine et à ma très sainte Mère. Je viens à toi, je suis en toi... Tu es un port d'asile, tu es un port de salut, tu es le refuge des pécheurs, salut de l'humanité.

Le combat est-il terrorisant ? Ne crains pas...

- Ô mon Jésus, je suis si petite, comment pouvez-vous me trouver ?

Je ne suis que misère, comment pouvez-vous poser sur moi votre divin regard ? Je suis gênée, je ne peux pas lever mes yeux pour vous regarder.

Ayez compassion ! Je suis fleur, je suis jardin, je suis tout ce que vous me dites parce que vous l'avez semé vous-même, vous l'avez cultivé. C'est vous le jardinier, c'est vous les fleurs, vous êtes tout, tout, mon Jésus ! Vous êtes le port de salut parce que le salut c'est vous.

Observez et regardez ma souffrance, ayez compassion de moi. Je veux vous aimer et je ne sais pas comment ; je veux souffrir pour sauver le monde, mais je ne sais pas souffrir. Je crains de moins m'y prêter, je crains de tomber et de ne plus me relever...

- ... Tu es la toute petite de Jésus, tu es la toute petite de Marie. Avec elle tu sauveras le monde qui t'a été confié, et que tu dois sauver. Je te l'ai donné ; il est à toi ; ne crains pas ; il ne te sera pas volé...

Reçois mon amour : distribue-le abondamment à toute l'humanité.

Bientôt ta souffrance sera connue partout. Ton amour inégalable sera connu partout...

« Il est attaché par une seule aile »

(...)

Le 13 janvier], parmi les visiteurs que j'aime plus tendrement, il y avait celui que j'attendais déjà et qui avait laissé comme un vœu dans mon âme. Je l'attendais, cependant je l'ai reçu froidement : tout m'était indifférent. Je le regardais et quelques fois il me semblait ne pas le voir, comme s'il ne s'agissait pas d'une réalité. C'était un prisonnier sorti de prison pour venir visiter un cadavre qui lui appartenait.

Ô souffrance, ô désolation, ô ténèbres épouvantables !

Il est déjà tard pour me procurer de la joie ; il est déjà tard pour que mon âme puisse recevoir consolation !

Mes yeux semblaient ne pas voir le deuxième prêtre que l'on m'avait volé. Qu'arrivera-t-il quand on me rendra le premier ?



- Jésus, je suis votre victime : votre amour et le salut des âmes, coûte que coûte, voilà ce qui importe. Et maintenant je souffre de ma froideur, de mon indifférence envers cette personne à qui je dois tant. Il me semble lui avoir déplu et l'avoir blessé : ô Jésus, que tout soit par amour pour vous !

Pendant la nuit, presque toujours réveillée et unie à Jésus, au milieu d'une mer de souffrances du corps et de l'âme, j'ai été cruellement assiégée par le démon : j'ai lutté pendant presque deux heures...

J'ai entendu que Jésus me disait :

- Courage, fille aimée !... Ta mort donne vie aux âmes. Je ne t'ai pas laissé éprouvé réconfort par la visite de mon Dom Umberto ni à lui de te voir consolée. Ce fut au profit des âmes afin que les hommes constatent ce que c'est qu'une âme attachée à la croix et solide dans l'amour de Jésus ; de sorte qu'ils n'interprètent pas les choses du côté de l'enthousiasme.

Dis à mon Dom Umberto mon remerciement d'être venu donner vie à l'âme de mon épouse, de ma victime aimée... Promets-lui mes grâces, mes bénédictions et mon amour pour lui et pour toute la Congrégation. Il est attaché par une seule aile : il n'est qu'à moitié empêché de voler. C'est pour cela que j'accorde des bénédictions et des grâces à toute la Congrégation... Je veux qu'il te soutienne, étant donné que celui qui le désire, ton Père Pinho, ne peut pas le faire. Il a été empêché de tout envol et, non satisfaits, ils l'attaquent de tous côtés. (...).

Le Christ crucifié en transparence

(Moments de la Passion)

Où suis-je conduite ? Ô Jésus, que deviendrai-je ? Tout me fait peur et me cause horreur ! Je marche en toute hâte par une route étroite et obscure. Je tombe exténuée : le poids des humiliations me broyait. Je suis entraînée par de rugueuses cordes. Je sens que ma face traîne par terre ; que mes joues sont très meurtries. La douleur d'aiguës épines me pénètre enfin le cœur. C'est une douleur qui semble me donner la mort. Je sens que mes genoux, mes épaules et tout mon corps ne sont qu'une douloureuse plaie.

Très gênée par tant de curiosité, remplie de la tristesse la plus profonde que l'on puisse imaginer, je marche avec peine, tombant plusieurs fois.

Pendant mon cheminement, une dame qui a compassion de ma souffrance, elle vient à ma rencontre. Avec tendresse et amour, elle essuie mon visage couvert de sueur, de sang et de poussière ! Des liens de la plus étroite amitié unissent nos cœurs. Il est indicible ce que j'aimerais dire à son sujet, les louanges que j'aimerais dire sur elle. Comme j'aimerais que l'on parle de son acte héroïque !

Arrivée en haut de la montagne, quel découragement je sens en moi !

C'est un découragement d'amour.

Tout me cause horreur : la mort, l'abandon, ô mon Dieu ! À genoux, je lève mes yeux vers le Père éternel ; je lui fais mon signe de tout accepter. Je baisse les yeux, je me recueille en moi-même et j'étreins l'univers contre mon cœur. Je m'offre à la mort. Les bourreaux continuent leur mission barbare : tableau terrifiant ! Quelle répugnance, quelle honte de moi-même ! Mon corps et mon âme se déchirent en lambeaux. J'attends mon heure.

Je suis passée de la souffrance à l'amour, du Calvaire au Thabor. J'ai commencé à ressentir fortement dans ma poitrine l'amour de Jésus et sa divine présence en moi. Tout à coup j'ai entendu sa voix douce et suave :

- C'était mon désir, ma colombe de prédilection, que le monde connaisse de quelle manière je me donne à mon épouse, à l'âme vierge, que le monde connaisse et comprenne cet amour : l'amour dont moi je t'aime, l'amour dont tu m'aimes, l'amour des âmes, l'amour de la croix. C'était mon désir, mon grand désir, que le monde connaisse ta vie, vie d'un amour



très pur, vie d'héroïsme sans réserve. Ta vie est un tableau très riche où est reproduite la vie divine, la vie la plus complète du Christ crucifié.

Les hommes, ma fille, s'opposent par des méthodes peu édifiantes à cette vie que je voulais connue pour le bien des âmes.

- Ô mon Jésus, n'ayant pas de volonté propre, je veux ce que vous voulez ! S'il n'en était pas ainsi, je préférerais vivre cachée ; vivre comme si je ne vivais pas ; vivre comme si je n'avais jamais existé, à condition de vous aimer et de sauver les âmes. Mais si vous le voulez autrement, la solution est entre vos mains : faites que les hommes agissent autrement.

- Non, non, ma chère, ce n'est pas ainsi.

- Pardonnez-moi alors, mon Jésus, si je vous ai offensé.

- Sois en paix, tu ne m'as pas offensé.

Où sont-elles les grâces que je leur ai données ? Ils ne s'en sont pas servis, ils m'ont méprisé en elles, en elles, ils m'ont foulé aux pieds. Ils ont préféré leur propre volonté, leur orgueil, leurs jugements et de fausses lumières. Quelle douleur pour mon divin Cœur !

Courage, petite fille, ma cause vaincra et avec elle tous ceux qui pour elle, combattent.

Tu es un vrai chemin, tu es une route royale flanquée de chaque côté des merveilles du Seigneur. Heureuses les âmes, heureux les pécheurs qui y entrent et vont ainsi jusqu'au port de salut. Ton regard, ta douceur, ta grâce attirent les âmes à toi et par toi elles viennent à moi...

(...)

- Venez, ma Mère, ma Mère bénie : donnez de votre céleste vie, donnez de vos grâces et de vos richesses à cette enfant, ma fille et mon épouse, aussi bien que votre petite fille très chère.

La Vierge Marie a uni son très Saint Visage au mien : Elle m'enlaçait et me couvrait de ses caresses et planait sur moi avec une grande suavité. J'ai senti comme si je recevais beaucoup, beaucoup de vie. Je l'ai entendue me dire :

- Ma fille, épouse de mon Jésus, Tabernacles de mon Fils, sanctuaire de mon Jésus, où Il habite toujours !

J'ai entendu Jésus dire aussi :

- Donnez-lui, ma Mère, donnez-lui les richesses du Ciel, donnez-lui tout votre amour. Au moins vous et moi, montrons-lui notre amour et notre consolation, étant donné que de la part des créatures qu'elle aime et qui sont à ses côtés, elle ne peut en recevoir aucune, malgré le fait qu'elle sait que celles-ci l'aiment, mais elle ne reçoit pas leur amour, ce qui lui fait peur.

Soif de sauver le monde

Je ne sais pas expliquer ce qui arrive dans mon âme, mais Jésus le sait, il sait que je ne mens pas...

Je sens être un comble de péché, de corruption ; un comble de froideur, d'ingratitude, de manquements dans les préceptes de Jésus ; j'ai l'impression d'être une mer de sang. Quelle douleur de constater que j'ai tout fait et que je ne peux faire rien d'autre pour le monde ! Mais, mon Dieu, qu'ai-je fait si tout ce que je souffre et fais ne m'appartient pas ? Comment puis-je sentir que j'ai tout fait pour le salut du monde. N'ai-je pas donné ma vie pour celui-ci ? Mais cette vie même, je l'ai offerte à Jésus.

Qu'est-ce que cette mer de sang que je sens être ? Vous le savez, Vous, Jésus : cela est suffisant. Il me semble que toute l'humanité se soit immergée. Oh, si je savais ce que je pourrais faire pour la sauver !



Et les pauvres enfants des limbes ? Je n'oublie pas mon offrande, ma demande à Jésus d'aller les baptiser. Si je pouvais, et Jésus le consentait, j'aimerais rester à genoux aussi longtemps que le mon durera, pour obtenir de Jésus cette grâce : baptiser ces petits enfants. Je me meurs de compassion pour eux.

Et les âmes qui sont en enfer !... Mon âme ressent une douleur indicible, non pas tant pour les souffrances qu'elles y endurent, mais plutôt parce qu'elles ne pourront jamais voir Dieu. Ô quelle ténébreuse souffrance !...

Je ne sais pas comment l'expliquer : j'aimerais souffrir pour remédier à tous ces maux.

- Ô Jésus, mon amour, vous voyez, vous savez la sincérité de mes paroles : elles ne sortent pas uniquement de mes lèvres, mais bien du plus profond de mon cœur, d'entre ma plus grande douleur et la plus grande agonie de mon âme. Oui, mon bon Jésus, ma vie n'est pas une vie d'illusion, comme le disent certains. Par votre grâce et votre miséricorde, je n'ai jamais cherché à tromper. Trouvez-vous en moi quelque chose de bon et de louable ? Je ne le sens pas, je l'ignore. Mais si quelque chose il y a, elle vous appartient, ce n'est pas à moi.

Combien d'épines blessent ce cœur qui n'existe que pour souffrir ! Du plus profond de mon âme je vous demande pardon pour ceux qui si cruellement me font souffrir. Mon âme sent que beaucoup de ceux-ci veulent maintenant se laver en se servant de moi, mais ne le peuvent pas : je suis un chiffon immonde ; ils se saliraient davantage.

Ô, combien je suis endolorie ! Mais, plutôt souffrir des millions de fois, innocente, qu'une seule fois coupable.

Je ne veux pas perdre mon union avec Dieu un seul instant.

J'ai passé toute la nuit éveillée. J'ai demandé beaucoup de choses à Jésus. J'ai renouvelé mon offrande comme victime. Je l'ai remercié du bienfait de ne pas dormir parce qu'ainsi je peux lui tenir davantage compagnie, vivre davantage sa vie et me confier à lui...

Pendant que je me confiais à Jésus, j'ai été assaillie par le démon. Il a utilisé son astuce, sa malice et des paroles honteuses que je ne puis répéter...

« J'aimerais que mon âme ait été un livre... »

Le soleil et la lumière du jour ont-ils cessé d'exister pour le monde ? Il me semble que la nuit la plus tourmentée et obscure ait tout envahi. Je n'ai pas de lumière, pas de joie, pas de vie. Je suis morte et je sens que tous ceux qui me sont chers sont morts eux aussi.

Le médecin est venu. Il me semblait ne pas le voir : il était comme un cadavre voisinant un autre. Comme toujours, dans sa bonté et sainteté, il a cherché à soulager ma souffrance, en m'incitant au courage et à la confiance. Ô mon Dieu, quelle indifférence ! Tout ce qu'il disait semblait ne pas me concerner. À la fin, j'avais même peur de lui, très peur.

- Jésus, prenez-moi tout, et donnez-moi votre divin Amour en échange de tout ce que vous me prendrez. Donnez-moi une infinité d'âmes ; donnez-moi l'immensité de votre amour infini. Je veux vous aimer de cet amour et vous aimer pour ces âmes que je vous demande.

J'ai soif, Jésus, j'ai soif ; une soif qui me brûle et me consume ; une soif qui ne pourra jamais être rassasiée sur la terre ; j'ai soif de vous aimer et de vous voir aimé par cette infinité d'âmes que je vous demande ; j'ai soif de souffrir, souffrir toujours davantage pour conquérir et sauver ces âmes pour vous.

O monde, monde, sans vouloir t'appartenir, sans vouloir t'aimer, je t'aime follement, je te veux, coûte que coûte ; je ne peux pas te laisser, cher monde, sans te voir entièrement sauvé ! Ces inquiétudes, ces désirs ne m'appartiennent pas ; ils ne sont pas nés de moi : je ne suis que morte, rien que morte. Ils sont à qui ils veulent, ils appartiennent à qui ils veulent, ils sont à Jésus ; ils servent à le consoler, ils servent à l'aimer.



- O mon Jésus, reliez mon cœur à votre Cœur ; que rien ne puisse nous séparer. Reliez aussi à vous tous les cœurs du monde entier. Je ne veux pas qu'en cette pauvre humanité existe autre chose en dehors de l'amour : amour pur à votre divin Cœur. Je veux que ma vie soit une vie uniquement de louange pour vous. Que puis-je désirer d'autre ? Comment souffrir davantage ? J'aimerais m'arracher le cœur et le confier aux flammes du plus ardent amour et pouvoir vous dire : "celui-ci est l'amour de toute l'humanité" ...

« Je t'ai rendue semblable à Moi »

(Moments de la Passion)

(...)

Quel triste jeudi ! Combien de fausseté on me prépare ! Il fait déjà nuit. Je me trouve au milieu d'un rassemblement important, à une invitation d'une très grande intimité la dernière cène] : les conversations sont orientées au réconfort.

Dans mon âme deux tableaux bien différents se présentent : une trahison sans égale et un amour sans pareil ; un amour, une douceur, une tendresse telle envers le traître qu'aucun cœur ne peut comprendre. Combien d'appels pleins de douceur à l'adresse du traître ! Mais celui-ci résiste, il ne se rend pas, il ne se trouve pas à l'aise à côté de l'Agneau, victime innocente.

Je ne sais pas exprimer, ni la bonté ni la tendresse de Jésus. J'aimerais que mon âme ait été un livre où tous puissent apprendre les manifestations de la bonté, de la tendresse, et de l'amour de Jésus.

Jésus me demande deux sacrifices...

Jésus me demande aujourd'hui deux sacrifices : un pour l'âme, l'autre pour le corps. Un sacrifice de l'âme parce que je dois dicter tout ce que je sens et tout ce que je souffre ; un sacrifice du corps parce que mon état est si grave que je ne peux même pas bouger mes lèvres pour parler. Il me semble, en effet, qu'à chaque parole que je prononce des morceaux de mon cœur et de mes entrailles s'en échappent . J'ai confiance en Jésus et je suis sûre qu'il m'aidera à dicter au moins ses divines paroles de l'extase]...

Vers la fin de la matinée j'avais cette impression : je courais vers la mort et la mort vers moi. Je courais parce que des impulsions d'amour m'obligeaient à courir. Seuls le sang et la mort auraient pu sauver le monde et moi, je voulais le sauver.

Combien de fois, pendant le trajet, je suis tombée épuisée, et croyant mourir ! Le fait de perdre la vie pour redonner vie me redonnait des forces, et je reprenais mon chemin.

Sur le Calvaire, déjà en croix, mon sang coulait à flots.

Calme et sereine, l'esprit tout en Dieu, j'attendais le moment du plus grand bonheur : le moment du salut .

Jésus est ensuite venu. Il était tout amour et tendresse pour moi :

- Ma fille, tabernacle divin où j'habite, prison de douceur et d'amour ! J'ai relié mon Cœur au tien par des liens du plus saint amour. Les lacets enchanteurs de ton cœur m'ont attaché à toi... Rien ne peut nous séparer. Nul ne pourra couper les liens conjugaux qui nous unissent.

O ma colombe... par ton amour séraphique le monde m'aimera... Tu es et seras toujours le paratonnerre des pécheurs.

- Oh oui, Jésus, je veux les attirer vers vous, à n'importe quel prix ! Je vous demande la grande grâce de les recueillir tous dans votre divin Cœur. Qu'aucun d'eux ne se perde. Je ne vous refuse aucune peine, mais vous non plus, ne me refusez pas les âmes.

- Ma petite fille, héroïne du monde hors pair, dont la souffrance et l'amour sont aussi hors pair. Tu es riche et puissante. J'ai préparé en toi un armement très fort, un armement de guerre : non pas des armes ni du feu destructeur, mais un armement des vertus les plus



héroïques... non seulement pour combattre pour le Portugal, mais aussi pour combattre pour le monde entier. Tu combattras et tu vaincras...

Mon épouse bien-aimée, nouvel évangile où est écrite, de façon indélébile, la vie du Christ crucifié : vie de douleur, vie d'amour, vie de folie pour les âmes, vie de charité, vie de science et de doctrine du Christ Rédempteur.

Je t'ai rendue semblable à moi, je t'ai modelée sur moi, victime chère, innocente salvatrice, éclore sur ce calvaire prédestiné. Sauve-moi les âmes, mets-les à l'abri sous le manteau qui t'a été confié par ma Mère bénie...

Jésus m'a serrée entre ses bras pendant quelques heures : il me faisait penser à une mère qui n'abandonne jamais son petit enfant quand il est moribond.

J'ai beaucoup souffert, mais j'étais réconfortée par la tendresse de Jésus. Autant de bonté de sa part envers moi me confond, m'anéantit .

« Plus je souffre, plus je désire souffrir... »

(...)

Plus je souffre, plus je désire souffrir, mais je souffre terriblement. J'aime la douleur, je la veux, et pourtant j'en ai la plus grande terreur. Je cours vers les souffrances avec une grande avidité de les saisir et en même temps il me semble qu'elles me fassent pleurer des larmes de sang que j'aimerais cacher. Ô horreur, épouvantable horreur ! Je veux souffrir et je veux fuir la douleur.

Pendant ces derniers jours où j'ai eu tant à offrir à Jésus, je n'ai pas pu avoir un moment de joie ni lui offrir mes souffrances. Je répétais sans cesse : "Tout pour vous, Jésus, et pour les âmes !" Mais ce tout que j'offrais à Jésus, n'était pas à moi, n'était rien. J'ai passé des jours et des nuits dans cet état : à donner, à offrir, sans rien avoir à donner, sans rien avoir à offrir...

J'ai dit à Jésus :

- Je ne souffre pas ? Acceptez le désir que j'ai de souffrir. Je n'aime pas ? Acceptez le désir que j'ai de votre amour. Je ne suis pas moi-même ? Je ne vis pas ? Je n'ai rien à offrir ? Acceptez tout comme si je vivais, comme si je souffrais, comme si tout m'appartenait...

Je sens dans mon âme tant de grands tourments. Je ressens même des remords, ou je ne sais quoi, pour tant de personnes qui m'ont fait souffrir. Qu'est-ce que cela, mon Jésus ? Les souffrances qu'elles m'ont causées ne sont-elles pas suffisantes, dois-je encore souffrir le dégoût qui entoure leurs âmes ? Jésus, je suis votre victime. Pécher je ne le veux pas, mais tout ce qui peut servir à vous aimer et à vous procurer gloire, je le veux, je l'accepte...

(...)

Les épines ne cessent de tomber sur moi ; et elles tombent avec tant de force ! Elles me blessent le corps, me blessent aussi l'âme.

Cela fait déjà deux jours que l'on ne me porte pas Jésus : où trouver la force pour supporter ceci.

Les si tristes tableaux que Jésus a imprimés en mon âme sont toujours présents devant moi : le monde, les limbes, l'enfer. Combien de fois le souffle me manque parce que je ne vois aucun remède, parce que je ne peux rien faire pour eux !

Depuis deux jours mon âme ressent une petite pluie fine, comme de la neige, mais c'est de la pluie de sang qui arrose l'humanité entière . Je souffre énormément à cause de cela. Non pas de voir et de ressentir une telle pluie de sang qui est rosée d'amour, rosée qui donne tout, mais parce que ce sang qui jaillit sort de moi-même, sort de mon cœur, sort des veines de mon corps. Ô quelle douceur ! Ô après-midi de jeudi qui m'apporte tout ceci ! Quelle mer de souffrances de bien peu comprise !...



« Jésus s'est donné à moi... »

(Moments de la Passion)

(...)

Le vendredi est arrivé ; triste vendredi ! J'ai vu ma croix ; il était encore tôt. On la préparait avec soin : elle était nécessaire, quelle que soit la sentence que j'ai dû recevoir.

Dans mon âme je ressentais une mansuétude, une bonté inégalable. En même temps, contre cette mansuétude et cette bonté, je ressentais la haine, la rancœur, le mépris et une autorité orgueilleuse : un orgueil cynique.

Des bêtes féroces contre l'Agneau le plus petit et le plus innocent ! Quelle douleur pour lui, lui si débordant de bonté ! Avant même que la sentence ne soit prononcée contre l'Agneau innocent, j'ai senti que cette autorité là, avec une fureur diabolique se déchirait les habits de haut en bas...

J'ai monté avec peine la montagne du Calvaire, en ayant l'impression d'expirer. J'ai crié continuellement :

- Père, Père, toi aussi tu m'abandonnes ? Toi aussi tu m'abandonnes ?

Mon sang coulait.

Le soleil, honteux, s'est caché à la vue de tant de malice. Et moi, déshabillé, dans une grande confusion, je restais là, sur la croix, sous les regards de la canaille la plus vile ! Mes habits ont été tirés au sort et partagés... Mon âme tremblait de douleur et de peur, comme le corps tremble à cause du froid.

À haute voix toujours j'appelais Jésus. Il est venu apportant un soleil radieux et ardent. Les tremblements de mon âme ont cessé, ainsi que la peur et toutes les douleurs : j'avais retrouvé la paix, je n'avais plus que lumière et amour. Le cœur a commencé à revivre une vie que je ne sais pas expliquer. La poitrine est devenue un vrai incendie. Quel bonheur j'ai pu vivre pendant longtemps !...

(...)

J'ai entendu des hymnes merveilleuses ; je ne comprenais pas très bien, mais je sais qu'elles étaient adressées à Jésus au très Saint-Sacrement.

J'ai entendu les paroles « Corpus Jesus Christi » et je me suis aperçue que Jésus se donnait à moi et m'unissait toujours davantage à lui.

Les anges continuaient de chanter : de ce chœur d'anges sortait un canal qui arrivait jusqu'à moi, me communiquant des flammes de feu et bien d'autres choses.

Jésus m'a dit alors :

- Ce canal, ma fille, descend du Cœur de la tienne et ma Mère bénie. De celui-ci tu reçois la très grande abondance de notre amour ; tu reçois nos grâces, vertus et dons : richesse divine et tout ce qui est du ciel. De son Cœur tu reçois la vie pour vivre, la vie pour la donner aux âmes. C'est cette rosée, le sang que tu sens tomber sur l'humanité ; c'est une fusion de mes richesses, de mes grâces et de ta souffrance. Tu es une nouvelle corédemptrice.

Je te communique tout à travers le canal de ma Mère bénie : c'est à vous qu'il appartient de sauver le monde. (...)

« Tout souffrir sans rien dicter... »

(...)

J'ai une grande dette ! Combien je vous suis reconnaissante ! Prières, lettres remplies de réconfort, tant et tant de choses !... Comment pourrai-je vous rétribuer ? Je charge Jésus et la Maman du ciel de le faire pour moi.

Les vomissements ont cessé, mais je me sens bien malade : je n'ai pas de force, ni disposition pour la moindre chose.



Il m'aurait plu de vous faire parvenir quelques mots à votre retour de Lisbonne, mais je n'ai pas pu le faire. Merci pour les nouvelles que vous m'avez communiquées sur Alexandrina et sur la personne trouvée à Fatima.

Que le Seigneur permette que sa cause triomphe, pour son honneur et sa gloire et le bien des âmes : c'est ce qui m'intéresse. En effet, il m'importe peu d'être humiliée.

Que Dieu daigne permettre que vous, après la prédication, vous puissiez venir ici, comme vous le laissez entendre dans votre dernière lettre. J'ai tellement besoin de vous parler : je crois suffoquer. Pauvre de mon âme, combien triste est ma vie !... Le démon, pendant que j'avais les crises de vomissements, n'a pas usé de ses malices, il bavardait et m'affligeait, me disant que, après un peu de repos, il m'entraînerait de nouveau à la vie de péché.

Je vous demande d'avoir l'obligeance de remercier Dom Previsano pour sa lettre. Pour lui et pour tous les autres prêtres salésiens nos respectueuses salutations et nos remerciements pour les prières. Je n'ai pas oublié de m'unir aux leurs, le jour de la fête de Dom Bosco...

Salutations et saints souvenirs à tous les novices et à tous les confrères.

Vous pourriez, maintenant, me dispenser de dicter mon journal spirituel : je fais pour ce faire un très grand sacrifice !... Laissez-moi tout souffrir sans rien dicter...

« L'amour me pousse vers la souffrance »

(...)

Je sens que je ne peux pas résister à tout... Je ne peux plus rester sur cette terre... Je veux laisser le monde et l'emporter avec moi ; je n'en veux pas, mais je l'aime ; je ne lui appartiens pas, mais il est à moi ; je déteste tout ce qui est du monde, mais je veux embrasser le monde au point de ne plus le laisser... Je veux entrer au ciel, mais avec toute l'humanité. Mon Jésus, que dois-je faire ?... Je ne sais pas quelles plus grandes souffrances je peux désirer pour mon corps...

Je continue de souffrir des remords, ceux qui entourent les âmes que certaines personnes... Je souffre pour le malheur de quelqu'un qui m'a tant blessée...

(...)

Je sens et je vois les tourments qui m'attendent. Je sens que je suis prise comme cible : les pierres me blessent le cœur. Je sens que je prends congé d'une assemblée.

Combien de larmes de chagrin et de honte en me voyant revêtue de toutes les immondices et de me trouver dans un tel état en présence du Père éternel !

L'amour me pousse vers la souffrance. Les lèvres closes, les yeux fermés, je me dis à moi-même : "Je vais vers la mort".

Une pluie d'épines tombe sur moi : mon corps devient comme lépreux. Mais je reste les bras ouverts, un tendre sourire aux lèvres et une mansuétude inégalable. Je cache et je dissimule tout.

Ô mon Jésus, j'aimerais, uniquement pour votre gloire, savoir expliquer ce qui se passe en moi, ce que vous avez souffert pour nous ! Ô, quelle tendresse, quelle bonté, ô innocent, ô innocent Jésus !...

(...)

La Maman est venue me secourir. Elle m'a prise entre ses bras très saints et m'a dit :

- Me voici, ma fille, me voici pour te défendre. Viens dans mes bras, viens te reposer. C'est à la mère qu'il appartient de défendre sa petite fille, à la mère qu'il appartient de défendre et de consoler les épouses bien-aimées de Jésus. Toi, tu n'as pas péché, ma petite enfant : ceux-là, ce sont des moments d'une intense réparation, d'un grand amour à Jésus. Courage, souffre, souffre et réjouis-toi !...

« Toute seule dans une obscure prison... »



Si tous les jours, après mes légers sommeils, je me trouve submergée par une grande souffrance et une grande tristesse, cette même souffrance redouble le vendredi. Je n'ai pas de paroles ni le moyen de les expliquer. Aujourd'hui je me suis réveillée tout simplement exsangue. J'avais l'impression que mes cheveux étaient imbibés de sang, et que pareillement mes habits étaient collés à mon corps.

Je me trouvais toute seule dans une obscure prison. Je sentais la douleur de l'abandon dans lequel ceux qui m'étaient chers avaient été laissés. Que devenaient leurs protestations de ne pas m'abandonner ?

Tout ceci est comme un livre aux caractères bien clairs imprimés dans mon âme ; ce ne sont pas des inventions. Parfois j'essaie de me distraire pour voir si ces souffrances disparaissent. Je me trompe, car la blessure est bien profonde, c'est une douleur très vive que seuls Jésus et la Maman du ciel peuvent adoucir.

Ensuite le démon est arrivé sous l'apparence d'un loup ou d'un lion, développant devant mes yeux des scènes horribles... J'aimerais que les âmes connaissent ses astuces diaboliques afin qu'elles ne se laissent pas tromper !

Avec la venue de Jésus-Hostie, par la chaleur de son divin Amour qu'il m'a fait sentir intensément, j'ai repris un peu de vie.

Son réconfort m'a encouragée à parcourir le chemin du Calvaire. Combien j'ai été maltraitée ! Je suis tombée si souvent sous le poids de la croix, et traînée avec des cordes pendant de longs moments. Je tombais la face contre terre et des lambeaux de ma chair lacérée restaient collés aux pierres.

Toutes les souffrances qui m'attendaient anéantissaient mon cœur : c'était une oppression qui le suffoquait et lui enlevait la vie.

Sur la croix, abandonnée de tous, en écoutant les injures les plus infamantes, je sentais ruisseler, comme une sueur mortelle tout le long de mon corps. À celle-ci se joignaient les gouttes de sang qui abondamment tombaient de ma tête et des plaies de mon corps.

Dans la souffrance je sentais la grande douceur d'être comme la monnaie d'échange pour les âmes, mais je ne pouvais même pas esquisser un sourire.

Pendant cet abîme de douleur Jésus est venu :

- (...) Ma fille, tu es une mer immense de richesse, tu es un port de salut. Quand tu seras au ciel près du trône divin, et que là arriveront des suppliques en ton nom en faveur des pécheurs en danger, quand tu diras "Mon Père, je désire que tel pécheur se sauve", au même moment il recevra la touche de la grâce. Tous, par toi, seront sauvés. Tu seras comme un fil d'or très fin qui les liera à moi pour toujours.

- Mon Jésus, je vous remercie pour votre bonté et pouvoir, infinis. Si vous me faites si puissante au ciel, faites que déjà sur la terre, tous les pécheurs que je vous indiquerai se convertissent et soient sauvés.

- Demande, demande, ma petite fille, tu es puissante. Confie à mon Cœur tous ceux que tu voudras. Ta mission sur la terre est de faire le bien à la terre elle-même, c'est de défendre le bien... Écoute, ma fille bien-aimée, ceux-là (et il m'a cité les noms) sont en danger de se perdre : ils sont tellement obsédés par les passions ! Ils m'offensent très gravement, si scandaleusement !...

- O Jésus, je veux m'offrir à vous pour vous consoler et pour les sauver. Choisissez la réparation que vous voudrez ; donnez-moi votre grâce, votre force divine. Munie de celles-ci, je suis prête à n'importe quel sacrifice. (...)

Efforts récompensés...

(...)



Hier j'ai passé plus de trois heures à parler de Jésus à une personne éloignée de lui depuis de longues années. Je ne me souviens pas qu'il ait jamais fréquenté l'église.

Je suis restée baignée de sueur et épuisée au point de ne plus pouvoir bouger mes lèvres pour prononcer la moindre parole. Mais mon effort n'a pas été sans récompense : Jésus a permis que, pendant un certain temps, je puisse éprouver quelque joie. Cette personne m'a donné des signes de repentir et m'a promis de changer de vie. Elle me semble prête, dans peu de temps, à pouvoir échapper à l'emprise du démon.

Ah, si je voyais dans de telles dispositions tous ceux qui sont éloignés de Jésus ! Je veux souffrir, je veux souffrir, je veux les sauver : je les aime ; ils sont tous à Jésus...

« Je sens être le monde... »

(Moments de la Passion)

(...)

Il est certain que Jésus souffre en moi, toutefois, la souffrance prédomine et je suis épuisée. Je sens que la mort chemine vers moi : la mort que je souhaite tant, que je veux appeler, qui m'introduit dans le bonheur céleste. Je ne pense plus alors à mes tristesses, à mes souffrances et amertumes, et je me mets à prier pour tous ceux que j'aime et pour le monde entier. Je n'oublie pas ceux qui sont la cause de tant de mes souffrances : je prie pour eux ; je veux que Jésus leur donne de l'amour, je veux qu'il leur donne le ciel.

Je sens être le monde : un monde fait de rochers très durs ; un monde fermé, et je sens que je suis à l'intérieur de celui-ci. Je dois transformer ces rochers de très dures pierres en pierres précieuses, en de l'or très fin. Quels efforts je fais, à l'intérieur de ces rochers afin de pouvoir me déplacer ! Je dois les déplacer, les concasser. Je dois en faire un monde beau, agréable à Jésus.

- Ô Jésus, regardez le martyr qui me consume. Que dois-je faire pour le monde ? Comment le transformer ? Comment pourrai-je consoler et procurer de la joie à votre divin Cœur ?

L'action de l'Esprit-Saint se fit sentir en moi. Mais il me semble ne pas bénéficier de ses grâces, de ses lumières. Je suis une pauvre qui n'a rien et ne pourra jamais rien avoir.

- Qu'en sera-t-il de moi, Jésus ? Je ne peux pas vivre sans vous ; sans vous je ne peux pas souffrir...

Le souvenir qu'aujourd'hui soit un jeudi me fait mal. Quelles souffrances m'apportent ces jours jeudi et vendredi].

À la tombée de la nuit, j'avais l'impression de parcourir des routes. Je poursuivais mon chemin et j'étais cernée et montrée comme accusée des toutes les fautes de tous ceux qui me voyaient.

La nuit tombée je me suis trouvée dans un banquet d'amis. Au milieu de cette amitié, je sentais le traître qui, peu après, allait m'embrasser, et j'ai éprouvé la douleur que ce baiser allait me causer.

Je sentais être Jésus. Sur ma poitrine s'est posée une tête que j'aimais beaucoup. Mon cœur s'est attendri d'amour pour lui.

Que de conversations sur tant de mystères et sur tant de grandeurs !

Pendant ce banquet j'ai lavé les pieds à ceux qui m'entouraient. J'avais sur moi de l'eau, serviette et bassine. Parmi eux, un se sentait gêné que je lui lave les pieds. Un seul regard de moi et il était prêt à se déshabiller pour que je le lave tout entier, s'il en était nécessaire.

Si je pouvais rendre tout l'amour, la bonté et la tendresse de Jésus, combien cela ferait de bien aux âmes ! Mais je ne sais pas mieux l'expliquer.

- Supplétez, Jésus, mon incapacité.

« Nos cœurs sont unis... »



En fin de matinée j'ai senti mon cœur très maltraité. Les humiliations l'écrasaient : il n'avait plus de sang à donner à mon corps.

J'ai commencé mon chemin de calvaire. La Maman du ciel est venue à ma rencontre : ce fut un échange de profonds regards. Nous cœurs se sont unis dans une même souffrance. L'échange de nos regards fut bref ; en effet, je devais avancer, toujours maltraitée, poussée, traînée. Mais la douleur de nos cœurs ne s'est pas désunie, liée qu'elle était comme deux fils électriques.

Bien vite je suis arrivée au sommet du calvaire, où j'ai été clouée à la croix. Quelle longue agonie ! Le sang coulait ; les plaies s'agrandissaient chaque fois davantage. Les larmes de la Maman chérie coulaient sur mon cœur. Elle était comme un phare pour moi et moi pour elle : un phare dont la lumière mettait en évidence nos souffrances.

Avant d'expirer, j'ai senti que l'on me transperçait le cœur. Cette douleur m'a été anticipée, car une fois morte, je n'aurais pas pu la ressentir. Quand j'ai senti mon cœur transpercé, j'ai jeté mon regard sur le monde et je lui ai dit :

- C'est à cause de toi que je suis en cet état !

Alors, mon Jésus est venu :

- ... Ma fille, comme moi, tu as la folie des âmes. J'ai fait ton calvaire semblable au mien. Ta vie est vie du Christ : le Christ vit voilé en toi...

Ma fille, tu es une source de salut pour toute l'humanité ; tu es une source qui ne s'épuise jamais ; tu es comme une eau qui rassasie le monde entier ; tous, dans cette eau, peuvent se purifier...

« Mon Dieu, combien les souffrances que vous m'avez envoyées sont variées !... »

À l'aube j'ai commencé à souffrir à cause du voyage de Deolinda. Elle partait avec d'autres personnes que j'estime, afin de visiter d'autres personnes que j'aime. J'étais contente, mais j'aurais aimé y aller moi aussi. J'ai offert au Seigneur le sacrifice de ne pas manifester mes sentiments. Mais à la fin, je n'ai pas su me contenir et j'ai laissé transparaître ma pénible nostalgie.

Je suis restée sur ma croix devenue plus douloureuse encore à cause de la préoccupation de tout ce qui aurait pu arriver pendant le voyage, étant donné non seulement la faiblesse physique de ma sœur, mais aussi des dangers que pourraient encourir tous les autres et le fait même qu'ils ne puissent pas rencontrer mon bon Père Pinho, visite qui leur aurait procuré un très grand plaisir.

Je me suis sentie aussi toute petite en constatant que des personnes importantes et se débattaient pour nous. Cette pensée me poursuivait ces jours-ci chaque fois que je recevais la visite de quelqu'un.

Pendant la nuit j'ai beaucoup souffert des conséquences de cette journée. Sans le vouloir, je revivais tout ce qui s'était passé. Jésus ne m'a même pas accordé le réconfort de la confession, et ce n'était pas là la première fois... Je demande toujours à corps et à cris la visite du confesseur afin de purifier chaque fois davantage mon âme. Mais après m'être confessée, quelle amertume ! Mais, je reste en paix, malgré cela. En effet, mon âme se tranquillise parce que je suis toujours sincère et ne cherche aucunement à tromper.

- Acceptez, mon Jésus, mon amertume. Je la veux et je l'aime parce que je vous aime et que j'aime les âmes.

Il y avait deux nuits simultanées : celle du dehors et celle de mon âme.

Le démon, pendant la journée, m'avait affirmé que pendant le voyage un désastreux accident était survenu aux personnes qui m'étaient si chères. Il est le père du mensonge. Ils sont arrivés peu après. Je n'ai pas ressenti de joie : Jésus ne l'a pas permis.



Je suis restée quelque temps avec le Père Umberto, venu m'apporter quelque lumière et faire disparaître mes doutes. J'avais du mal à croire qu'il soit là, à côté de moi : je le sentais si éloigné et de ne rien pouvoir faire pour le rejoindre. Son visage me semblait être seulement une coquille d'œuf.

Mon Dieu, combien les souffrances que vous m'avez envoyées sont variées !

(...)

- C'est pour cela que je ne procure pas de joie, ni de consolation, avec la présence de ceux qui pourraient te la procurer ; je les prive, eux aussi de la consolation et de la joie qu'ils auraient de te voir joyeuse et consolée.

(...)

Pendant la nuit le démon est venu et il a appelé ses acolytes : ils étaient nombreux. Très affligée, je craignais que l'on entende mes gémissements. Le maudit me disait :

- Tais-toi ! Il ne faut pas qu'il vienne - et il ajoutait de vilains sobriquets à l'adresse du prêtre.

- Quand j'aurai fait de toi ce que je veux, je le tuerai. Il mourra sous mes pieds.

Je restais dans un abîme épouvantable : mon Jésus, quelle obscurité ! Ce n'était que de temps à autre que des feuilles blanches tombaient, mettant ainsi en relief l'obscurité terrible où j me trouvait...

Les démons m'ont laissée...

Triste, très triste, j'ai invoqué Jésus.

- Allons, ma fille, en avant dans l'accomplissement de ta mission...

N'as-tu pas vu les pétales blancs qui tombaient sur cet abîme ? Ce sont les pétales de ta réparation : par leur candeur ils illuminent les âmes, qui se trouvent dans cette horrible ténèbre...

Je n'ai pas vraiment craint que le démon mette en pratique ses menaces, mais dès le matin, n'entendant aucun bruit dans la chambre voisine, j'ai eu peur que le prêtre ne soit mort. Le Seigneur, toutefois, ne l'avait pas permis.

Quand Dom Umberto est revenu pour me parler des choses de mon âme, j'ai continué de me sentir comme éloignée, très abstraite, immergée dans une mer de souffrances en âme et dans mon corps.

À l'intérieur de moi je sentais, de temps en temps, des secousses terribles ; une grande répugnance pour raconter ce qui se passait dans mon âme. Je me sentais petite et misérable...

« Le monde vient se rassasier... »

(Moments de la Passion)

Je n'ai point de vie, je n'ai point de sang : j'ai tout donné, j'ai tout perdu. J'ai tout donné et mon don me semble inutile. Je sens une si grande défaite. Mon Dieu, il me semble ne pas exister. La souffrance existe, et c'est la mienne. Le monde existe et j'en ai besoin.

Mon âme ressent une très grande faim, mais cette faim est la faim du monde, c'est le monde qui vient se rassasier dans ma souffrance ; c'est un monde de bêtes qui profite le plus qu'il peut de ma souffrance. Ce n'est rien, je ne souffre rien en comparaison de tout ce dont a besoin la pauvre humanité.

Jésus, quelle souffrance, que celle-ci ! On dirait que l'on m'arrache le cœur de ma poitrine et qu'on le met en miettes pour le distribuer au monde, aux âmes.

J'aimerais passer ma vie à mendier des cœurs qui puissent être l'aliment, le salut des pécheurs. J'aimerais crier très fort, j'aimerais que ma voix soit entendue par toute l'humanité :



- Ô monde, monde ingrat, je suis à toi ! Je me donne à toi pour Jésus et pour la très chère Maman du ciel. C'est grâce à eux que mon sang arrive jusqu'à toi, que ma vie parvient jusqu'à toi. c'est grâce à eux que je t'aime, que je suis à toi. Je t'aime pour te sauver, pour te confier à Jésus et à la Petite-Maman !

Pauvre de moi, je n'ai rien à donner ; je ne sais plus quoi faire. Que d'horribles choses se passent en moi, causées par l'anxiété insupportable que j'ai d'aimer Jésus et de sauver l'humanité !...

« Pourvu que je sache correspondre... »

Deux petits mots seulement, pour vous remercier pour tant d'attentions et soins envers moi. Et pour vous dire aussi d'être tranquille à mon sujet, que vous ne souffriez pas autant à cause de moi.

Je veux bien des prières, mais pas autant de souffrances, car, malgré mon indicible douleur, mon âme est en paix.

Je ne sais pas comment résister à la douleur, mais c'est une douleur en pleine tranquillité d'esprit. Pendant que les yeux de mon corps pleurent les plus amères et tristes larmes, mon âme monte vers Dieu, lui renouvelle l'offrande de victime et lui dit : "Que votre volonté soit faite".

Dieu merci, je n'ai pas eu des moments de révolte contre Lui, bien que je ne sache pas comment résister, parce grande, très grande est ma souffrance. Pourvu que je sache correspondre à l'amour de Jésus envers moi... Mes misères méritent toutes les épreuves auxquelles le Seigneur voudra me soumettre.

Je veux le bénir au milieu de tant de souffrances ; je veux le bénir toujours, dans le temps et dans l'éternité. Je veux mettre toute ma confiance en Lui jusqu'au dernier instant de ma vie, quoi qu'il arrive.

« Les pétales deviennent des flèches... »

(...)

Dans la nuit du 27 février] j'ai eu une vision d'épines qui m'a causé une énorme souffrance. C'était un bois très serré d'épineux, rien que des épineux. Ils montaient à une très grande hauteur, s'entremêlant les uns dans les autres à tel point que l'on ne voyait pas la cime. Ils étaient tous très gros et très longs, et ils étaient prêts à tomber sur moi...

Et sur ces épineux, il tombait continuellement une rosée de sang.

Mon âme sent que de ces épines va éclore une nouvelle floraison de boutons blancs...

Ce matin, tôt, j'ai senti dans mon âme, j'ai entendu, de mes oreilles, de forts grands bruits, de grands coups par lesquels on ouvrait ma sépulture. Elle était si profonde ! C'est jeudi. La mort court vers moi. La sépulture est prête. Le poids de toutes les humiliations m'écrase. Aucune méchanceté ne m'a été épargnée. Mon âme voit tout ce qui enlèvera la vie au corps. Ma sépulture est un puits, un abîme.

Rien n'existe en moi qui puisse me procurer de la joie : tout ce qui s'y trouve de beau et de puissant est pour moi une souffrance.

Depuis mon lit je peux admirer la grandeur du Créateur, en voyant, à travers la fenêtre, les arbres couverts de fleurs. Quel prodige ! La candeur des fleurs se transforme en nuit pour mon âme ; tous leurs pétales deviennent des flèches qui pénètrent mon cœur. Que faire, mon Dieu ? Accepter tout ce qui vient de vous.

Je vais vers la mort les yeux fixés sur votre croix.

« Jésus, que pourrez-vous me demander que je ne vous le donne pas ?... »

(Moments de la Passion)

Je n'y pensais pas, mais mon âme m'a rappelé quel jour nous étions...



Je me suis sentie en prison, très triste et seule. J'ai souffert pour avoir les yeux bandés ; j'ai souffert à cause de tant d'ingratitude...

Aux premières lueurs on est venu me chercher. Mon visage ressentait les gros crachats. Au-dehors, une immense foule m'attendait : Combien de railleries j'ai entendues ! De rue en rue, de maison en maison, au milieu d'un grand tapage, objet de mauvais traitements, j'ai été interrogée par des magistrats hautains, remplis d'orgueil, convaincus de pouvoir tout faire... Devant autant de grandeur, combien j'étais petite ! J'ai été condamnée.

J'ai pris la croix. Courbée sous son poids je marchais par à-coups. Combien de fois j'ai été traînée ! Combien de larmes j'ai ressenties dans mon cœur ! Traitée si cruellement, je répétais souvent en moi-même :

- Je vous aime ! Je souffre pour amour pour vous !

Je portais la croix et je voyais, sur le Calvaire, celle de Jésus. Elle était comme un phare qui me pénétrait et m'illuminait tout entière. Je me suis sentie attirée par elle et je cheminai pour l'embrasser et la posséder. Arrivée auprès de celle-ci, on me coucha sur la croix. Pendant que l'on m'étirait les bras et les jambes pour les clouer et que je sentais que des plaies sortaient de ruisselets de sang, le démon est venu vers moi, redoubler ma souffrance... Moi, clouée, mains et pieds, sur la croix, je ne pouvais pas lutter. Combien j'ai souffert ! Je fixais mon Jésus crucifié...

Le démon est finalement parti, mais l'amère tristesse, l'abandon et les larmes n'ont pas cessé. Les larmes et l'agonie de la Petite-Maman ne m'ont pas abandonné non plus, ainsi que ses regards endoloris, ses peines de compassion pour moi. Affligée et agonisante, j'ai crié vers le ciel jusqu'au dernier soupir :

- Père, mon Père, pourquoi m'avez-vous abandonné ?

Ce n'était pas moi qui criais, c'était mon cœur. Ce n'était pas moi à vouloir crier : la violence de la souffrance de l'agonie m'y obligeait.

À ce moment-là Jésus est venu :

- Ma fille, soleil de la terre, feu des cœurs, joie du ciel ! Soleil qui, de ses rayons lumineux éclaire l'humanité ; feu qui brûle et purifie les cœurs ; joie du ciel parce que mon Nom est loué par la victime immolée, par la vie qui donne vie... Je viens à toi pour te confier mes douleurs. Dis-moi, veux-tu me consoler ?...

- Jésus, que pourrez-vous me demander que je ne vous le donne pas ?...

- Étant donné qu'avec tant de bonne volonté et de joie tu me donnes tout, je te prive de ma joie, de ma consolation, comme je t'ai déjà privée de la consolation et de la joie de ceux qui te sont chers. Tu ne recevras de moi que le réconfort nécessaire afin de pouvoir souffrir et vaincre..

Tu ne recevras que des épines de la part du monde], des épines de toutes parts. Voilà le sens de la vision que je t'ai montrée ; tu vivras au milieu des épines et tu expireras au milieu de celles-ci. Ton âme pure en sortira pour s'envoler vers le ciel et y brûler d'amour...

Tes épines, ce ne sont pas des épines destinées à sécher. Ta souffrance prépare le terrain pour le bois que je t'ai montré, et ton sang l'arrosera. Ce sont des épines qui en sortiront, qui donneront des roses... Tu partiras vers le ciel, mais ta grâce et tes vertus resteront sur la terre... Je veux que ta vie soit bientôt, très bientôt connue : le monde en a besoin...

- Jésus, je veux souffrir toute seule, je veux pleurer toute seule : laissez-moi dans mon amertume, dans ma tristesse infinie, mais vous, restez dans la joie et dans la consolation complète.

« Je suis une mère qui pleure... »



Depuis dimanche je me sens la mère de l'humanité, une mère tendre. En même temps que cet amour, la souffrance aussi arrive ; une souffrance causée par les désordres de ceux de mes frères que je sens être mes enfants.

J'aimerais me présenter aux gouvernements de toutes les nations pour demander qu'ils se réconcilient les uns avec les autres ; mais j'aimerais une réconciliation faite d'un pardon durable pour que les mêmes désordres n'arrivent plus jamais.

L'envie de faire ceci est quelquefois si grande que j'ai l'impression de voler vers eux.

Pour obtenir cette paix, je soumettrais volontiers mon corps aux plus grands supplices et aux plus grands sacrifices, même si je devais être traînée de nation en nation et faire ce qui est le plus pénible.

J'aimerais prendre dans mes mains le Cœur de Jésus et leur dire :

- Regardez combien il est blessé ! Ce sont nos péchés qui le blessent ainsi.

(...)

Depuis samedi j'ai une très grande peur de Jésus. Depuis dimanche la peur de la Maman du ciel s'y rajoute, à telle enseigne que je n'ose plus me confier à elle. De la même manière, cette même peur existe envers les personnes qui me sont chères. Je désire que le Docteur Azevedo et le Père Umberto viennent ici, mais en même temps la crainte de leur présence me tourmente. Cette crainte disparaît ensuite pour laisser la place à l'indifférence, une indifférence qui me porte à croire que je ne leur parle pas et à me demander si vraiment j'existe ou non...





« Je sens en moi un feu brûlant... »

Je sens en moi un feu brûlant : il me brûle dans tous les sens. Tout mon corps est une fournaise. J'ai soif de Jésus, j'ai faim, très grande faim des âmes. J'aimerais pouvoir engloutir le monde. Je me sens toujours sa mère. Quelle folie la mienne, pour le monde qui n'est que tromperie, fange et immondice ! Je suis mère, mais une mère combien folle ! Je suis une mère qui pleure la perte de ses enfants ; je suis une mère qui ne peut pas les voir dans tant de désordres, dans tant de misères et d'atrocités. Je suis une mère qui pleure des larmes de sang, larmes qui baignent toute l'humanité. Je ne peux pas résister à tant de souffrances, mais je ne peux pas non plus m'accorder de trêve : je veux sauver le monde, je veux tout souffrir, je veux donner ma vie pour lui.

Au moment où les anxiétés étaient les plus insupportables, j'ai levé mon regard vers Jésus et je lui ai dit :

- Jésus, ce pauvre monde, je veux le sauver ! Laissez-moi entrer dans votre Cœur avec ceux qui me sont chers ; laissez-moi y entrer avec ceux qui m'appartiennent et se recommandent à mes prières ; laissez-moi y entrer avec tous les prêtres et les pécheurs endurcis ; laissez-moi y entrer avec ceux qui m'ont offensée ; laissez-moi y entrer avec toute l'humanité. Qu'aucun ne reste en dehors de votre Cœur, et qu'ainsi ils entrent dans notre Patrie, le Ciel que vous avez créé pour tous. Je veux vous aimer et vous louer avec eux tous, éternellement... (...)

La nuit du plus grand miracle...

(Moments de la Passion)

(...)

Vers la fin de la matinée, j'ai commencé à me rendre compte que Jésus pleurait à l'intérieur de moi. Moi, j'étais la ville de Jérusalem ; j'étais Jésus ; j'étais l'amour et l'ingratitude. De mon cœur partaient vers la cité les plus doux et tendres regards. C'étaient des regards de rappel, des regards de compassion. Mais de la ville, rien ne sortait vers moi ! Seule la révolte grondait contre moi.

En fin d'après-midi, je me suis sentie réunie avec des amis. Ô mon Dieu, que se passe-t-il ? Des scènes si contrastées ! J'étais Jésus et, sur mon cœur, je sentais quelqu'un poser sa tête sur ma poitrine, et moi j'étais ce quelqu'un. J'étais la table, j'étais le pain et le vin ; j'étais la coupe qui contenait le vin ; j'étais les plats où les viandes étaient servies. J'étais Judas ; j'étais tout. J'étais la douceur et la mansuétude de Jésus ; j'étais le désespoir et la trahison de Judas.

Quelle nuit ! Quelle sainte nuit ! La plus grande de toutes les nuits ! La nuit du plus grand miracle, du plus grand amour de Jésus !

Son divin Cœur était uni à ceux qui lui étaient si chers. Pour pouvoir partir, il lui fallait rester parmi eux ; pour monter au ciel, il lui fallait rester sur la terre ; son divin Amour l'y obligeait. J'aimerais pouvoir éclaircir toutes ces choses, mais je ne le peux pas, je n'en suis pas capable.

Le regard halluciné du mauvais disciple est resté imprimé dans mon cœur, comme aussi le silence profond de nostalgique congé.

L'amertume de mon âme ne pouvait pas être plus grande.

« Le ciel paraissait se révolter... »

Chaque moment qui passe est une éternité. J'ai l'impression d'être toujours au même endroit. Le ciel ne vient pas.



Seule, le vendredi, une fois passé, revient très vite. Je pourrais presque dire qu'il est toujours présent.

J'ai passé la nuit en agonie au Jardin des Oliviers. Quelle triste solitude ! Le ciel paraissait se révolter contre la terre ingrate. J'entendais le bruit de la foule et le résonner des armes.

À l'intérieur de moi j'ai entendu quelqu'un qui était tout proche dire :

- Mon ami, pourquoi es-tu venu ?

Ô douces paroles ! Ô douceur, tendresse et amour de Jésus !

Quelques heures se sont passées et tout reste encore imprimé en moi. Mon corps est très épuisé à cause de l'agonie, de la prison, de la flagellation, des épines, des mauvais traitements et le chemin du Calvaire...

Arrivée en haut, je me suis transformé en la montagne même, en la croix, en Jésus. Combien de sentiments, combien de douleurs, combien d'amour ! Amour qui embrassait toute l'humanité, amour qui contraignait à tant de douleur, au versement de tout le sang.

Ah si je pouvais rendre clairement, comme clairement je l'ai vécu ce que Jésus et la Sainte Vierge ont souffert !

(...)

Jésus m'a dit :

- Tu es pleine de grâce, ma fille, parce que Jésus est avec toi. Tu es pleine de lumière, de pureté et d'amour, parce que le Saint-Esprit est descendu du ciel sur toi. Il habitait déjà en toi, mais maintenant, plus que jamais il s'est répandu en toi ; en toi comme jadis sur les apôtres. À partir de maintenant, tu auras des lumières pour comprendre pleinement l'étendue de mon amour, de ma puissance, de ma miséricorde et de la gravité de la faute contre mon divin Cœur...

Je désire vivement que ta vie soit connue ; mais elle ne pourra l'être sans une grande souffrance, immolation et sacrifice.

(...)

L'heure est arrivée : que la lumière soit, que la lumière se fasse. Le monde a faim de ma vie cachée en toi.

Demande prière, réparation, changement de vie. Demande-le ! Pour que cela se fasse, il faut le demander ; pour le demander, il faut connaître mes désirs.

Hâtez-vous ! Hâtez-vous ! Faites pénitence ! Faites réparation pour le péché de chair. L'impureté est la fenêtre ouverte à tous les péchés graves. Que le monde se convertisse ! Pauvre monde s'il ne se convertit pas bientôt...

Tu recevras tout de moi, pour tout donner aux âmes. Tu appartiens à Jésus, tu vis de Jésus ! Donne aux âmes ce qui appartient à Jésus. (...).

« Cette lumière ne laisse rien occulte... »

Depuis vendredi je sens dans ma tête une forte lumière qui se reflète dans mon cœur avec la même intensité. Je sens en même temps être comme une tour d'une hauteur inimaginable depuis laquelle, cette lumière illumine le monde entier.

Cette lumière nage dans une mer de souffrances, dans une mer obscure. La mer c'est moi, la souffrance est la mienne, et même la nuit est la mienne.

La lumière ne m'appartient pas: elle appartient au monde; elle est pour le monde.

Certaines fois je me fatigue et je reste broyée à cause des nombreuses choses que cette lumière me montre.

Mon Dieu, quelle horreur dans le monde ! Comme il coure vers la perdition ! Mais il est à moi, je me sens comme sa mère ! Je ne peux pas supporter qu'il se perde à cause de ses désordres. Mon âme le voit parcourant toutes les routes qui mènent à la perdition. Ah, mon



Dieu, que dois-je faire ? J'ai déjà tout donné, et pourtant j'ai l'impression de ne pas avoir tout fait pour le sauver. J'ai tout donné et tout fait sans avoir le sentiment d'être sa mère, et maintenant que je me sens sa mère], ma douleur est grande de n'avoir plus rien à donner à Jésus pour le monde.

Quelqu'un pourra-t-il comprendre cette souffrance ? Ce que j'en souffre, seul Jésus le sait. O cœurs, ô cœurs du monde entier, si vous compreniez combien Jésus vous aime !...

Lundi, avant même que je reçoive mon Jésus, Deolinda m'a prévenue que la jeune fille qui avait vécu avec nous désirait me visiter. Je désirais ardemment cette réconciliation, non pas que je me sente coupable, mais parce que j'étais d'avis qu'entre personnes pieuses il ne devait pas subsister de dissensions, des motifs de mauvais exemple qui déplaisent à Jésus.

Jusqu'à présent, à la pensée d'une rencontre avec quelqu'un qui m'avait tant fait souffrir, même involontairement et sans bien réfléchir, j'avais l'impression que j'en aurais reçu un coup au cœur. Je désirais une telle rencontre, mais je craignais ne pas résister. Quand ma sœur m'en a parlé, Jésus a transformé mon âme : je n'ai plus eu cette impression à l'égard de cette personne ; je suis restée indifférente comme devant quelque chose qui ne m'aurait pas intéressée.

Lors de la Communion j'ai confié cette affaire à Jésus, lui demandant de la résoudre selon sa divine Volonté. J'ai passé la journée dans l'inquiétude de ne pas faire la volonté du Seigneur et avec un accroissement de souffrances.

Aujourd'hui il m'a été confirmé que peut-être, dans la matinée, après la Communion, j'aurais la visite annoncée. Je me suis alors tournée vers le Cœur de Jésus:

- Faites que je la reçoive avec la bonté et l'amour de votre divin Cœur. Donnez-moi votre humilité. Faites que j'oublie les souffrances causées, comme je désire aussi que vous oubliiez mon ingratitude envers vous.

- Petite-Maman, par votre agonie auprès de la Croix, par vos douleurs, faites que je me comporte de manière à procurer à Jésus toute consolation et que cela soit un grand profit pour les âmes.

J'ai reçu la jeune fille avec le sourire et avec la plus grande mansuétude possible, en me faisant une très grande violence. Le cœur en était suffoqué et des fois j'avais du mal à parler et à respirer.

Je lui ai fait comprendre son comportement méchant et quand elle m'a demandé pardon je lui ai dit:

- Je ne demande pas au Seigneur qu'il te punisse, bien au contraire, je ne souhaite pas qu'il te punisse. Je veux tout oublier, comme je désire que Lui, il oublie mes ingratitude et celles du monde entier.

Mon cœur a été rempli de compassion pour elle et je lui ai pardonné de toute mon âme. J'ai vu en elle le Seigneur.

Je n'ai pas eu un moment de joie, parce qu'il m'a semblé que l'affaire ne me concernait pas...

« La tour s'élève... »

(...)

Je sens que la tour qui s'élève à l'intérieur de moi est de plus en plus haute. L'artiste chargé de l'œuvre n'arrête pas de travailler. À quelle hauteur je suis montée, étant donné que je monte en haut de cette tour, ou mieux, je suis moi-même la tour !

La lumière monte avec moi. Je suis exténuée à force de monter.

La lumière est celle du monde et non la mienne. Elle sert à l'illuminer et à me permettre de le voir. Mais elle reste si bas ! J'évalue la distance du ciel à la terre. Oh, dans quel état je vois



le monde ! Cette lumière ne laisse rien occulter; elle pénètre au plus intime et fait que moi-même j'y pénètre.

Quelle misère dans les âmes ! Quelle fange recouvre les corps et s'étend à toute l'humanité ! Quelle horreur !

O monde, dans quel état je te vois ! Plus la tour monte plus la lumière éclaire; plus le monde est dans la fange et plus mon cœur souffre...

La douleur de la Mère

(Moments de la Passion)

(...)

J'ai ressenti que Quelqu'un avec un amour fou, avec un amour de Mère, allait de rue en rue, aveuglée par la douleur, afin de voir où elle pouvait me rencontrer.

Le vacarme était épouvantable.

Revêtue d'habits royaux, mais par moquerie, on mit entre mes mains une canne. Quelle barbarie contre moi ! Ils étaient très nombreux ceux qui s'ingéniaient à inventer des tourments pour me maltraiter avec une plus grande cruauté. Le long du chemin du Calvaire ce n'étaient que hurlements et imprécations derrière moi. Ce n'étaient pas des cris de douleur, mais de haine ; ce n'étaient qu'injures. Mais il y avait aussi Quelqu'un qui pleurait et qui s'affligeait à cause de moi ; Quelqu'un qui voulait me consoler, me procurer du soulagement et guérir mes plaies. Ce Quelqu'un me causait plus de souffrance : c'était une souffrance unie à la mienne, c'était une souffrance qui ne pouvait adoucir la mienne. La Petite-Maman... combien n'a-t-Elle pas souffert avec Jésus !

Sur le Calvaire et sur la Croix, Jésus et Marie n'avaient qu'un seul Cœur, une seule âme, une seule douleur, un seul amour. Jésus était abandonné et la Maman chérie se trouvait elle aussi abandonnée en regardant impuissante l'état de son Fils.

Si le monde connaissait et pouvait comprendre ceci, il ne pécherait pas.

Jésus était en croix, mais à l'intérieur de mon cœur.

Au cri de "Mon Père, pourquoi m'avez-vous abandonné ?" je disais dans mon cœur :

- "Regarde, monde, regarde dans quel état tu m'as réduit par ta méchanceté !"

Je l'ai entendu confier son Âme au Père éternel. Avec quelle joie elle quitta son très saint Corps et fut reçue au ciel !

Déjà en union avec mon Jésus, je l'ai vu en croix, mais à l'intérieur de moi, verser ce qui lui restait de son Précieux Sang dans son divin Cœur déjà ouvert, et verser enfin quelques gouttes d'eau.

Il m'a dit :

- Le pécheur endurci et affolé par les passions est éloigné de moi, très éloigné... Viens, ma fille, viens à ton Jésus pour recevoir la médecine, la vie et la lumière pour les conduire à moi...

- Ô Jésus, c'est seulement avec la lumière de votre divin Amour que je peux leur donner lumière. J'ai soif, une grande soif de vous donner des âmes, beaucoup d'âmes !

- Ta soif est la mienne : rassasie-moi... (...).

« Que l'on comprenne Ma vie dans les âmes... »

(...)

Jésus est venu me dire :

- Les hommes sont loin, très loin de comprendre ma vie divine dans les âmes, et ceci est cause d'une grande douleur pour mon divin Cœur. Voilà pourquoi le nombre des âmes réparatrices, le nombre de ceux qui arrivent à la sainteté dans sa perfection est très petit.



Le nombre des âmes appelées est grand, mais très petit le nombre de celles qui persévèrent et restent fidèles à l'invitation divine. Sais-tu pourquoi ? Parce que le nombre de ceux de mes disciples qui comprennent cette vie divine dans les âmes est très restreint. Le nombre de ceux qui savent soutenir et guider les âmes vers moi est très petit.

À quelques-unes ils coupent les racines, les jettent par terre et souvent ont des chutes graves...

D'autres, par leur malice sont conduites par des voies erronées.

D'autres encore les condamnent, appelant faux ce qui est vrai, ou que c'est humain ce qui en réalité est divin.

(...)

Comment les pécheurs pourront-ils être sauvés ? Comment l'humanité pourra-t-elle être sauvée ?

- Mon Jésus, vous seul le savez. Trouvez-en, vous même la solution et ayez compassion des uns et des autres.

- Ô victime des âmes, le grand remède, le plus grand remède est entre tes mains et non pas entre les miennes : acceptes-tu les souffrances que je vais t'envoyer ?...

- J'accepte tout, mais je désire entendre de vous la promesse que vous ne m'abandonnerez pas un seul instant et que vous ne permettrez pas que je vous offense, soit par faiblesse, soit par découragement... (...).

- Je ne viendrai pas te parler, ni le vendredi ni les premiers samedis. Ta passion ne s'arrêtera pas ; elle sera même davantage douloureuse ; elle sera même plus complète. Tu deviendras pire que les aveugles qui n'ont jamais connu la lumière : ils ne l'ont jamais vue, mais ils croient qu'elle existe. Toi, tu deviendras comme si tu ne croyais en rien. Tu auras besoin d'assistance et de quelqu'un qui t'affirme que la lumière existe, que tes chemins sont les miens... Moi, même si caché, ainsi que ma Mère bénie, nous ne t'abandonnerons jamais...

C'est ta dernière phase, et aussi la plus douloureuse. Oh, quelle agonie sera la tienne !...

Immédiatement après ceci, tu iras au ciel.

Combien ta mort sera merveilleuse ! Elle se déroulera dans la plus grande agonie, mais aussi remplie du plus grand amour...

Pour qui m'offres-tu les dernières souffrances ?

- Pour tout ce qui est de la divine Volonté : je ne veux que cela.

- Ô mon aimée, je veux que tu m'offres une partie de celles-ci pour les prêtres, afin qu'ils aient la divine lumière et comprennent ma Vie divine dans les âmes, qu'ils la possèdent toujours davantage, afin de mieux la communiquer toujours ; afin qu'ils n'aient pas d'autre vie que la mienne ! Je veux que tu m'offres une partie de tes souffrances pour ceux qui, n'ayant pas compris ni étudié ma vie dans les âmes, ils n'essaient pas d'éteindre la lumière en y anéantissant ma Vie.

Je veux encore que tu m'offres une partie de tes souffrances pour ceux qui m'offensent gravement.

L'autre partie de tes souffrances, offre-la pour le monde entier, afin qu'il t'appartienne : je te l'ai confié...

« Aujourd'hui fut un jour de grands souvenirs... »

(...)

Je sens la perte de Jésus et de toutes les créatures. Je suis seule, sans personne, personne pour moi...

Je ne peux pas me consoler que Jésus ait arrêté de me parler : je ne puis y résister. Le devoir d'écrire tout ce qui se passe en mon âme est un tourment pour mon âme. Les colloques avec



Jésus, craignant que moi-même, je puisse y ajouter quelque chose de moi, sont aussi des tourments pour moi. Mais qu'en sera-t-il de moi quand Jésus se cachera pour de bon ? Si j'avais la possibilité de choisir, je préférerais les colloques et l devoir de tout écrire, même jour et nuit, sans aucune trêve, s'il en était possible. Je souffre de ce que Jésus vienne me parler et je souffre aussi horriblement du fait qu'il ne le fasse plus. Quand ne viendra-t-il plus ? Je l'ignore : voici l'esclave du Seigneur ! Mon Dieu, quand et de la façon que vous voudrez ! Soyez avec moi !

(...)

Aujourd'hui ce fut un jour de grands souvenirs, d'un triste anniversaire : trois ans de jeûne et sans ma bien-aimée crucifixion physique]. J'ai pleuré de nostalgie pour les deux choses. Mon âme était en paix, contente des tendres dispositions et attentions de Jésus... Des larmes ont coulé le long de mes joues. Celles-ci ont augmenté ma peine, car je craignais par celles-ci avoir attristé mon Jésus.

- Mon Dieu, mes larmes ne sont pas des larmes de désespoir ; ce sont des larmes d'amour et de résignation. Je me conforme tout à fait à votre volonté. Par cette douleur et par cette nostalgie, je peux comprendre et ressentir plus au vif ce que sont vos anxiétés, votre faim des âmes et la grande peine que vous cause leur perte...

« Quelle belle nuit !... »

Le monde me fuit ; je ne sais pas comment l'attirer. Je meurs de faim et de soif pour lui... J'aimerais expliquer et démontrer l'amour de Jésus pour ses enfants ; mais je ne sais pas, ni le démontrer ni l'expliquer, je sais par contre le ressentir et le comprendre... Le monde me fuit, le monde se perd et je ne peux pas l'empêcher. Le voyant courir vers l'abîme, vers la perdition, je tombe les bras en croix, je tombe épuisée.

J'ai tout donné et je n'ai pas pu éviter sa perte.

Je me sens en lutte contre la mort, mais l'heure n'est pas encore venue. Les souffrances auraient déjà dû me faire mourir.

Il fait nuit et mon âme sent comme jamais que c'est une nuit d'amour : la sainte nuit. Jésus s'apprête à partir, mais il veut rester avec nous. Quels liens d'amour partent de son Cœur vers les cœurs de ceux qui lui sont chers ! Quelle anxiété de partir, mais aussi de rester !

Mon cœur ressent tout cela : je suis le pain, je suis le vin, je suis l'hostie, je suis le tabernacle. Quelle nuit féconde, quelle belle nuit ! Les anges sont descendus pour adorer ce grand mystère...

« Je te loue pour ta fidélité... »

(...)

Mon âme et mon corps m'ont avertie que l'on me conduisait, attachée, et que certains, poussés par une foule composée de la lie la plus vile du peuple, se moquaient de moi et me condamnaient à mort.

Mes oreilles entendaient les paroles « qu'il meure, qu'il soit condamné ! », scandées à l'unisson. Quels hurlements !...

Je pris la croix, et je suis ensuite tombée bien souvent. À chaque moment il me semblait que j'allais expirer. Je tombais et la croix tombait sur moi.

Non point par compassion, mais par crainte, ils voulaient que quelqu'un la porte à ma place. Quelqu'un l'a prise, non pas par amour, mais à la suite d'un ordre reçu. Malgré cela, j'ai senti que mon cœur le rétribuait par beaucoup d'amour. Quelle grande récompense !

Mon corps était confié aux malfaiteurs, mais mon esprit était tout concentré en Dieu.

Sur le Calvaire le sang coulait de toutes les plaies de mon corps. Quelles heures de grande agonie. Je sentais dans mon âme tous les soupirs de Jésus. Tous les regards qu'il levait vers le



ciel ont été imprimés dans mon âme. Juste avant d'expirer, ce n'était que de temps un temps qu'il soupirait, et dans l'intervalle, entre un soupir et un autre, il restait comme s'il n'avait plus de vie. Et mon âme ressentait tout ceci.

Combien c'était beau ! Quelle merveilleuse leçon Jésus nous a donnée ; lui qui a été si maltraité alors qu'il était rempli de tant de tendresse et d'amour !

(...)

Jésus est venu. Il m'a fait oublier, pendant un court instant, la souffrance. Mon cœur s'est dilaté et s'est incendié.

- Je viens, ma fille, te féliciter pour ton anniversaire, pour ta vie pleine de merveilles, si riche de vertus et d'amour.

- Elles sont pour vous, mon Jésus, les félicitations et les louanges. Que puis-je faire sans mon Jésus ? Que suis-je sans vous ? La grandeur est pour vous, la misère pour moi.

- Je te loue pour ta fidélité et correspondance à mes grâces divines ; Je te loue pour ta réparation. Combien de victimes je me suis choisi et qui se sont refusées ! Combien j'en ai appelé et qui ne m'ont pas entendu ! Combien j'ai invité à une grande élévation vers moi et desquelles je n'ai rien obtenu. En toi je me suis consolé, de toi j'ai tout reçu...

Ta vie est une vie de merveilles ! Si tu voyais les âmes qui par ton intermédiaire se sont sauvées, et particulièrement en ces trois dernières années de ton jeûne ! Quel grand moyen pour secourir les pécheurs ! Je manifeste en toi mon pouvoir, mes soucis et mon amour pour elles...

Ton martyr arrivera à son apogée et ton amour à la plus grande hauteur, par une réparation sans égale.

Reçois maintenant, ma fille, le Sang de mon divin Cœur : c'est la vie dont tu as besoin, c'est la vie que tu donnes aux âmes.

J'ai vu le Cœur de Jésus tout embrasé et débordant d'amour...

« Qu'est-ce que cela peut être de perdre Jésus éternellement ?... »

C'est avec un grand sacrifice, parce que privée de forces, que je vous écris pour vous remercier de la lettre qui si charitablement vous m'avez envoyée. Que le Seigneur vous en récompense.

Pour moi, ce n'est pas une consolation recevoir des lettres ou des nouvelles concernant des personnes que j'estime beaucoup et qui sont le soutien et le guide de mon âme ; c'est à peine un soulagement qui fait revivre ma vie plus que morte. Comme je ne veux que ce Jésus veuille, ma volonté reste toujours soumise à la sienne. Je le remercie et le loue pour tout. Je m'abandonne à sa divine Providence et je reçois les épines comme des caresses délicieuses du ciel. Jésus le veut. Par amour pour lui et pour les âmes, je souris à tout.

La peur, lors des assauts du démon, continue, même si ce mois-ci j'en ai été un peu épargnée. Mais quand il vient... O combien de malice !

Que je le désire ou non, quelquefois je dois comparaître en la présence de Jésus. D'autres fois je ne le sens pas, j'éprouve sa perte. Si vous saviez, mon Père, l'horreur que tout ceci me cause ! Qu'est-ce que cela peut être de perdre Jésus éternellement ? J'éprouve sa souffrance pour la perte des âmes ; j'éprouve les sentiments et l'amour qu'il a pour elles : il n'existe pas, ni paroles ni intelligence humaine capable de l'expliquer.

L'image ci-jointe avec la phrase qui parle d'épines est pour vous. Sur l'autre image], étant donné que je ne peux en envoyer pour chacun des novices et confrères de cette sainte Maison, j'ai écrit une pensée qui intéresse tous : c'est mon désir que tous le pratiquent.



Deolinda et toute la famille vous remercient pour vos salutations et vous les rétribuent avec les vœux d'une bonne fête de Pâques. De ma part, je vous souhaite, à vous et à toute la communauté les tendresses, les bénédictions et l'amour de Jésus ressuscité.

Et vous, quand reviendrez-vous ? En vérité, je vous ai préparé un grand calvaire. Pardonnez-moi, et par charité, ne m'oubliez pas dans vos prières. Je vous recommande tous à Jésus et à la Maman du ciel...

« Que ma mort soit vie pour le monde »

Je n'ai pas vécu, je ne suis pas ressuscitée avec Jésus. Mes yeux n'ont pas vu ; mes oreilles n'ont pas entendu ; mon cœur n'a pas aimé ; mon corps n'a ressenti que souffrance.

Le regard de mes yeux n'était pas le mien, ni l'ouï de mes oreilles était le mien, ni le sentir de mon corps, ni l'amour de mon cœur, ni le sourire qui couvrait tout ceci n'était le mien. À qui appartenais-je ? Jésus le sait, moi je ne sais rien en dire.

Les joies sont pour qui Jésus le veut, excepté pour moi. Mais je suis contente : je ne vis pas, mais que Jésus vive de sa vie divine dans les âmes. Je ne suis pas ressuscitée, que les âmes ressuscitent pour Jésus. Je n'ai pas d'amour, je n'ai rien pour offrir à mon Seigneur ; que l'amour de tous les cœurs, et l'offrande totale de toutes ses créatures lui soient agréables.

Je n'ai pas de langue pour le louer ; que lui soient agréables les louanges de la terre et du ciel. Toute la terre et le ciel le louent ; moi par contre, j'en suis exclue, je suis mise à part.

Je ne peux pas me joindre aux bienheureux du ciel ni aux justes de la terre. Toute la méchanceté et toute la misère du monde sont miennes ; quelle honte ! Quelle horreur !

J'ai perdu Jésus ! Quelle perte éternelle ! Jamais plus je ne pourrai le voir. Il n'y a pas de solution pour une telle perte. Je ne peux pas y penser. Mon âme ne résiste pas à une telle souffrance : perdre Jésus et le perdre pour toujours !

(...)

Jésus est venu :

- Ma fille, (...) je t'accompagne dans la souffrance, dans l'amour, dans les luttes contre le démon. Je suis avec toi dans cette mer immense de martyre dans laquelle tu es plongée. Souris de tes lèvres, cachant ainsi la souffrance et l'amertume dans lesquels tu es ensevelie...

- O mon Jésus, j'ai confiance que vous m'accompagnez, que vous vaincrez toujours en moi, mais pourquoi en même temps, je sens tant de souffrance en parlant avec vous ?

- Afin que ma consolation soit complète, afin que ton martyre et ta réparation soient complets eux aussi...

- S'il en est ainsi, ô Jésus, réjouissez-vous dans ma douleur ! Je ne veux pas la mienne, mais votre joie ; je ne veux pas mon triomphe, mais celui des âmes.

Acceptez mon martyre et faites que ma mort soit vie pour le monde que ma cécité soit lumière pour les cœurs. Je veux que le pauvre monde vive uniquement pour vous, qu'il vous aime et qu'il vous bénisse...

Un édifice mondial d'amour et de pureté en construction...

(Moments de la Passion)

Je continue à ressentir deux choses en même temps : la perte de Jésus et celle des âmes. La première me cause une telle horreur et révolte que je ne sais pas expliquer : envie de maudire cette perte et de maudire la terre. On dirait que toutes les peines et horreurs de l'enfer me tourmentent. Je sens qu'il serait préférable de tout souffrir et de tout perdre, plutôt que de perdre Jésus. Cette pensée me suffit pour vivre le plus grand martyre dans mon corps et dans mon âme. Mon Jésus, vous perdre !

Et sur cette grande douleur, tombe le poids de la justice divine. Tourment et douleur sans pareille.



Et la perte des âmes, ô combien cela coûte ! Mon cœur les poursuit, leur dispense tendresse et amour. Mon âme en constate la fuite et agonise. Aucun amour ne les retient, aucune parole ne les émeut : elles courent, courent vers la perdition. Quelle douleur pour Jésus et pour moi qui ressens tout cela ! Je ne peux pas me résigner de la perte des âmes.

Ce matin, avec la venue de Jésus eucharistique, de nouvelles anxiétés sont apparues en moi. Ces anxiétés sont à l'origine de la formation d'un nouveau monde dans mon cœur. C'est un édifice mondial en construction. Les anxiétés sont de pureté et d'amour ; l'édifice doit être construit avec ceux-ci.

Quelles flammes ardentes, quel feu brûlant !

Cette pureté et cet amour ne sont pas les miens ; ils sont pour l'édifice, pour le monde. Mon Dieu, quelles anxiétés qui me consomment ! J'aimerais parler au monde entier ; j'aimerais lui parler uniquement d'amour et de pureté ; j'aimerais que le monde ne vive que de ces richesses...

« Jésus l'artiste divin... »

L'édifice mondial, ainsi que les désirs et les anxiétés d'amour et de pureté, continuent de m'habiter. Je veux voir le monde brûler d'amour, de pureté de corps, d'âme et de cœur.

Je lève les yeux au ciel et je crie souvent :

- Que puis-je faire pour que le monde se purifie, s'incendie et ne vive que de votre amour ?

Animée de ces inquiétudes, je suis sortie de la prison ; j'ai parcouru beaucoup de routes serrant bien fort ma croix. J'aimais de tout mon amour les épines qui entouraient ma tête. Du casque fait d'épines coulaient des filets de sang sur tout mon corps et tombaient à terre.

Je sentais que la Petite-Maman venait, folle de douleur, à ma rencontre, ou mieux, à la rencontre de son Jésus. Elle s'ouvrait un passage parmi la foule afin de pouvoir le rencontrer. Son très saint Cœur éclatait, se répandait en douleur et faisait éclater et se répandre celui de Jésus.

Pendant les moments de cette souffrance, le démon est venu l'augmenter davantage ; il m'a tourmentée à l'extrême...

Il me paraissait perdre la vie, mais Jésus est venu me la redonner :

- Courage, ma fille, tu n'as pas péché... Unis ta souffrance à la mienne et à celle de ma Mère bénie...

Sur le Calvaire j'ai senti la vie du bon larron expirer dans mon cœur. Avec quelle paix il remettait son âme à Jésus !

L'obscurité est descendue sur le Calvaire ; toute la terre a tremblé et a fait trembler la croix. Jésus confiait son Esprit au Père éternel, pendant qu'un très grand nombre de curieux atterrés dévalaient, comme des fourmis, les pentes de la montagne.

Jésus est venu adoucir ma souffrance et faire disparaître la crainte que tout ceci me causait :

- Courage, ma fille, univers de souffrance, de pureté et d'amour !

Ce que j'opère en toi je l'ai destiné aux âmes ! Ta vie observée, lue et divulguée sera une manne céleste, féconde d'une immensité d'amour, de vie et de salut. C'est celui-ci l'édifice que j'ai élevé en toi...

C'est à ton imitation que le monde, à l'avenir, m'aimera ; c'est par ta pureté qu'il se purifiera.

Les hommes empêchent que soit dispensée aux âmes la médecine que je leur ai destinée. Ce qu'ils n'interdisent pas, parce qu'ils ne le peuvent pas, c'est que je continue mes merveilles en toi... Je suis l'artiste divin : je travaille en toi et j'opère les plus grands prodiges. Celui qui t'admire, admire Jésus ; celui qui t'aime, aime Jésus ; celui qui t'imité, imite Jésus.



J'ai reproduit mes traits en toi : tu es la copie la plus fidèle du Christ crucifié. Le monde exultera de joie quand il connaîtra ce qu'a été ta vie sur la terre.

- Ô Jésus, s'ils me parlaient ainsi ceux qui ne me connaissent pas et ne savent pas combien je vous ai offensé (...), mais que ce soit vous-même, vous qui connaissez tout et à qui rien de ma vie n'est caché... Quelle honte, quelle confusion je sens ! Remédiez vous-même à tout mal, purifiez-moi, comblez-moi d'amour, couvrez-moi de votre grâce, afin que je puisse être pour les âmes la médecine que vous voulez... (...).

« L'heure de la paix est toute proche »

(...)

J'ai tant de nostalgie du Ciel ! Je fais un grand sacrifice en ne demandant pas à Jésus de m'y mener immédiatement. Combien de fois, entre autres choses j'ai envie de lui demander : "Après ceci, venez me chercher pour le ciel", mais, me souvenant de ma promesse de ne pas le lui demander, je me fais violence et je lui dis : "Accomplissez en moi vos divins desseins."

Il me semble que cela sera un soulagement pour moi si je pouvais demander à Jésus d'accélérer mon départ pour ma Patrie. Quoi qu'il en soit, je ne le demande pas, je ne veux pas manquer à ma promesse...

Après la Communion, la voix de Jésus s'est fait entendre, plus suave que la musique des anges :

- Ce sont un baume salubre, ce sont la médecine de ton âme si sacrifiée pour moi et pour les âmes.

Pendant qu'il parlait, mon cœur se dilatait, il semblait sortir de ma poitrine et s'élever très haut : comme il était grand !

- Qu'est-ce que ceci, mon Jésus ? Quelle est cette grandeur que je sens en moi ?

- Ma fille aimée, c'est l'édifice de l'amour ; c'est la grandeur de ton amour pour mon divin Cœur et pour les âmes. C'est de cet amour que je veux être aimé ; c'est avec cet amour que le monde sera sauvé.

L'heure de la paix est toute proche. Si le monde, je répète, et encore davantage le Portugal, saura remercier pour la grâce qui lui aura été accordée, la paix sera de longue durée... Si les hommes] ne me remercient pas, s'ils ne prient pas et ne font pas pénitence, s'ils ne se repentent pas de leurs grands crimes, bientôt tombera sur le monde non plus le feu des armes, mais le feu de la justice divine...

- O Jésus, je suis restée si triste quand je vous ai demandé de rester en vie jusqu'à la fin de la guerre, mais vous savez que je ne veux qu'accomplir votre divine volonté.

- Ce fut moi, ma fille, qui t'ai inspiré de me demander de prolonger ton existence sur la terre pour donner une preuve plus claire à ceux qui se sont opposés à ma divine volonté... (...).

« Ne penser qu'à Lui, ne parler que de Lui, tout souffrir pour Lui... »

J'aimerais vous tant de choses, mais je ne le peux pas. Jésus et la Petite-Maman vous le diront pour moi. Ils vous feront comprendre combien mon âme souffre, afin que vous ayez compassion de moi. Demandez et faites demander que du ciel me vienne toute la grâce et la force dont j'ai besoin.

Combien d'anxiétés, de tristesses, d'amertumes ; combien d'abattements dans ma pauvre âme ! Tout ce que je fais qui puisse déplaire à Jésus, je le fais involontairement. J'aimerais tout souffrir avec la plus grande perfection et avec le plus grand amour ; je n'aimerais pas blesser Jésus. Plutôt l'enfer, mille et mille fois.

Mais, mon Père, je vous le dis avec la plus grande franchise et vérité : je veux et je ne le peux pas ; je ne trouve rien de bien en moi, rien de vertueux, aucun amour pour Jésus ; je ne suis que misère, rien que misère.



Comme je serais contente si j'aimais mon Jésus et si je pouvais lui donner que de l'amour ! Dans toute cette misère que je sens en moi ne restent que le désir et une volonté très forte de ne vouloir vivre que pour Jésus, ne parler que de Lui, ne penser qu'à Lui, tout souffrir pour Lui.

Croyez, mon Père, que ceci est la réalité ; ne faites pas comme moi qui semble ne pas croire à ce que je dis.

Le démon m'en fait des bonnes !... Combien il me fait souffrir ! Combien il est méchant ! Je ne sais rien de vous, mais je sens que vous souffrez, et pas seulement pour l'interdiction de me confesser. Cette souffrance et toutes les autres dont je suis la cause, même si involontairement, forment le calvaire auquel vous avez fait allusion...

À toute la communauté mon remerciement et mes salutations. Merci pour la lettre écrite avec tant de bonté et pleine de paroles de réconfort pour me stimuler. Quand pourrez-vous venir à Balasar ? J'ai plusieurs lettres auxquelles je dois répondre, mais je ne le ferai pas sans un conseil de votre part...

« Combien de mains indignes distribuant ce pain et ce vin... »

(Moments de la Passion)

Quel feu dans mon cœur ! Il me brûle tellement qu'il semble le détruire. Combien je donnerais, combien j'aimerais souffrir pour obtenir que ce feu soit le mien et qu'il soit un feu d'amour pour Jésus. Je veux de l'amour, je veux de l'amour pour le donner au monde afin qu'il aime uniquement Jésus. Pauvre comme je le suis, je n'ai rien à lui donner ; je ne sais pas comment l'acquérir, je ne sais pas comment le confier à Jésus. Je le vois s'enfuir : il fuit vers un autre monde de perdition.

Je reste les bras ouverts et les yeux fixés au ciel.

Comment remédier à ce mal ?

- Ô Jésus, veillez sur le monde que vous m'avez donné et confié, gardez-le, il est à vous, uniquement à vous ! Donnez-moi votre amour afin qu'ainsi je puisse le conquérir.

Des grandes, très grandes inquiétudes de la terre arrivent au ciel.

Mon Dieu, je vois les âmes pleines de lourdeur et les corps détruits par la lèpre : conséquences du péché. Quelle lumière, celle qui m'oblige à tout voir ! À quel extrême le monde est réduit ! Doux Jésus, votre divin Cœur n'en peut plus.

Je me sens entre le monde et Jésus afin d'éviter que la méchanceté des hommes ne blesse son Cœur si aimant.

Flagellation, épines et mauvais traitements me blessent. Je ne vois pas Jésus, mais je le sens comme opprimé, rempli d'épouvante et qui attend les coups de cette chaîne de méchanceté.

(...)

Sans même avoir pensé à la Cène de Jésus avec ses disciples, je me suis sentie à table. Mon cœur était le calice, le vin et le pain. Tous venaient manger et boire à ce calice. À partir de cet instant, cette Cène allait se répéter. Mais quelle horreur ce que j'ai vu ! Tant de Judas buvant et mangeant indignement !

Que de langues sales ! Pire encore : combien de mains indignes distribuant ce pain et ce vin ; des mains indignes et des cœurs démoniaques.

Quelle horreur mortelle ! J'en ai éprouvé tant de douleur et tant d'horreur au point de croire que mon âme allait fondre et le cœur se briser.

Je ne sais pas mieux exprimer ce que j'ai vu, ce que j'ai souffert. Et avant tout l'amour de Jésus, un amour indicible ; un amour que l'on ne peut évaluer qu'après l'avoir expérimenté...

« L'amour dépasse toutes les souffrances... »



Je me suis réveillé après un léger sommeil et aussitôt je me suis sentie attachée par la taille, traînée par les cheveux, flagellée, couronnée d'aiguës épines, lesquelles me causaient une telle douleur qu'il me semblait que ma tête brûlait dans un grand feu... Un amour irrésistible, sorti de mon cœur, m'attachait toujours davantage à la croix.

L'amour dépasse toutes les souffrances. Sur la croix j'ai éprouvé d'atroces souffrances, car il a fallu que je garde ma tête collée au bois de la croix. Ceci avait pour conséquence que les épines pénétraient bien plus profondément ma tête et la souffrance était inénarrable.

Après une longue agonie et un horrible abandon, j'ai senti que la terre tremblait et se fissurait, et que les rochers se fendaient. Tout a tremblé... Je me suis sentie comme si mon âme me quittait, et comme si je n'avais plus de vie.

Mon cœur s'est ouvert et il laissa couler les dernières gouttes de sang et d'eau ; et je suis restée ainsi sans la vie de la terre et sans la vie du ciel...

(...)

- Mère, Mère, ma Mère bénie, venez avec Moi reconforter notre petite fille ; venez avec Moi mettre du baume sur les plaies de ce cœur et de cette âme, plaies causées par la douleur de ma divine Passion et par la méchanceté des hommes.

J'ai senti comme si la Petite-Maman approchait et qu'elle disait :

- Me voici, mon Fils, mon Fils Bien-Aimé !

J'ai ressenti en mon cœur comme que de fortes injections d'amour qui veinaient du Cœur de Jésus et de celui de la Petite-Maman du ciel. Toute ma poitrine est devenue un vrai foyer.

« L'amour transforme, le feu purifie... »

Ma poitrine brûle, mon cœur brûle : quel feu véhément !

L'édifice est toujours à l'intérieur de moi ; il est en flammes ; il brûle violemment.

Je sens de nouveau que sous cet édifice un rocher mondial a été placé.

Je le frappe, je tourne autour, je dois le secouer. Les flammes brûlent autour et sous l'édifice. Le feu ne s'éteint pas ; le rocher tout autour, çà et là, se brise par endroits, comme du bois. J'entends les morceaux de rocher se briser. Mais, mon Dieu, que de peines ! Il reste encore tant à faire ! Ce feu ne peut pas s'éteindre : le rocher doit être complètement transformé, purifié par le feu divin. J'aimerais ne voir que du feu : du feu dans les corps, dans les cœurs, dans les âmes.

Mon pauvre cœur n'en peut plus de brûler, il n'en peut plus à cause des angoisses. Mais Jésus doit être aimé ; Jésus ne doit pas être offensé...

Je chemine rapidement vers des ténèbres épouvantables. Mon âme est exsangue, mais je dois me plonger dans un abîme où règne la plus grande obscurité. Mon âme le sent, elle la sent déjà venir vers moi, pendant que je chemine vers elle. Ô mon Dieu, qu'en sera-t-il de moi ? Ce sont des ténèbres jamais vues, à travers lesquelles je ne suis jamais passée...

« L'édifice brûle... »

Je sens de fortes secousses ; mon âme est dans de continuels soubresauts ; je ne sais pas ce que cela présage. Seraient-ce de nouvelles « caresses » de Jésus ? Je me plie devant la divine Majesté : c'est rôle de tout accepter. J'embrasse ma croix, aussi pénible quelle puisse être.

L'édifice brûle et les flammes arrivent à la cime du rocher qui se fend petit à petit. Comment le traverser entièrement ? Il n'est pas possible de le transformer totalement en flammes ; quelques morceaux restent sans que le feu les consume.

Je suis sur le rocher, mais ce n'est pas moi. Le rocher est complètement trempé par les larmes qui tombent de mes yeux : ce sont des larmes de douleur et d'amertume ; ce sont des larmes de compassion. Et, ces larmes ne sont pas à moi. Elles tombent de mes yeux,



mais elles viennent d'En-Haut. Elles coulent sur mes joues, mais elles coulent des yeux de Jésus. Oh quel dommage ! Tant de souffrance et tant d'amour perdus !...

Le démon, furieux, est venu me tourmenter le corps et l'âme...

On dirait qu'il serrait mes lèvres pour m'empêcher d'invoquer les noms de Jésus et de la Maman du ciel...

Mon Dieu, après tout cela, comment est-il possible que je n'ai pas péché ? Pendant que je souffrais cette inquiétude, Jésus est venu :

- Ma fille, offre-Moi tes doutes et tes craintes... Je veux tes doutes pour les âmes qui n'ont pas de scrupules pour m'offenser gravement ; je veux tes craintes pour celles qui marchent toujours sur les chemins de l'impureté, sans crainte de m'offenser et de se perdre...

Aie confiance, tu ne m'as pas offensé.

- Mon Jésus, je crois en votre divine Parole et j'ai confiance en vous ; je ne crains que ma fragilité.

- Reste en paix : ce sont des railleries du démon ; c'est la réparation que j'exige de toi. Tu m'appartiens ; tu n'appartiens qu'à moi !

Peu après ce colloque, j'ai senti Jésus dans mon âme. Il avait un regard très triste et il pleurait à grosses larmes sur la cité de Jérusalem, qui elle aussi était à l'intérieur de moi. Il a pleuré longtemps : son regard était triste et accompagné de paroles d'invitation, mais aussi de menace.

Déjà pendant la nuit je sentais ma chemise de nuit collée à mon corps et trempée de sang, je sentais le déchirement de mes veines et une angoisse de mort.

Je voyais les oliviers du Jardin, la lune pâlie et la brillance triste, comme triste était aussi le divin Cœur de Jésus. Tout paraissait triste parmi les branches des oliviers et, une telle tristesse invitait au silence et au recueillement.

Comme déjà en d'autres occasions, mais bien plus au vif, j'ai senti le baiser de Judas, le bruit des pas des soldats, le retentir des épées. Si je pouvais décrire la tendresse, la douceur, l'amour de Jésus envers tous ceux qui l'offensaient ! Rien n'existe sur la terre qui puisse être comparable à Lui. Il a remédié au mal causé par Pierre avec tant de douceur. Toujours avec autant de douceur il s'est laissé ligoter, se confiant aux malfaiteurs...

« Je te prépare à mon absence... »

En montant vers le Calvaire, je ne pouvais pas ouvrir les yeux à cause du sang qui coulait de ma tête. Je faisais un très grand effort pour marcher. Je sentais qu'il ne s'agissait pas de forces humaines qui portaient la croix, car les souffrances endurées m'auraient déjà, plusieurs fois, causé la mort !...

Clouée à la croix, j'ai senti que beaucoup de ceux qui m'entouraient, me crachaient au visage. Sur les crachats, les larmes de Jésus tombaient, et elles s'unissaient à celles de la Petite-Maman. Jésus, plein de tendresse et d'amour, demandait pardon pour tous au Père éternel.

L'agonie s'est terminée par la remise de l'âme au Père... Je suis restée ainsi pendant quelque temps, étonnée du retard de Jésus : il ne venait pas, il tardait...

Quand il est venu, il m'a dit ceci :

- Je suis en retard, ma fille, parce que je te prépare à mon absence, ou mieux, à ma présence en toi, mais présence cachée. Le terrain est prêt, prépare-toi pour un nouveau martyr, un martyr sans égal. Le terrain préparé est solide ; j'ai pleine confiance en toi. Par un tel martyr, tu montreras aux âmes l'intensité de ton amour, la plus grande intensité d'amour pour moi...



J'ai porté au loin les chaînes de ton amour... Combien de secousses j'ai provoquées, à l'aide de celles-ci, sur le cœur du président de l'Amérique. Combien de fois je l'ai rappelé ! Il a été sauvé grâce à toi. Quelle responsabilité la sienne ! Et combien d'âmes se sont sauvées en même temps ! J'ai utilisé l'offrande de tes yeux pour le salut des gouvernements : l'un d'eux est sauvé et je te promets d'en sauver d'autres. Je ne t'ai pas enlevé la lumière de tes yeux, mais la lumière de l'âme : voilà pourquoi tu vis dans les ténèbres les plus épouvantables. J'accepte tout ce que tu me donnes : tu es généreuse à donner et moi à accepter...

C'est à la chaleur de cet amour que le monde se réchauffera ; c'est par les flammes de cet édifice élevé en toi que le rocher se transformera : le rocher c'est le monde et il est sous l'édifice de l'amour. L'amour transforme, le feu purifie. S'il a de l'amour, s'il y a de la pureté, le monde sera sauvé...

Les morceaux que tu as sentis ne pas être transformés, ce sont les âmes qui ne se laissent pas pénétrer par le feu de mon amour divin, qui ne se purifient pas...

Les âmes qui, à travers les temps, ne prendront pas feu et ne se purifieront en cet édifice de pureté et d'amour, devront brûler au feu de la divine justice, elles seront damnées pour l'éternité...

« Mon cœur n'est que feu... »

(Moments de la Passion)

La joie existe-t-elle dans le monde ? Un seul jour dans ma vie l'ai-je, par hasard, connue ? Si une fois ou l'autre je l'ai expérimentée, maintenant elle est tellement morte pour moi, que c'est comme si je ne l'avais jamais connue.

La pensée d'accepter et d'accomplir d'âme et de cœur la volonté de Jésus, me donne un peu de courage. Mais aussitôt, cette autre pensée me tourmente : fais-je vraiment la volonté du Seigneur ? Cette pensée est cause d'une grande agonie et d'une grande tristesse pour mon âme.

Je suis écrasée entre le ciel et la terre ; je suis toute transformée et plongée dans les ténèbres. Quelle chose horrible, mon Jésus ! J'ai peur de moi-même. Qui sans Jésus pourrait supporter tant d'affliction ? Qui pourrait vivre et cheminer à travers une obscurité si noire sans garder les yeux fixés sur Jésus ?

Je meurs, mon Dieu, je meurs écrasée, broyée dans la terrible nuit. Mon cœur, ainsi opprimé par la douleur, lance des faisceaux de lumière que je sens et je vois se répandre dans le monde : mon cœur n'est que feu. J'aimerais que tous les cœurs soient blessés par ces faisceaux et que tous les autres cœurs fussent incendiés par le feu qui sort du mien, afin que le monde ne fusse que feu d'amour pour Jésus...

(...)

Triste nuit de jeudi ! Oh, comme Jésus m'associe à ses douleurs et à sa divine Passion ! Je ressens l'angoisse de passer par-dessus toutes les épines et de partir à la rencontre de la croix, l'embrasser, et de continuer mon chemin, chargée de celle-ci jusqu'à la mort.

(...)

Je sens en moi le brasier et ceux qui se réchauffent tout autour. Je sens que l'un d'eux, qui se tient un peu à l'écart, atterré et timide s'approche et renie Jésus. Je sens ses larmes de repentir, tout comme je sens dans mon âme le coq qui ouvre son bec pour chanter. mais je ressens surtout la souffrance infinie de Jésus, son amour et sa mansuétude envers lui...

« Le Roi habite dans son palais... »

Ce matin, quand je me suis réveillée d'un léger et bref sommeil, les ténèbres de mon âme étaient telles qu'il me semblait voir devant moi une haute et très noire muraille. Je me suis épouvantée et mon corps a tremblé. Ce n'étaient pas les yeux du corps qui la voyaient, mais



ceux de l'âme : je me sentais atterrée. Petit à petit je me suis avancée, chaque fois davantage, dans ces épouvantables ténèbres.

Je me suis préparée à recevoir Jésus Eucharistique] : il est entré dans mon obscurité et dans l'obscurité il est resté. Pauvre Jésus, où il est descendu !

Sans lumière, mais toujours unie à Lui, j'ai parcouru le chemin de mon Calvaire. Je tombais, et la croix tombait sur moi. J'étais traînée et traînée aussi était la croix.

Je sentais une soif brûlante et le plus grand abandon. J'ai entendu sortir de mon cœur ce cri : - "J'ai soif, j'ai soif !" J'ai compris que c'était Jésus, et je me suis souvenue qu'il avait soif d'âmes.

Au même moment j'ai passé sur mes lèvres, plusieurs fois, une éponge. La soif de mes lèvres n'a pas été éteinte et celle de mon cœur a augmenté.

Le cri continuait : ce n'est pas la soif des lèvres qui veut être rassasiée ; c'est la soif du cœur, soif d'âmes.

Je suis restée avec cette soif et dans cet abandon pendant longtemps, le regard tourné vers le ciel et le corps écrasé par le poids de l'humanité. Et Jésus ne venait pas ; il a tardé à venir, et moi, j'attendais, j'attendais !

Finalement il est venu et m'a dit :

- Le Roi habite dans son palais avec toute sa grandeur, tout son pouvoir et tout son amour, même quand la reine ne le voit pas ni ne le sent pas.

C'est pour l'époux une grande peine que de se séparer de l'épouse, mais la séparation n'est pas réelle : Je reste caché en toi ; je reste pour gouverner ton âme à travers la parole de celui que je me suis choisi pour te soutenir et te diriger ; je l'ai conduit moi-même à côté de toi. Courage, petite fille, viens dans mon Cœur recevoir vie (...), viens recevoir mon Sang ; tu as besoin de vie divine, car petit à petit, tu perds ta vie humaine. Tu vis miraculeusement, tu vis de mon Sang divin : c'est ton aliment.

Jésus a uni son Cœur au mien (...) ; il a fait pénétrer le Sang divin de son Cœur dans le mien, qui, pourtant si petit, a commencé à se dilater à tel point que je pensais que ma poitrine ne pourrait pas le contenir...

- Dans tes veines, ma fille, coule le Sang du Christ ! Comment ne serais-tu pas corédemptrice ? Dans tes veines, coule le Sang virginal du Christ : comment ne serais-tu pas vierge pure, angélique et victime sans égale ? Dans tes veines, coule le Sang du Christ tout-puissant : comment ne serais-tu pas puissante ? Toute puissante en tout.

Donne ton sang par amour pour Moi et Moi, par amour pour toi, je verserai le mien en toi. Donne ton pour donner la vie aux âmes] et moi, je te donne le mien pour te donner vie. Demande ce que tu veux. Pour chaque prière que tu m'adresseras en faveur d'un pécheur, immédiatement le nom du sauvé sera écrit dans le livre de la science divine.

Quand tu seras au ciel, ton nom sera invoqué en faveur des pécheurs. À peine tu me demanderas pardon pour lui, tous les élus se joindront à ta prière et elle sera exaucée.

« Non pas le feu des armes... »

? C'est à cause du grand amour que tu as envers mon divin Cœur et envers les âmes, car c'est de cet amour que je veux être aimé ; c'est par cet amour que le monde sera sauvé. Le temps de la paix est tout proche. Si le monde, je le répète, et plus encore le Portugal, saura remercier la grâce qui lui est accordée, la paix sera durable ; je régnerai parmi les hommes, et parmi eux, ma divine paix subsistera. S'ils ne me remercient pas, s'ils ne font pas pénitence et ne prient pas ; s'ils ne se lavent pas de leurs grands crimes, bientôt ils sentiront tomber sur eux, non pas le feu des armes, mais le feu de la divine justice ; non pas la



destruction causée par le pouvoir des hommes, mais la destruction causée par le pouvoir de la divine Majesté.

Invitation à la prière et à la pénitence

Combien j'ai demandé de grâces, à la Petite-Maman, le premier mai ! Je me suis consacrée à Elle afin qu'Elle me consacre à Jésus. Entre autres choses, je lui ai demandé la force qu'il me faut pour savoir souffrir : combien j'ai besoin de l'aide du ciel et de la force de la Maman chérie, pour supporter le poids si écrasant de la croix !

Tout à coup, le deuxième jour, j'ai reçu une "caresse" du ciel, une épine qui me blessa et me déchira le cœur. J'en ai remercié la Petite-Maman : je l'ai acceptée et je la lui ai offerte comme preuve de mon amour envers Elle, afin qu'Elle l'offre Elle-même à Jésus.

En moi, tout n'est que douleur. Quelle horreur ! Mon cœur et mon âme sont dans un deuil pesant : j'ignore pourquoi. Je sens des coups violents comme si l'on m'arrachait, par la bouche, tout ce que contient mon corps.

Combien je désire ardemment, presque d'une façon accablante, entendre dire que la guerre est finie ! Jésus seul sait combien je souffre. Je Lui renouvelle mon offrande comme victime afin que la paix revienne. Je ressens une grande compassion pour ces gouvernants que l'on dit morts. Je prie pour eux, et on dirait que mon cœur leur est attaché.

Mon corps est toujours dans une vive flamme et je sens comme si ma propre chambre brûlait en même temps que moi.

Je veux secourir le monde, le prendre, l'emprisonner, le placer tout entier dans cette vive flamme, dans ce fut qui ne me procure pas de lumière. Quelle désolation de vivre dans les ténèbres ! Ma chambre est comme un cachot, où ni le soleil ni la lumière du jour n'entrent jamais : ténèbres dans l'âme et dans le corps ; ténèbres au ciel et sur la terre.

Il me semble que plus jamais je ne pourrai voir Jésus ; je sens comme s'il ne m'appartenait pas, comme si je l'avais perdu pour toujours. Malgré cela je ne désire autre chose que de l'aimer. Je sens un désir fou de l'aimer et, ce désir ne me semble pas mien, tout comme l'amour ne me semble pas mien, alors je dis à Jésus :

- Jésus, ces aspirations ne sont pas les miennes, mais les vôtres ; c'est votre amour, ce n'est pas le mien, mais le vôtre. C'est vous qui aimez avec ce qui vous appartient, c'est vous qui souffrez et portez ma croix. Gardez cette pauvrete qui ne fait rien et qui n'a rien : je ne suis que nuit et misère. Je suis votre esclave, la vôtre et celle de la Petite-Maman...

« La prière est l'arme la plus puissante ! »

Comment dicter les choses horribles qui se passent dans mon âme, si je n'en ai pas la force ? O Jésus, cette force je l'attends du ciel, du moment que tout ceci c'est ton bon vouloir que je dicte].

Je suis sortie de prison ce matin et, jusqu'à maintenant, j'ai parcouru de nombreuses routes, exténuée, tombant çà et là : je restais la face contre terre et la terre collait à mes lèvres, suffoquant les plaintes de ma douleur. J'ai senti, venant de loin, les rigolades moqueuses et de satisfaction.

Combien j'étais déjà épuisée lors de mon départ vers le Calvaire ! Là haut on m'enleva les cordes que j'avais autour du cou et de la taille. Quels tourments ! Elles étaient enfoncées dans ma chair, imbibées de mon sang. Lorsqu'on me les a arrachées, elles ont laissé dans mon corps, auquel elles étaient collées, la trace d'immenses plaies.

Cela m'a beaucoup coûté d'être déshabillée devant la foule. Avec mes habits on m'a arraché des lambeaux de ma chair.

Non pas des yeux de mon corps, mais avec ceux de mon âme, je voyais qu'avec des épées ils taillaient mes habits pour se les partager. Mon âme sentait tout cela.



Les yeux au ciel, épouvantée par les ténèbres et l'abandon, j'ai bien souvent entendu sortir de mon cœur ce cri :

- Père, Père, ne me cachez pas votre Face ; n'éloignez pas de moi votre regard !

Mes yeux, plongés dans les ténèbres, ne pouvaient rien voir. Dans les miens, d'autres yeux voyaient tout ; ils voyaient, à travers les temps, la souffrance qui, jusqu'à la fin du monde, devait blesser un Cœur qui était tout proche du mien. Ce Cœur-là éprouvait toute l'ingratitude du monde.

Les oreilles avaient un autre ouï pour entendre les insultes, les méchancetés, les délits de tous les temps.

Des vagues successives montaient dans une mer de souffrances.

Dans mon corps je sentais Jésus : c'était Lui le crucifié, c'était Lui qui, du haut de la Croix contemplant la Petite-Maman tout endolorie par le chagrin, murmurait :

- Mère, ma Mère, toi aussi tu es pour moi un martyr : ta douleur augmente la mienne ; même toi tu ne peux me procurer soulagement.

J'avais l'impression que mon cœur et mon âme étaient transpercés par des coups de poignard. Je peux dire que de moi-même je n'aurais pas pu supporter autant de souffrance : la nature humaine en serait incapable.

Jésus est venu :

- ... Regarde, ma fille, comme je suis couronné avec tant et d'aiguës épines : ce sont les prêtres qui me blessent de la sorte ; ils m'offensent beaucoup.

Cette plaie que tu vois ouverte a été faite par l'ambition des nations et elle devient de plus en plus profonde à cause de tant de malice et de vices. L'impureté ! L'impureté ! Des pères qui ne respectent pas leurs filles ; des fils qui ne respectent pas leurs mères ; des maris qui sont infidèles à leurs épouses et les épouses à leurs maris. Les frères qui ne respectent pas non plus leurs sœurs m'offensent aussi beaucoup. Il n'y a plus de modestie dans les familles ; la crainte de Dieu est disparue des foyers. Quelle souffrance, la mienne ! Répare ! Répare !

Je veux, ma fille bien-aimée, que la voix du Saint-Père se fasse entendre très souvent dans le monde entier : qu'il l'invite à la prière, à la pénitence, à l'amour.

La prière est l'arme la plus puissante ; la pénitence est le moyen puissant pour attirer les bénédictions, les grâces et la miséricorde du Seigneur.

L'amour purifie le monde. Je veux être aimé et je veux voir ma Mère bénie aimée elle aussi ; je veux que toute l'humanité voie et entende dans la voix du Saint-Père la voix même de Jésus : c'est lui qui invite le monde à entrer dans mon Cœur ; c'est moi qui à travers ses paroles appelle le monde à moi.

Ma fille, comme par tes lèvres a été faite la demande de la consécration du monde à ma très Sainte Mère, je veux maintenant, avant que tu ne partes pour le ciel, que le Pape, de sa douce voix de père, invite, avec insistance, la pauvre humanité à se réconcilier avec moi, à sortir de son aveuglement, à vivre de pureté, de prière et d'amour...

... Écris tout : n'aie pas de doutes ; l'Esprit-Saint est avec toi. Jamais je n'ai permis et jamais je ne permettrai que tu te trompes...

Les doutes sont un vrai martyr

(...)

O mon Dieu, qu'en sera-t-il de moi ! Quelle terrible confusion ! J'ai perdu tout réconfort du ciel et de la terre.

Le démon dansait radieux : il semblait avoir mon cœur entre ses mains...

Je meurs de douleur, épouvantée au milieu des ténèbres : ténèbres du ciel, ténèbres de la terre...



Pendant mon agonie Jésus est venu :

- ... Sois certaine que tu ne te trompes pas ; tu ne seras pas trompée par Satan : je veille sur toi...

Courage ! Pourquoi tant découragement ? N'aimes-tu pas ta croix ? Ne sais-tu pas que je suis avec toi ?...

- Pardonnez-moi, Jésus, mon découragement ! Pardonnez-moi tant de doutes ! Vous savez très bien que je ne doute que de moi-même : ma misère est sans mesure...

... Pour peu de temps je suis restée confiante, puis, de nouveau je me suis plongée dans les ténèbres afin de pouvoir m'y cacher à tous et pour toujours...

« Quelle grande confusion !... »

(...)

Samedi 5 mai], à la grande douleur et à la tristesse est venu s'ajouter le déplaisir de vous avoir fait souffrir à cause du manque de mes nouvelles. Encore hier j'ai dicté quelques lignes parce que le dimanche, ici dans le pays, on ne peut pas poster les lettres. Ce n'a pas été par oubli ni par manque de volonté, mais par manque de forces.

Je souffre et je prie toujours pour vous. Même si, aujourd'hui j'apprenais que vous seriez contre moi, que vous seriez d'une opinion contraire à la mienne, croyez-moi bien, je ne m'arrêtera pas pour autant de prier pour vous, comme preuve de ma gratitude pour tout ce que vous avez fait pour moi. Tout souffrir : oui ; ingrate, jamais !

J'ai été très malade, sans pouvoir parler, même à voix basse. Maintenant, après avoir pris quelques "côtelettes et quelques œufs", je peux dorénavant dicter quelque chose.

Et mon âme, mon Père ? Ma souffrance est indicible. Je ne sais pas pourquoi, mais je finis par croire que je mens, que je trompe. Je souffre et je ne connais pas la souffrance. Je souffre, mais ce n'est pas moi qui souffre. Quel monde, quel corps et quelle vie de ténèbres ! Je n'ai plus rien : que ténèbres et misère. Le mois de la Petite-Maman, que j'aime tant, passe comme s'il m'était indifférent ; il se déroule dans les ténèbres, dans la froideur. Le peu que je prie, ce n'est pas moi qui le prie ; de même le peu que j'aime se confond et disparaît dans les ténèbres. Les doutes sont un vrai martyre. Quelle grande confusion ! Sentir que je trompe et que je trompe !

Mon Dieu, perdre tout et tous, mais ne pas tromper ceux qui me sont si chers et se sacrifient beaucoup pour moi. Je ne veux pas être pour eux un motif d'humiliations.

Le démon continue sa partie infernale : en tout et avec tout il trouve matière pour me tourmenter. Combien je crains d'offenser Jésus !...

« Tu sortiras toujours victorieuse de ton martyre. »

- Ma Mère, ma Mère bénie, vient donner à notre petite enfant réconfort et vie : elle en manque.

La Maman s'est approchée, Elle m'a prise dans ses bras, bien contre son cœur, me serra bien fort, me couvrit de tendresse. Elle le faisait si doucement, avec tant de précautions, comme quelqu'un qui soigne une personne gravement blessée. Le souffle me manquait : j'étais incapable de recevoir rapidement autant de vie.

Petit à petit j'ai acquis davantage de vie, à mesure que je récupérais des forces.

Ma Petite-Maman m'a dit :

- Toujours joyeuse, toujours contente, épouse de mon cher Jésus ! Tu me possèdes tout entière, tu Le possèdes tout entier. Tu sortiras toujours victorieuse de ton martyre.

Donne tout à ton Jésus, donne-lui ses enfants ; donne-les-moi, parce qu'ils sont aussi à moi.

« Quelle richesse je sens en moi !... »



Jamais, en aucune année, je me suis sentie aussi présente à Fatima le 13 mai que cette année. Je ne sais pas pourquoi : mon cœur se fondait et se fonde encore en remerciements à la Petite-Maman. Il y resta bien longtemps. Je veux l'aimer la louer, la remercier toujours pour la paix tant désirée. C'est peut-être pour cela que Jésus m'a unie si étroitement à la Cova da Iria et m'a fait partager l'enthousiasme et les prières ferventes de tant de cœurs reconnaissants. Que Dieu soit béni ! Et qu'Il continue à donner à la terre sa divine paix et qu'Il accorde celle-ci aux autres nations qui n'en bénéficient pas encore, afin que son règne s'étende à toute l'humanité : que Lui seul règne...

Je rends grâces sans bénéficier du moindre rayon de lumière ; je rends grâces, écrasée sous un ciel de ténèbres. Le ciel semble vouloir tomber sur la terre et moi, je traverse des mondes et des mondes remplis d'épouvantables ténèbres. Le poids de ce ciel de ténèbres m'oblige à pénétrer dans ces mondes : et j'en ai tant à traverser ! Ce sont des mondes posés sur d'autres mondes, et tout cela est pour moi. J'y vais comme quelqu'un qui vers le martyr ; je marche comme quelqu'un qui marche vers la mort. Mon martyr, ma mort, ce sont ces ténèbres qui me prennent la vie pour ne plus jamais me la rendre.

Petit à petit, je me sens de plus en plus écrasée et exsangue par tant d'obscurité.

Je me sens comme quelqu'un qui tombe dans un puits sans fond, puits qui est une rencontre avec la mort. Je sens que je mourrai seule et sans lumière. Mon cœur le craint et il saigne de douleur, mais il ne cesse pas pour autant de bénir le Seigneur. Seule la pauvre nature est épouvantée ; la volonté reste forte : elle est comme agrippée à Jésus et à la Croix, pour ne plus jamais s'en séparer.

Je ne vois pas, mais j'ai confiance, je ne sens pas, mais je crois : Jésus et la Maman chérie ne m'abandonnent pas et ils viendront à ma rencontre au dernier moment...

(...)

Depuis quelques jours, je sens dans mes yeux un regard qui n'est pas le mien. Ce n'est pas un regard malicieux, ce n'est pas non plus un regard du démon, comme certaines fois je l'ai senti dans mes luttes avec lui. La différence en est plus grande que celle entre le ciel et la terre.

Ce regard est tendre, il a de la douceur et du charme, il est rempli d'amour. Ce regard attire et pénètre partout, il procure de la lumière ; c'est comme un miroir dans lequel tout se reproduit, auquel on ne peut rien cacher.

Ce regard est comme un projectile qui atteint tout. Il voit l'intérieur et l'extérieur, il voit autant les yeux ouverts que les yeux fermés ; il voit tout et a, je ne sais quoi qui attire. Je sens que cette attraction investit mon cœur, l'ouvre avec beaucoup de douceur, afin qu'il accueille tout ce qu'il veut y déposer !

Ce regard a aussi des clefs qui ferment ; ce sont des clefs qui ne servent que pour le cœur ; elles ne mettent en sécurité que les seules choses que ce regard attire à lui.

Mon Dieu, je ne sais mieux exprimer mes sentiments, je ne sais pas rendre davantage éclaircir ce qui se passe en moi. Je me fonde dans l'amour, la bonté et la tendresse.

Quelle richesse je sens en moi ! Et rien ne m'appartient. Seule la souffrance générée par ces sentiments m'appartient. Je crains et je tremble. Mon Jésus, ne permettez pas que tout ceci naisse de moi, mais de vous seul...

« Je dois souffrir et agoniser... »

Quelquefois, le feu que je sens brûler en mon cœur semble ne plus jamais s'éteindre. Que puis-je, que dois-je faire ? Moi seule le sais. Je veux sauver le monde ; je veux que ce feu se propage sur la terre et atteigne tous les cœurs.



Il me semble aller, comme une folle, frapper à toutes les portes, pour inviter tout le monde à abandonner le péché, à ne marcher qu'avec Jésus. Je dois voir, je dois construire un monde nouveau, un monde pur, un monde semblable au ciel.

Je dois souffrir et agoniser pour lui ; je dois mourir dans les ténèbres pour produire de la lumière. Et je chemine en hâte vers lui : l'amour me pousse, rien que l'amour.

Les regards qui ne m'appartiennent pas se maintiennent toujours en moi et, en plus de m'attirer, ils m'attachent fortement à eux-mêmes.

Quelle confusion pour moi ! Même le sourire de mes lèvres n'est pas le mien. Cela me semble un sourire qui a des bras pour enlacer éternellement et du baume pour guérir toutes les plaies.

Je ne sais pas ce qui arrive dans tout mon corps. Ce qui est certain c'est que ce qui se passe en lui ne m'appartient pas. Ces liens, ces tendresses, ces douceurs et cet amour ne me regardent pas, ce n'est pas quelque chose que je puisse m'attribuer. Ce corps n'est pas le mien, cette vie non plus.

Tout ce déroule dans mes ténèbres. Oh ! si je savais m'exprimer !... Si je savais montrer tout ce que j'éprouve pour le bien des âmes et pour la gloire de Jésus, je cesserais d'être victime...

Je vois tout ce qui m'attend. Je marche comme une brebis muette qui ne sait rien dire. Je vois l'ingratitude, je vois le sang que je dois répandre, je vois le calvaire et la mort. Je sens les âmes qui doivent être lavées dans mon sang.

Je lève mes yeux au ciel : arrive ce qui arrivera, je dois donner au Ciel le monde ; je dois le payer avec la monnaie de mes souffrances.

Ce matin, lors de la Communion, me sentant plus unie à Jésus, j'ai osé lui demander :

- Si je ne vous offense pas, dites-moi ce que signifient ces secousses et ces sursauts que vous m'avez fait percevoir.

- Non, ma fille, tu ne m'as pas offensé, demande-moi tout ce que tu voudras. Les secousses ce sont celles des nations qui, actuellement, mettent un terme à la guerre des ambitions, pendant qu'elles agonisent dans leur mauvais comportement. Tu es et seras toujours leur victime. Par ton intermédiaire et celui de ma Mère bénie, elles ont eu la paix. Combien de secousses ont perçu leurs gouvernants ! Ils ont préféré la mort à l'humiliation.

Les sursauts concernent ma divine cause. Je te fais ressentir ce que ressentent ses défenseurs et ses ennemis. Les ennemis éprouvent en eux de la haine et des remords ; ils ne voulaient pas céder, ils ne savent pas quoi faire. Les amis souffraient de te voir souffrir sans pouvoir t'aider. Mais bienheureux ceux que j'ai associés à ta souffrance, à ton martyre, parce que moi, je les aime...

« J'ai soif de lumière... »

Je bénirai le Seigneur. En ce mois béni consacré à la Petite-Maman du ciel, j'ai reçu une autre épreuve : d'autres épines qui se sont enfoncées dans la plaie du cœur, toujours sanguinolente, l'empêchant de se cicatriser. De temps à autre ces épreuves arrivent violemment exacerbées.

Je bénirai Jésus et la Maman du ciel, mais j'avoue que, sans la vigueur que m'apporte le ciel, j'aurais désespéré et je serais déjà morte...

Avec cette aide, j'ai vaincu et je vaincrai toujours...

Je suis comme une colombe qui, le bec ouvert, bat ses ailes, tout près de se perdre, sans savoir où se poser.

J'ai soif de lumière, j'ai soif de réconfort. Vu que sur la terre, toutes les routes me sont interdites, ô Jésus, ô Maman chérie, laissez-moi entrer dans vos Cœurs très aimants. Même



si je n'y ressens aucun réconfort, laissez-moi au moins avoir la certitude que j'y vis : là dans vos Cœurs, je serai libérée des haines et des persécutions ; je serai certaine de vous aimer et de ne pas vous offenser.

Oh ! si mon corps pouvait plonger dans les ténèbres afin de n'être plus ni vu ni remémoré, comme mon âme elle-même a été plongée dans les ténèbres ! Je mourrais ainsi, et on ne parlerait plus de moi, comme le désire mon archevêque.

C'est avec beaucoup d'amour que j'accepte ses ordres, auxquels j'obéis. En moi il n'existe pas la moindre ombre de haine envers lui ou envers ses collaborateurs. Bien au contraire, j'ai toujours dit : “- Mon Jésus, ayez compassion d'eux, car ils ne connaissent ni ne comprennent la souffrance d'une âme. Puisé-je, ô Jésus, me prosterner devant vous, les mains levées, et savoir dignement vous remercier pour toutes ces épreuves !”

Le cœur rempli de douleur, je n'ai pas pu de mes lèvres réciter le “Magnificat”, je le fais intérieurement.

- Donnez-moi de forces pour souffrir, mon Jésus. Ne me condamnez pas : que la sentence des hommes ne serve à autre chose qu'à augmenter mon martyre. Les hommes m'ont préparé la souffrance d'aujourd'hui pour me rendre plus semblable à vous, afin que je sois plus unie à vous sur le chemin du calvaire...

Mes regards continuent à ne pas être les miens. Ils fixent avec tendresse or ce cœur-ci or ce cœur-là, celui qui se laisse le plus profondément pénétrer par tant de tendresse et par tant d'amour. Mais ils ne les fixent pas tous de la même manière : c'est la correspondance des cœurs qui fait mériter tout ce que ces regards contiennent. J'aurais tant à dire à ce sujet ! Ils sont bien nombreux ceux que j'aimerais attacher et attirer vers moi !

- Qu'est-ce que cela, mon Jésus ? C'est toujours la même croix...

- (...) Je t'aime beaucoup, ma fille ! Je t'ai rendue semblable à moi et ton calvaire est le mien. Aie courage !...

Tu es riche de Moi : c'est pour cela que ton regard attire, il a de la tendresse, de la douceur, de l'attraction, de l'amour. C'est pour cela que ton sourire a de la douceur, c'est pour cela qu'il a tout ce qui est du ciel. Ce n'est pas toi qui vis, c'est moi. Ce sont des moyens de salut et d'appel pour les âmes.

N'est-il pas vrai, ma fille, que pendant ma vie, sur mon Calvaire, j'avais deux vies, l'humaine et la divine ? Même en cela tu es semblable à moi : dans ton calvaire, tu as aussi la vie divine : c'est le Christ qui vit en toi. Ne crains pas...

Mes merveilles en toi ne resteront pas occultées, elles doivent briller : elles sont ma gloire, elles sont salut pour les âmes.

Tout sera écrit, ma maîtresse dans la divine science, tout sera connu dans le livre de ta vie. Tu es l'héroïne de l'amour, l'héroïne de la douleur...

Je suis retournée dans les ténèbres et dans ma douleur, mais toujours ardemment habitée par la soif de consoler mon Jésus et de sauver le monde. Il n'y a pas sur la terre une joie plus grande que de souffrir pour Lui.

« Je veux sauver les âmes... »

Le ciel était couvert de nuages noirs et il pleuvait abondamment ; dans mon âme les nuages étaient encore plus noirs et la pluie plus forte encore.

À travers la fenêtre, mes yeux voyaient les feuilles verdoyantes de la vigne, recouvertes par les gouttelettes de pluie fraîche que le ciel leur envoyait. Quelle leçon pour moi !

Une pensée a traversé mon esprit et je me suis demandé : “Que feront les petits oiseaux pour protéger leur petits de la pluie ?” Sûrement qu'ils les protègent de leur propre corps.



Le Seigneur prend soin d'eux, il ne les abandonne pas ; comment Jésus et la Petite-Maman ne s'occuperaient-ils pas moi, moi qui ai une âme ? Oh ! comme je dois me réjouir de tout ce que le ciel m'envoie !...

Alors, que viennent les humiliations et les mépris : je veux sauver les âmes...

« Mon Père, priez pour moi... »

Mon bon Père ;

Ne nous arrêtons pas de louer Jésus et la Maman du ciel pour tant de "caresses". Je ne sais pas si je dois dicter pour vous ces paroles. Mais si les choses sont parvenues à un tel point que vous ne puissiez plus écrire, ni à moi ni à eux, je vous demande de brûler cette lettre, sans même finir de la lire. Je ne veux pas déplaire à Jésus ni être la cause que d'autres lui déplaisent. Si je ne reçois plus de vos nouvelles, ne vous en faites pas. Je le sais d'avance : c'est parce que vous ne pouvez pas le faire... J'attends du ciel la force pour tout accepter. Il est certain, mon Père, que si Jésus ne m'avait pas soutenue de ses divines grâces, je serais déjà morte de chagrin. Prenons les choses comme venant de sa Main : Il sait que c'est pour Lui et pour les âmes.

J'aimerais beaucoup, si cela était possible, que mon nom soit effacé et que l'on ne parle plus de moi. Cela ne m'enchanté pas pour vous, même si certains le désirent, mais pour d'autres raisons. Combien de luttes dans mon âme !

Priez pour moi, mon Père. Quant à moi, je ne vous oublie pas non plus. Et si jamais on ne vous autorise pas à me voir en ce monde, nous nous reverrons au ciel. Là, libres de toutes prohibitions, nous ne cesserons jamais d'aimer Jésus et la Petite-Maman, dans une même union, dans un même amour.

Ne pouvant pas faire autre chose, aidez-moi par votre prière, afin que je ne succombe pas sous cette croix si pesante... Pauvre de moi, méprisée et sans lumière...

« Oh ! monde, combien tu es ingrat !... »

(...)

Je suis perdue au milieu d'une mer démontée, dans une nuit de plus en plus noire et épouvantable.... J'entends le sifflement de la bourrasque : les ondes montent très haut, puis, tout redevient calme à nouveau. Et moi, je reste ainsi, seule, sans personne ! En sentant la tempête si épouvantable, je la scrute, je l'écoute, mais avec sérénité : si je dois mourir au milieu de celle-ci, je meurs pour Jésus, je meurs pour les âmes. Je confie, j'espère : mon corps peut tout souffrir, il peut même disparaître, détruit par la fureur de la tempête, mais mon âme a son but : elle doit marcher o la rencontre de Jésus. Lui, il doit la recevoir, la soutenir et la prendre enfin avec Lui.

O monde, combien tu as été ingrat envers moi ! Et moi, je t'aime. Je t'aime non pas pour tes fausses attractions, mais parce que tu appartiens à Jésus.

Les ténèbres...

(Moments de la Passion)

En ces deux jours, j'ai eu tant à offrir à Jésus et à la Petite-Maman : j'ai beaucoup souffert dans le corps et dans l'âme. O douleur, ô douleur bénie ! Toi seule tu es ma joie sur cette terre : de toi seule je reçois quelque chose à offrir à Jésus et aux âmes.

Des océans et des mondes de ténèbres m'ont séparée à jamais de mon Jésus. Je suis comme aveuglée de corps et de l'âme. Je suis plongée dans une mer d'obscurité et, je ne sais pas nager. Toujours immergée, je tends mes bras pour essayer de m'agripper à Quelqu'un : et ce Quelqu'un c'est la Petite-Maman.

Je veux aller de l'avant dans ces ténèbres, je veux y plonger autant que je le peux, autant que Jésus le souhaite. Mais je veux avoir la certitude que j'y plonge agrippée à la tendre Maman



et recouverte de son manteau si saint, afin de ne pas avoir peur, afin de ne pas vaciller, afin de ne pas désespérer. Si j'y plonge seule, je risque de mourir de fatigue et d'offenser mon Jésus.

Je sens sur mes épaules une énorme croix ; son poids m'oblige à mourir au milieu des plus atroces horreurs. Cette croix embrasse le monde entier, elle pèse autant que l'humanité.

Jésus n'a pas attendu la matinée du vendredi pour me la faire sentir, avec une différence pourtant, aujourd'hui je ne suis pas clouée à celle-ci.

Mon âme pleure en silence, elle cache ses gémissements, elle voit les noires ténèbres de la mort, elle voit déjà comment tous se préparent pour me capturer et m'ôter la vie, coûte que coûte.

Jardin des Oliviers, Calvaire, mort, cruauté et détresse. Combien énorme est le rocher mondial qui cache le ciel ! Combien souffrent mon corps et mon âme ! Combien Jésus a souffert ! Ingratitude du monde...

La Vierge des Douleurs... et Jésus...

Pendant la nuit, je ne sais pas à quelle heure, mon corps n'en pouvait plus de douleur, et mon âme était dans l'angoisse, abîmée dans les ténèbres. Je n'avais personne pour m'aider et je devais lutter.

O mon Dieu, qui pourra résister à tant de douleur ?

Tout d'un coup, érigée devant moi, j'ai aperçu une grande croix. Au pied de celle-ci, la Vierge des Douleurs était assise. Combien Elle était belle ! Je l'ai fixée sans rien lui dire : je ne pouvais pas parler.

Son très Saint Cœur, rempli de flèches m'a fait oublier ma douleur.

Moi, je n'ai rien dit, mais Elle, Elle m'a parlé :

- Ma fille, aie courage ! Cette croix est la tienne. Je suis toujours à côté de toi pour t'aider, comme je l'ai fait pour la croix de mon Jésus.

Ayant dit cela, la belle apparition a rapidement disparu. Une aussi grande croix ne m'a pas fait peur, grâce à la vision de la Petite-Maman chérie.

La tempête de ma souffrance se rasséna et je me suis endormie pendant quelques instants.

(...)

Jésus est venu avec toute la force de son divin amour. Mon cœur battait très fort : il était trop petit pour contenir un Cœur qui possède la grandeur et un amour sans égal. Jésus s'est arrêté un moment pour me parler, mais son amour me suffisait :

- Brûle, ma fille, brûle dans mon divin amour. Purifie le monde, vierge fidèle ! Je veux de l'amour, de la grâce, de la pureté. Par ton intermédiaire, messagère de Jésus, les âmes recevront des richesses et des trésors divins.

- Jésus, j'ai le cœur rempli.

- Rempli d'amour, ma petite fille.

- Rempli de posséder votre amour, votre grandeur, mais pas de vous aimer, car je ne vous aime pas comme il le faudrait. Vous savez très bien que de mien je n'ai que ma misère : c'est ce que je vois en moi.

- Non, tu aimes mon divin Cœur à n'en plus pouvoir. Tu es remplie d'amour : l'amour lui aussi consume. Et il doit en être ainsi, à cause de l'importante mission que je t'ai confiée.

- Merci, mon Jésus. Donnez à tous les cœurs donnez à toutes les âmes cet amour.

- Donne-le toi-même, ma petite fille. Je t'y autorise : tu es la maîtresse de mon divin Cœur, tu es la maîtresse de mon amour. Distribue-le comme tu voudras, tes désirs sont les miens.

« Ou souffrir ou mourir ! »



Le mois de la Petite Maman se termine. Je suis navrée qu'il se termine. Sera-ce le dernier mois de mai que je passe sur la terre ? Je suis peinée de ne pas avoir aimé beaucoup plus Jésus et la Maman du ciel. Tout passe, tout disparaît : seule ma misère apparaît et plus clairement encore dans les mondes de mes ténèbres. Je tends les bras au ciel pour enlacer mon martyr et avec lui Jésus et la Maman chérie.

J'ai une soif qui ne peut pas être rassasiée. J'ai faim, rien n'existe qui me satisfasse, même pas la souffrance. Je la crains, mais je la veux pour donner vie aux âmes, pour consoler mon Jésus.

Ou souffrir ou mourir ! Quelle valeur peut avoir la vie si je ne souffre pas, si je n'aime pas ? Je ne supporte plus de voir le monde dans sa course folle et aveugle vers la perdition. Je le vois dans un incendie de passions. Je veux l'éteindre avec le feu d'amour que j'ai dans le cœur et par la tendresse qu'il renferme, mais je vois que le feu des passions et l'attraction du mal lui sont préférés.

Le feu et la tendresse ne m'appartiennent pas. C'est une tendresse qui sauve ; c'est un feu qui purifie... Je possède en moi ce qui n'est à moi. Je sens et je reconnais que cela appartient au Ciel.

Je suis las ; je veux enchaîner le monde à ce feu, à cette vie du ciel, et je ne le peux pas. Pendant que je sens les chaînes de l'amour de Jésus avec lesquelles il veut l'attacher, je sens celles du démon qui veut le conduire à la perdition. Le monde n'écoute pas la voix de Jésus, ne garde pas ses enseignements, n'accepte pas ses affectueuses sollicitations, ne se laisse pas apprivoiser par Lui...

Comme l'appel de Noé...

(Moments de la Passion)

Mes angoisses ont des élans qui me font m'envoler vers la mort. Je brûle du désir de donner la vie. Les routes restent imprégnées de mon sang ; je chemine dans le plus grand silence. J'ai soif de donner la vie pour posséder la vie.

Je vois le tombeau où reposera mon corps : c'est un tombeau qui enlève les âmes de la tombe, beaucoup d'âmes corrompues, déjà presque mortes.

Je grimpe l'abrupte montagne du Calvaire. Je tombe souvent, et à chaque fois je me retrouve comme si mon corps était déjà un cadavre : un cadavre méconnaissable à cause du sang qui coule le long de ma face ; c'est un corps dans une pire condition que celle d'un lépreux en putréfaction.

Le cœur est désireux d'aller de l'avant ; il doit vaincre pour les âmes, il doit mourir pour elles !

Alors que j'étais clouée à la croix, le sol bougeait au point de faire trembler ma croix et ceux qui se trouvaient à côté. Les tendresses du cœur se répandaient sur ceux qui, avec moi, étaient crucifiés : à droite elles étaient acceptées, à gauche refusées. Je sentais la révolte de celui qui les refusait et l'amour de celui qui les acceptait.

Mon âme sentait et voyait la Petite Maman qui, au pied de la Croix, essayait d'ouvrir les bras pour accueillir Jésus, encore vivant, ce qu'elle lui ferait aussitôt après sa mort : l'embrasser, le baigner de ses larmes. C'est indescriptible ce qu'on souffert les Cœurs de Jésus et de la tendre Maman. Quelle douleur aussi dans mon cœur !...

Jésus est venu :

- Ma fille, étoile brillante, ta splendeur illumine les âmes ; tu es la lumière qui les guide vers mon divin Cœur.

De son divin Cœur je recevais du Sang ; mon cœur se dilatait...



- Reçois, ma fille, le Sang qui engendre les vierges, qui procure la pureté, la grâce, l'amour. C'est la vie divine que Je donne à mes épouses les plus aimées... Donne-toi pour les âmes : pour les sauver je t'ai confié le monde, mais n'a pas répondu... Elles sont si peu nombreuses les âmes qui M'aiment ; elles sont si peu nombreuses celles qui pratiquent la piété comme il se doit ; elles sont si peu nombreuses celles qui savent bien souffrir, qui connaissent la valeur de leur croix et qui l'aiment. Par contre, le nombre de celles qui M'offensent est bien grand. Il y a tant de malice ; la chasteté est en train de disparaître sur la terre. Répare, Ma fille... ; souffre avec joie, souffre avec Moi.

- Souffrir oui, mon Jésus, mais pas avec Toi. Je veux souffrir, moi, mais je ne veux pas que tu souffres...

- ... Dis au monde entier d'écouter la voix de leur berger (le Pape), qui est la voix de Jésus : je demande de l'amour, de la pureté, un changement de vie. Que la voix du Saint-Père soit pour le monde comme celle de Noé...

Qu'il parle aux nations, à tous les chefs d'État, à fin qu'ils se concertent et mettent un terme à tant d'immoralité...

C'est le monde et c'est Jésus...

(...)

Souffrir par amour c'est doux, mais cela coûte beaucoup. Vouloir Jésus, l'aimer toujours, vivre uniquement pour Lui alors même que je sens n'aimer personne, que je ne fais rien pour le consoler !

Les jours passent et avec eux les heures et, avec celles-ci je passe moi-même sans progresser dans le chemin de la vertu

« Mon cœur souriait à la douleur... »

La nuit tombait à peine, mais au-dedans de moi elle était déjà ténébreuse et triste.

Je souriais pour me montrer joyeuse et cacher ma douleur, qui me tuait presque. Mais malgré cela, mon cœur souriait à la douleur, il souriait à Jésus et brûlait dans les flammes dévoratrices de son amour.

« La réparation la plus dure... »

J'ai senti et mon âme a remarqué des bras qui se tendaient vers moi pour me défendre et m'enlacer. À la fin de la deuxième réparation - deuxième assaut du démon - ces bras ont fait irruption au milieu de la fureur des démons qui s'enfuirent comme des lions terrorisés.

Il s'agissait de la Maman : c'est Elle qui m'a prise sur son sein et m'a embrassée, en même temps qu'elle me disait :

- Ma fille, celle-ci est la réparation la plus dure à supporter pour une victime, pour une épouse et vierge fidèle à mon Jésus. Viens ici. Tu ne mérites pas d'être au milieu des démons : tu es digne de vivre au milieu des anges et à l'ombre du manteau des vierges.

« O Jésus, l'enfer, l'enfer de suite... »

Aujourd'hui, quand la deuxième attaque du démon s'est terminée, j'ai crié, de toutes mes forces :

"O Jésus, l'enfer, l'enfer de suite, en ce moment même, si avec ceci je vous offense ! Je ne veux pas pécher, non, je ne veux pas !"

Cela ressemblait même à un défi à Jésus. Mais il sait bien, que ce n'en était pas un. Toutefois, cette phrase a été suffisante pour que je sois encore davantage surchargée de souffrances. Je n'ai plus le cœur à résister à tant de douleur.

1946

Doctoresse en sciences divines

Tu es maîtresse en toutes les sciences, doctoresse en sciences divines.



Combien le monde aura à apprendre de toi !

Je parle avec science et sagesse. Quand je t'ai parlé de la Patrie, je ne t'ai pas trompée, car, pour ceux qui obéissent, dans le monde ils n'ont pas de patrie, leur Patrie c'est le ciel.

Si tu savais, ma fille, combien il a coûté à mon divin Cœur, fou d'amour pour toi, de ne pas te dire tout ce qui allait arriver, quand j'ai souri et fait traîner ma réponse !

Je t'ai donné courage et confiance pendant tout ce temps, afin que tu puisses résister et que tu aies courage maintenant pour recevoir un aussi grand coup (le départ de son Père spirituel pour le Brésil).

Je ne t'ai pas trompée en disant que je ne te demandais pas le sacrifice du départ de ton Papa (c'est ainsi qu'Alexandrina parlait de son directeur spirituel, le Père jésuite Mariano Pinho). Je ne te l'ai pas demandé alors ; je viens maintenant te le demander. Et, regarde comment tu m'as tout donné !

« Vous m'avez tout donné ; j'ai tout utilisé pour les âmes... »
(moments de la Passion)

Le Calvaire d'aujourd'hui a été encore plus intense et pénible par le fait d'avoir peut-être blessé Jésus ; je lui en ai demandé pardon bien des fois. J'ai même demandé à la Petite Maman de lui demander pardon pour moi. Je lui ai offert le tourment de l'avoir offensé, pour ceux qui l'offensent et ne ressentent aucun remords, après avoir péché mortellement. Mais, quelle grande agonie ! C'était la mort qui appelait la vie, l'obscurité qui appelait la lumière.

J'avais en moi des yeux qui regardaient le monde et ne pouvaient supporter une aussi grande iniquité. Cependant j'avais des lèvres qui ne pouvaient lui adresser la moindre parole de lamentation ; j'avais un cœur qui l'aimait et sentait pour lui la plus grande compassion.

Je mourrais écrasée, je mourais remplie de peur, sans la moindre lumière.

Tout à coup, j'ai senti quelque chose, je ne sais quoi, sortir de moi, il me semblait s'agir d'un faisceau lumineux, qui est parti vers le Haut, vers la jubilation. Je suis restée dans l'obscurité, restée dans la mort.

Quelques minutes après, Jésus m'a parlé :

Ma fille (...), tu es comme une nuit sans étoiles, un jardin sans fleurs, un paradis sans amour. Mais non, ce n'est qu'une impression de l'âme. Pour moi en cette nuit, les étoiles brillent et scintillent : ce sont des étoiles qui donnent lumière au monde... Je vois dans ton jardin de si belles fleurs, des fleurs candides ; je les cueille pour moi, en aspergeant sur le monde leur parfum salutaire pour les âmes. Dans le paradis sans amour, je trouve tout l'amour... C'est avec cet amour que je te donne le pouvoir d'incendier les cœurs. Partage-le avec qui tu voudras, donne-le à travers tes paroles.

As-tu confiance en moi, ma fille ? As-tu confiance en mon amour et en mes paroles ?

Vous seul savez jusqu'où va ma foi en vous. J'ai foi, mais peut-être pas comme je le devrais ; et non plus, je ne souffre pas comme je le devrais. Pardonnez-moi, car je n'ai certes pas la force pour souffrir davantage.

Je vous ai beaucoup offensé... N'est-ce pas que je vous ai offensé ?

Tranquillise-toi. Je le permets pour ton humiliation... Reprends courage.

Il y a quatre ans, je t'ai prévenue de la lutte que t'aurais à soutenir, apparemment seule. Apparemment seulement, car je ne t'ai jamais abandonnée.

Aujourd'hui je ne t'annonce pas des luttes plus grandes, parce que les plus grandes sont passées ; mais je t'encourage à être forte à fin de supporter ton obscurité et la sensation que je sois séparé de toi... Aie confiance, mon absence ne sera qu'apparente...



Il y a un an je t'ai annoncé des afflictions. Elles sont venues et continuent, car les joies mêmes seront pour toi des afflictions.

Te sens-tu vidée, spoliée de tout, y compris de la souffrance ? Ne t'étonne pas : celui qui a tout donné n'a plus rien à soi. Tu m'as tout donné et j'ai tout utilisé pour les âmes...

« Ma fille, épouse de mon Jésus... »

(...)

Pendant la nuit j'ai eu une grande lutte avec le démon...

Aujourd'hui, en recevant la Communion, j'ai ressenti un très grand tourment à cause de ce qui s'était passé : je me sentais humiliée !

Jésus, dans sa bonté infinie, ne s'est pas refusé à entrer dans mon cœur et, en y entrant, il a tout calmé et ensuite m'a parlé :

Ma fille... rosée qui féconde et pénètre au plus profond de toutes les âmes... Ma petite fille aimée, me voici, avec ma Mère bénie, en ce premier samedi de l'année pour te renouveler le dépôt de toute l'humanité...

(...)

La "Mãezinha" m'a dit :

Ma fille, épouse de mon Jésus, souffre tout, souffre avec satisfaction afin de sauver toutes les âmes de ce monde qui est à toi: Jésus et moi, nous te le confions.

Jésus et la Maman du ciel m'ont embrasée et comblée d'amour.

Ensuite, Jésus continua :

Nous renouvelons en ce jour l'offrande de notre amour: C'est pour toi, afin que tu le donnes aux âmes...

« J'extraits de ta souffrance un baume salutaire de salut. »

(moments de la Passion)

(...)

Pendant la nuit du 5 au 6 janvier je pensais :

Mon Jésus, si seulement, comme les Mages, j'avais, moi aussi, de l'or, de l'encens et de la myrrhe à vous offrir ! Mais je n'ai rien. Je ne peux pas venir à votre crèche avec toute ma misère.

Ma tristesse était profonde... À ce moment-là j'ai vu Jésus devant moi avec une grande croix sur les épaules, un genou à terre, sa divine Face tournée vers moi, il me regardait avec tristesse. Derrière lui il y avait beaucoup de monde qui le regardait avec haine, comme si tout ce monde voulait décharger sur lui toutes sortes de souffrances. Cette scène me rappelait la multitude des Juifs qui l'ont insulté tout le long du chemin du Calvaire. Je ne sais pas si je n'ai pas répété à Jésus : "Je suis votre victime" (...).

Cinq jours se sont déjà écoulés et je vois encore en moi cette divine Face au regard si triste, mais si plein de douceur. Combien Jésus devait souffrir, pour m'apparaître dans un tel état !

(...)

Aujourd'hui, arrivée au Calvaire, j'avais à l'intérieur de moi Celui qui peut fixer et scruter tous les chemins de ce parcours arrosé de sang. Ceci contribue à augmenter ma douleur : tant de sang répandu pour tant d'ingratitude ! Je voyais le monde s'éloigner de ce sang et moi, je voulais le sauver : il n'y a pas d'autre moyen. Si seulement cette douleur pouvait être vue ! Si seulement cette agonie était comprise, combien d'âmes se sauveraient !

Le cœur se fondait en amour et Quelqu'un prenait cet amour et le diffusait sur le monde : un souffle, comme du vent, le portait partout ; même de mes yeux, de mes lèvres, de tout mon corps, ce Quelqu'un prenait, je ne sais quoi, et le diffusait.



Moi, sur la croix, broyée de douleur, j'agonisais dans l'abandon, dans l'obscurité et dans la mort.

Jésus est venu :

Ma fille, je vois dans ta mort la vie des âmes. Je prends dans ton cœur de l'amour pour toutes... Quelle valeur, celle du Calvaire ! La douleur est un sceau qui ne s'efface pas ; la croix est signe de rédemption. Aie courage ! La souffrance est salut pour le monde. J'extrais de ton cœur, de tes yeux, de tes lèvres, de toute la souffrance de ton corps un baume salubre de salut. Je me réjouis de te voir tout supporter avec joie et le cœur fort...

Les âmes désirant m'accompagner au Thabor ne manquent pas, mais quand il s'agit de la souffrance, du Calvaire, toutes refusent la souffrance : elles fuient et je me retrouve seul. En toi je trouve la générosité ; tu m'es fidèle...

« Je t'accompagne toujours... »

(...)

Je prie et je souffre sans que rien de tout cela m'appartienne: je ne possède rien que je puisse donner à Jésus. Mes ténèbres sont comme des lions qui avalent tout...

J'étais si effondrée pendant mon Jardin des Oliviers et mon Calvaire !... Rarement j'ai senti comme aujourd'hui la tête aussi blessée par les épines: quelles douleurs aiguës et profondes ! Toute ma tête était une plaie ouverte...

Jésus est venu :

Ma fille, je veux ton obscurité, ton abandon, ta crucifixion semblable à la mienne. Je ne dis pas que, pendant ma Passion le Père éternel ait cessé de m'assister, que nous n'ayons pas continué de nous aimer d'un même amour et que j'eus perdu mon union avec Lui et avec l'Esprit-Saint, non ! La même chose se passe avec toi, ma chère crucifiée : tu bénéficies toujours de mon assistance ; je t'accompagne toujours pendant ton indicible crucifixion...

« Soyez vainqueur, Jésus !... »

Je n'ai personne à qui recourir : sur la terre je ne trouve pas de soulagement. Celui qui voudrait me secourir ne le peut pas ; celui qui pourrait ne le veut pas. Mon Dieu, j'ai l'impression que ces lignes sont écrites avec mon sang, tellement ma souffrance est grande ; il m'est impossible de la décrire ; même le plus grand savant ne réussirait pas à la décrire telle qu'elle est. Je ne suis déjà plus qu'un torchon effiloché, je ne suis même plus un torchon, je ne suis rien: la souffrance a tout fait disparaître, les ténèbres ont tout immergé. Le nom de Jésus vaincra.

Soyez vainqueur, Jésus, soyez vainqueur, mon Amour ! Faites que ma foi arrive de la terre au ciel, qu'elle arrive de moi jusqu'à vous.

Voici les paroles que mes lèvres, souvent, ont balbutiées.

Mon Jésus, donnez-moi de la force afin de pouvoir tout dicter, si telle est votre Volonté; acceptez mon sacrifice !

Aujourd'hui, pendant la montée au Calvaire, le cœur semblait éclater dans l'affliction de découvrir de nouveaux mondes de pureté et d'amour à offrir à Jésus. Il me semblait que des dents de fer déchiquetaient mon corps. Je me suis sentie blessée par un très grand nombre de cœurs pétrifiés. Sous moi ruisselait le Sang de Jésus et les larmes de la Maman du ciel ; elles tombaient ensuite sur ces cœurs qui ne s'attendrissaient pas.

Alors Jésus est venu :

Ma fille, le Seigneur est avec toi, et avec toi ma paix. Tu es pleine de grâce, car tu l'as reçue de moi et parce qu'en toi Jésus demeure et avec toi il est vainqueur...

« Quel bel exemple tu donnes, par ton amour pour la croix ! »

(...)



Je reste toujours surprise par tant d'obscurité... Je vois qu'en moi tout est perdu: Seigneur, Seigneur, ma souffrance est inutile !...

(...)

O mon Calvaire, toujours plus triste, toujours plus douloureux ! Oh, de quelle manière j'ai été flagellée ! Il me semble impossible que mon corps ne porte pas les marques des blessures et ne soit pas resté broyé...

J'ai reçu la visite de Jésus :

Ma fille... tu sais très bien que je suis toujours avec toi pour recueillir tes souffrances et les utiliser pour les âmes... Quelles grandeurs, quelles beautés, dans ton âme !...

Mon Jésus, si je ne vois rien et si je ne trouve rien en moi, que pouvez-vous recueillir pour l'utiliser avec les âmes ?

Écoute-moi : comment pourrais-tu voir de tes petits yeux ce que les flammes dévoratrices d'un grand feu ont consumé ? Comment pourrais-tu voir une chose une chose que tu as offert et qui a été portée dans un endroit où tu ne peux aller ? Tu ce que tu souffres, tu ce que tu fais, tout ton amour est né, est consumé dans le mien.

Si tu pouvais voir la valeur de ta souffrance, ce que tu as fait pour moi et pour les âmes, l'amour avec lequel tu m'aimes, tu perdrais la vie, si cette vie était à toi et non la vie du Christ. Ce n'est qu'à la lumière de l'éternité que tu pourras voir, et l'humanité aussi, combien tu as fait et combien tu as souffert pour la sauver.

« La souffrance pour moi...l'amour pour vous ! »

On continue de parler du départ de mon Père spirituel. Autour de moi, je sens continuellement une mer furieuse, le souffle du vent, la plus épouvantable tempête déclenchée contre moi, comme si j'étais un quai où le Père serait amarré... Je souffre aussi pour la peine des miens, spécialement pour ma sœur. Il y a quelques jours, j'ai souffert ce qu'il a enduré à Fatima en prenant congé des personnes qui lui étaient chères.

Au même moment je voyais une main se poser sur ma tête: elle me redonnait de la force afin que je puisse continuer au milieu de toutes ces souffrances.

En esprit je m'enlaçais à la croix et je disais à Jésus :

Que la souffrance soit pour moi et l'amour pour vous. Que celui-ci soit un embrassement éternel !

Ce disant, je me suis sentie éclater par la souffrance.

À côté de la souffrance cheminait la foi. La souffrance semble même surpasser la foi; mais non pas le contraire. Celle-ci la dépasse comme le bœuf qui passe devant un autre plus lent. La souffrance chemine, aveugle, en ayant la certitude d'arriver au port de salut, mais non pas ici, sur la terre où elle est certaine de ne rien trouver.

(...)

Je sens de l'appréhension pour tout ce que le Seigneur me demandera encore, mais la volonté de tout lui donner reste: il me semble qu'il me l'apportera par l'intermédiaire de maman et, bien entendu, de ma sœur.

« Comme je me trompais !... »

Le 20 février - jour du départ de mon Père spirituel pour le Brésil - restera à jamais gravé dans ma mémoire...

Jamais Jésus ne m'a demandé autant ! Je ne m'y attendais pas !

Ce matin-là, juste après la communion, plusieurs fois j'ai demandé à Jésus si mon bon Père partirait ou non ; mais il ne m'a pas répondu. Malgré cela, je suis restée confiante, contre toute espérance. Le Seigneur m'envoya le Père Umberto pour me donner courage, me reconforter et me préparer à ce qui m'attendait.



Mon âme restait forte. Je me suis maintenue calme et sereine, mais ce que j'ai souffert, il est impossible de l'imaginer ou même de l'expliquer...

M'étant mise à prier, je ne savais plus si je devais demander à Jésus le miracle de ne pas laisser partir le Père ou le remercier pour une aussi grande grâce, ou bien implorer pour lui un bon voyage. Indécise sur ce que je devais faire, avec toute la force de ma foi, une foi que je ne savais même plus d'où elle pouvait me venir, je disais : "Non, il n'est pas parti, il ne partira pas !" Comme je me trompais !...

La douleur était lancinante. J'ai dit : je suis grillée comme saint Laurent ; mais le feu est bien pire : il me brûle l'esprit, me lasse l'âme...

Confiant, toutefois, dans le Seigneur et dans sa providence, je me suis souvenue de l'histoire d'Abraham et son fils Isaac...

Je ne savais pas qu'à cette heure-là, le bateau naviguait déjà en haute mer, amenant avec lui mon Père spirituel. Combien dois-je remercier le Seigneur de m'avoir aidée à vaincre tout cela avec sérénité et résignation !...

Combien j'ai promis au Seigneur que je ne manifesterai pas un seul mouvement de joie ou de satisfaction dans l'hypothèse où le Père ne partirait pas. De la même manière, et avec son aide, je Lui ai promis de ne rien dire contre ceux qui l'ont fait partir et qui m'ont tant fait souffrir.

Et maintenant, que faire ? Devais-je continuer à confier et à espérer dans le Seigneur, redoubler mes prières et, les yeux tournés vers le ciel et le cœur en haut, attendre sereinement et souffrir tout par amour.

Hier matin, après la Communion, j'ai dit à Jésus :

- Je me confie à vous en tout et je vous promets de faire tout mon possible pour de plus me préoccuper si ceci ou cela compromet votre divine cause : si elle est à vous, je ne dois pas m'en préoccuper, mais vous seul. Je veux, mon Jésus, et je promets de faire tous les efforts pour tout accomplir dans la plus grande perfection possible et de vous aimer de tout de tout l'amour dont mon cœur est capable...

Dans l'après-midi j'ai appris l'heure et tous les détails du congé et du départ du Père. J'aurais voulu être forte, cacher mes larmes, mais je n'y ai réussi que bien peu de temps : j'ai réussi tout de même à étouffer les sanglots... Cela me semblait une douleur sans fin: je l'ai offerte à Jésus, le remerciant et le louant pour tout.

J'avais promis à Jésus que je ne prononcerais une seule parole ni de joie ni de contentement si le Père ne partait pas. De la même manière, je lui ai promis aussi, avec son aide, de ne rien dire non plus contre ceux qui l'ont fait partir et qui m'ont tant fait souffrir...

Après la Communion j'ai une brève Action de grâces parce que mes forces ne m'en permettaient pas davantage. J'ai récité le "Te Deum", le lisant sur un livre que j'avais emprunté. J'avais pensé le réciter en Action de grâces au cas où le Père ne serait pas parti; je l'ai récité pareillement, convaincue de procurer ainsi davantage de consolation à Jésus: le louer aussi bien dans la douleur que dans la joie...

(...)

Mon Jésus est venu :

- Ma fille, cœur d'or, cœur de feu, âme pure, candide, viens à moi, viens dans mon Cœur te restaurer de si amères douleurs ; viens reprendre courage, réconfort et confiance.

- Mon Jésus, vous savez bien que je ne confie qu'en vous, pas en moi, et vous savez comment vous avez permis que je me trompe et que le démon me trompe...

- Tranquillise-toi et écoute-moi. Je ne t'ai pas trompée, toi, tu ne t'es pas trompée et le démon non plus ne t'a pas trompée, car je ne l'ai pas permis. Tout ce que j'ai fait, ce n'était



ni pour t'humilier ni pour humilier ceux que j'aime et qui prennent soin de ma divine cause, mais pour les rendre plus fermes et plus disponibles...

Ma fille, cela m'a coûté assez de ne pas te dire ce qui allait arriver: je t'ai donné courage et confiance, pendant tout ce temps, afin que tu puisses résister et aies la force pour recevoir cette blessure si douloureuse...

Je t'ai promis de le libérer: celui-ci fut le meilleur moyen de le faire. Spirituellement il n'est pas parti, il est resté avec toi. Ce que j'ai uni, les hommes ne peuvent séparer.

Courage... Quelle grande lumière tu donnes au monde; quel grand exemple par ta disponibilité et par ton amour de la croix !

« Je veux et j'accepte l'immolation... »

Je suis entre les mains de Dieu pour tout ce qu'il veut: il connaît ma force.

(...)

La souffrance, la nostalgie de mon Père parti pour le Brésil, m'ont fait monter au sommet ; je ne peux aller au-delà...

Mais je le sens dans mon âme par une union plus forte que jamais... Le corps est parti, mais sur le Calvaire, la vie de mon âme est restée: c'est ce que je ressens...

Mes yeux ne peuvent freiner les larmes, mais ce sont des larmes de disponibilité, de paix, d'amour. Pendant que les yeux pleurent, l'âme s'élève, se prosterne devant Jésus et lui sourit et, comme si elle avait des bras, elle les ouvre pour se laisser crucifier. Dans la plus grande tranquillité, avec la meilleure bonne volonté, j'ai dit à Jésus :

Je veux et j'accepte l'immolation, le sacrifice par amour pour vous...

(...).

Rien de mieux que la souffrance pour apprendre à aimer Jésus

(moments de la Passion)

(...)

Si je pouvais et savais parler, combien j'aurais à dire sur la douleur !

La souffrance est ce qu'il y a de plus sage, c'est l'école la plus sublime ; Rien de mieux n'existe que la souffrance pour nous apprendre à aimer Jésus. Celle-ci nous achemine et nous guide vers Lui. La souffrance produit des racines en profondeur, des racines qui lient l'âme à Jésus. Combien de secrets cache celle-ci ! La souffrance unit l'âme à Jésus et fait que celle-ci ne vive uniquement que de Lui et pour Lui. Elle est le fondement le plus sûr à l'édifice de l'amour et à l'union avec Jésus...

« Elles méprisent mes grâces... »

J'aimerais pouvoir consoler et reconforter tout le monde ; j'aimerais pouvoir procurer de la joie à tous les cœurs. J'aimerais rassasier tous les affamés, j'aimerais vêtir tous les mal habillés. Combien de peine je ressens pour les pauvres ! Mais je la ressens spécialement pour Jésus. Je sens que c'est lui le pauvre le plus nécessiteux: il a besoin que nous le réjouissons, que nous le reconfortions. Puisé-je le consoler et l'aimer !... Je souffre beaucoup, mais mes souffrances ne réussissent pas à Lui procurer consolation et joie...

Pendant la nuit la souffrance consumait mon corps et mon âme; je vivais un vrai martyr. Les noms de Jésus et la Maman du ciel étaient toujours sur mes lèvres et dans ma pensée...

Après la Communion, Jésus n'a pas tardé à me reconforter :

- J'ai soif, ma fille, une soif qui consume mon divin Cœur. Tu sais, épouse aimée, quelle soif est celle-ci: c'est une soif d'âmes. Celles qui m'aiment sont bien peu nombreuses et, bien peu nombreuses de celles qui me procurent une vraie consolation, même parmi celles qui disent m'aimer et être mes épouses ! Elles ne font pas ce qu'elles devraient, dans un bout droit et pur. Combien parmi les choisies viennent de moins en moins dans mon Cœur ! Elles



me veulent seulement quand elles voient des roses et des consolations; mais quand les épines les blessent et les croix pèsent, elles rebroussement chemin et méprisent mes grâces...

- Mon Jésus, si je peux encore faire quelque chose ou encore souffrir, je suis prête à tout. Je ne vous ai jamais abandonné; je suis toujours votre victime...

- Dis à ton Père spirituel que j'ai recueilli vos souffrances, dis-lui que je l'ai choisi pour lumière et guide de ton âme et que je ne vous abandonne pas. J'ai uni vos deux âmes, je ne les séparerai pas, et je ne laisserai pas qu'on les sépare. J'ai reçu une grande consolation par son obéissance et par son humilité. Il sera toujours le maître de grandes âmes... (...).

« Donnez-moi, Jésus, le feu de votre Cœur... »

Le 13 j'ai reçu un cadeau du ciel. Depuis bien longtemps que je n'en recevais pas ! Cela aurait dû être pour moi un motif de grande joie, mais ce ne fut pas le cas. Je suis restée indifférente, comme si ce n'était pas pour moi. Je l'ai beaucoup apprécié, mais l'appréciation n'était pas la mienne. J'en ai remercié Jésus et la Petite Maman, mais même les remerciements n'étaient pas les miens... Moi, je suis toujours restée sans rien...

Le malin présente à mon imagination tous les doutes. Il sourit en voyant que je me sens comme ne possédant rien, et continue de me présenter ma vie comme perdue.

Moi, tournant mon regard vers le ciel et vers Jésus crucifié, je Lui ai dit :

- Je suis votre victime, je ne veux rester sur la terre que pour souffrir et faire votre très sainte Volonté.

Et, me tournant vers le Sacré-Cœur, je Lui ai dit :

- Donnez-moi, Jésus, le feu de votre Cœur, soyez ma force; donnez-moi votre paix.

Et je reste ainsi sereine et rassurée. L'âme est satisfaite, et elle sourit à la souffrance et à la croix.

Je vois les souffrances ; je vois la mort venir à ma rencontre et je la crains; mais cette crainte ne m'empêche pas de la vouloir, de la désirer.

Ayant cette vision de la souffrance et de la mort, j'ai cheminé, ou mieux, c'est Jésus qui a cheminé en moi, résolument vers le Jardin des Oliviers. Quel grand silence ! Quelle grande leçon ! Combien je peux soulager Jésus en souffrant sereinement et en silence: souffrir en aimant !

J'ai bu jusqu'à la dernière goutte avec Lui le calice amer. Mon cœur a été pressé avec le Sien dans la même coupe, et ainsi uni il fut offert au Père éternel. Dans la même union j'ai souffert l'agonie et j'ai senti l'affaiblissement.

À un certain moment, comme pour me servir d'exemple, j'ai ressenti sa disponibilité, sa paix et le sourire de son âme, et son regard doux et serein vers le Père éternel. Puisé-je accepter et souffrir tout comme Jésus !

Ce matin j'ai senti sur mon corps tant de flagellations: il me semblait que les épaules, le dos et la poitrine resteraient déchiquetés...

Le long du chemin du Calvaire la furie avec laquelle j'étais traînée, que je tombais en cognant le visage or sur une pierre or sur une autre...

Du haut de la croix, prête à expirer, je sentais que mon cœur était accroché par des racines d'amour à tous les cœurs humains. Et le regard le plus tendre émanait de mes yeux moribonds, embrassant le monde entier. J'ai pu lui susurrer :

- Ton ingratitude peut-elle exiger davantage de moi ?

(...) Ce n'était pas moi, c'était Jésus, mais j'ai ressenti tout cela comme si c'était moi.

Jésus est alors venu :

- Ma fille, blanche et pure colombe, je t'ai placée sur ce calvaire, en cette continuelle immolation, lors des jours les plus tragiques pour l'humanité...



Aie courage. Je suis avec toi; les hommes ne peuvent pas nous séparer, ne peuvent pas nous empêcher de sauver les âmes. Cela me déplaît que la plus grande partie de mes disciples ne comprennent pas ma vie dans les âmes ! Combien la détruisent, en coupant les racines et, pire encore, les brûlant afin qu'elles ne repoussent plus. Courage, petite fille: cela ne t'arrivera pas....

Larmes de nostalgie...

Mon bon Père...

Cela ne me semble pas une réalité, mais un rêve : recevoir une lettre de vous et pouvoir y répondre ! Pourrai-je le faire ? J'attends des ordres. En effet, je ne veux pas désobéir. J'écris, mais encore avec crainte. Le monde est si mauvais. Il est vrai que je n'ai commis aucun crime pour être traitée de la sorte. Mais il est vrai qu'il vaut mieux souffrir toute une vie innocente qu'un seul instant coupable. Combien belle est l'obéissance, et combien elle plaît à Jésus !

Votre lettre m'est arrivée le 13. Ce fut un cadeau de Jésus et de la Maman du ciel. Je l'ai beaucoup aimée, mais ce contentement ne m'appartenait pas, ce n'était pas le mien.

Involontairement j'ai versé des larmes : larmes de nostalgie, de paix et de résignation.

Cela fait aujourd'hui un mois que mon âme vous a vu partir et vous a accompagné avec une grande souffrance, sur la haute mer, lors de votre long et douloureux voyage. La vision était claire. Elle vous a accompagné jour et nuit. Jour après jour elle devenait plus faible ; entre le premier et le deux mars, elle a disparu. Mon âme cessa de vous voir, mais non point de vous sentir. Si seulement vous saviez comment il est ce sentiment ! Ou mieux, si je savais m'expliquer !...

La distance qui nous sépare nous a uni nos âmes plus fortement que jamais... De la même façon que je suis unie à Jésus et que je ne cesse pas de penser à Lui, de la même manière je suis unie à l'âme de mon Père spirituel et je me le rappelle toujours avec une profonde nostalgie : nostalgie qui de temps à autre me mène aux larmes ; et ce n'est qu'au prix d'un grand effort que je réussis à les cacher.

Quelquefois j'examine ma conscience : s'agit-il d'un attachement et d'une affection exagérée ? Non, ce ne l'est pas. Et je reste en paix. Jésus voit et Jésus le sait. Je n'échangerais pas l'amour de Jésus contre l'amour de mon Père et celui de toutes les créatures du monde entier. Jésus est le commencement et la fin de ma vie ; c'est sans doute Lui qui a ainsi uni nos âmes.

Quatre ans après notre dure et douloureuse séparation, quand je croyais ne plus pouvoir résister aux désirs et aux souhaits de vous voir revenir m'encourager et guider mon âme vers Jésus, un coup encore plus dur est arrivé. Un douloureux poignard a été enfoncé dans mon cœur : ce poignard ne sera plus enlevé, et la blessure de celui-ci ne se refermera pas avant que vous ne retourniez ici.

J'ai attendu jusqu'au dernier moment, convaincue que vous ne partiriez pas. Mais, que Jésus soit loué ! Toute la vie ne suffira pas, toute l'éternité ne suffira pas pour le remercier d'une aussi grande grâce : il est venu Lui-même me raffermir et m'apporter résignation. J'ai beaucoup pleuré, mais silencieuse, calme et sereine.

Le malin m'a tourmentée m'inspirant des doutes et en me montrant ma vie comme inutile, mais, avec la grâce de Dieu, j'ai tout vaincu et, ce me semble, sans offenser Jésus. Il sait très bien que s'il me manque, tout me manque. Il connaît l'abandon dans lequel je me trouve...

Le Père Umberto est bien mon ami et comprend très bien mon âme, mais très vite, lui aussi, a été interdit de venir.

Toutefois, bien qu'il me comprenne et m'ait soutenue dans des heures aussi tragiques, j'ai toujours senti que mon Père spirituel était la première et la dernière lumière de mon âme.



Vous n'avez jamais cessé d'occuper dans mon cœur la même place ; Jésus ne vous a pas enlevé de là. Vous étiez et êtes toujours le premier pour qui je prie. Et le Père Umberto, le pauvre, me disait :

Je ne veux en aucun cas m'ingérer dans les affaires d'autrui. Je ne veux que soutenir votre âme. Votre vrai directeur c'est le Père Pinho].

Pauvre de moi, et pauvre Deolinda, si le Seigneur, tout au long de ces années ne nous avait envoyé un médecin aussi bon et saint ! Personne ne voudrait se trouver dans sa situation. Il est notre ami, ami solide de la cause de Dieu ; il est aussi votre ami, mon Père, un ami sincère...

Le Père Alberto lui aussi m'aime bien, et sait très bien pardonner les péchés. Que beaucoup de grâces et louanges soient rendues au Seigneur !...

À quand l'heureuse nouvelle de votre retour, avec la liberté de pouvoir prendre soin de mon âme jusqu'à la fin des fins ?...

Petite grappe de raisin pressée au maximum

(Moments de la Passion)

Le Seigneur soit avec moi : je me sens tellement exténuée que seul Jésus peut me redonner de la force...

Mon lit est comme une grille à travers laquelle passe et m'atteint le feu le plus vif et le plus brûlant. Je me sens tout entourée de flammes qui me consomment et me détruisent le corps ainsi que l'âme...

Combien je souffre, mais combien j'ai encore de soif d'une plus grande souffrance ! Je suis fatiguée du monde, j'ai honte de lui, je suis obligée de le quitter: quelles diversités de souffrances !

(...)

Hier j'ai senti que des chaînes de feu me tiraient vers le Jardin des Oliviers : c'était l'amour, rien que l'amour. Prosternée jusqu'à terre, je sentais des tels déchirements et de telles secousses dans tout mon corps, que j'avais l'impression que les os allaient bientôt se rompre. C'était l'épouvante, c'était le pressentiment des souffrances...

Et aujourd'hui, sur le Calvaire, pendant que l'on me crucifiait et que l'on me clouait les pieds et les mains, j'ai senti comme si dans mon cœur on m'enfonçait de plus grands et plus douloureux...

Malgré la peur que j'avais de Lui, Jésus est cependant venu :

- Ne me crains pas, ma fille: je suis ton époux et toi mon épouse... Je suis ton Père et toi ma fille bien-aimée... Sais-tu, ma fille ce que c'est que cette crainte de ton Jésus ? C'est la crainte que j'ai eue de mon Père éternel. Je me suis recouvert, je me suis revêtu de toute l'immondice de l'humanité, j'ai tout assumé et j'ai eu honte devant mon Père.

N'es-tu pas la victime du monde, non une victime de quelques heures ou de quelques jours, mais de tant d'années ? Ne t'ai-je pas confié l'humanité ? Voilà la raison de ta crainte. Sauve-la pour moi. Je souffre intensément ! J'aimerais des âmes qui, comme toi, continuellement se laissent immoler avec une pareille générosité et amour...

« On a prolongé mon martyre »

On a prolongé mon martyre sur la terre. Il est vrai que je veux souffrir, mais je veux savoir souffrir comme Jésus le désire, avec la perfection qu'il veut.

Ces derniers temps ont été pour moi un douloureux calvaire. Combien j'ai souffert ! Il m'aurait été tout à fait impossible de fuir la souffrance même si je l'avais essayé. Toute la terre, toute la mer, tout l'espace étaient souffrance. Oh, combien coûte la souffrance ! Et plus elle coûte, plus on veut donner et moins on trouve à donner. Je n'avais rien à offrir à



Jésus. Je me sentais tout à fait incapable de tout. De temps à autre seulement je pouvais m'offrir comme victime. À la fin, il me semblait même avoir complètement oublié Jésus; je sentais perdre sa divine union.

Enfin, lors de l'agonie au Jardin des Oliviers, je me suis sentie indifférente et étrangère à tout.

Aujourd'hui, seule la violence de la souffrance m'a forcée à cheminer vers le Calvaire, ou mieux, c'est la violence de la souffrance qui m'a porté jusqu'à la cime, me cognant contre les dalles de pierre, pendant que je marchais, traînée avec rage.

N'importe laquelle parole ou acte d'amour sortait de moi comme d'une mer glacée et morte... tant de souffrance pour rien, tant de ténèbres sans lumière ! J'avais l'impression qu'il ne pouvait plus exister des souffrances qui aient quelque valeur, qui puissent donner la vie à l'humanité qui était morte et perdue.

Et mon Jésus est venu :

- Ma fille, sais-tu qui t'appelle ? C'est Jésus, l'amour de ton cœur, Jésus duquel tu te sens abandonnée, Jésus qui en ces derniers temps a pressé au maximum sa petite grappe de raisin... Courage, je suis toujours avec toi !...

- Mon Jésus, j'ai tant souffert, mais je n'ai pas su souffrir; au lieu de m'unir davantage à Vous, je m'en suis sentie tout à fait séparée. J'ai beaucoup souffert et je n'ai rien vu que je puisse vous offrir. Ce ne fut que plus tard et avec peine que je me suis souvenue de vous demander davantage d'âmes. Tout ceci me fait souffrir.

- Écoute, connais-tu la valeur de l'aumône ? Ne sais-tu pas de quelle manière je veux qu'il soit pratiqué ? Ce que tu aimerais voir, j'en ai déjà pris possession avant même qu'il en soit le temps.

- Vous voulez, Seigneur qu'une main ignore ce que fait l'autre, n'est-ce pas ? C'est bien, mon Jésus, mais moi, j'aimerais vous offrir mes souffrances afin de pouvoir sauver les âmes.

- Et tu en as sauvées. Ma fille, tu es en train de constituer un grenier si grand que pas même pendant bien des années de disette les âmes ne mourront à la grâce] par manque d'aide.

Tu es l'aliment des âmes et j'ai tout préparé afin qu'elles ne meurent pas de faim. (...)

« J'unis ton cœur à mon divin Cœur »

(...)

Combien il me coûte de dicter ! Si seulement je savais offrir à Jésus ce sacrifice !

Je me sens de plus en plus seule... On dirait même que Jésus n'existe pas ; qu'il n'est plus la lumière de mon âme. Je sens comme si j'avais perdu mon union avec lui.

Je ne sentais pas qu'il soit uni à moi, mais je sentais mon effort à vouloir m'unir à lui. Je ne voulais, à aucun moment, perdre un seul instant de sa douce compagnie. Bien au contraire, mon Dieu, tout semble mort, je ne sens même plus mon effort ni notre union. Quand je pense à Jésus et que je ressens cette dure séparation, la souffrance de mon âme est très douloureuse, elle est indicible...

La vie est longue: je ne comprends pas comment je peux rester ici. À la fin, même le gazouillement des oiseaux me blesse; et pour en finir, même les fleurettes que de ma fenêtre j'aperçois aux fenêtres ou balcons des maisons voisines, me font saigner le cœur.

Le démon s'obstine à vouloir me persuader que ma vie n'est que tromperie. O mon Dieu, quelle vie douloureuse ! Seule mon âme peut sourire et embrasser une aussi grande souffrance: le sourire de mes lèvres est trompeur...

Au Jardin des Oliviers je me suis épouvantée en découvrant la montée vers le Calvaire... Toutes les souffrances ont été anticipées; j'ai commencé à trembler...

Le corps déchiré je me suis engagée sur le chemin du Calvaire... Jésus est venu...:



- Mon enfant..., J'unis ton cœur à mon divin Cœur, il n'y a plus qu'un seul cœur, qu'une seule vie. Je te donne une goutte de mon sang, afin de continuer le miracle et que tu puisses vivre et résister à la douleur, à ton martyre... afin que tu donnes la vie aux âmes et les fasses triompher dans leur guerre contre le mal...

(...) Courage, ma colombe, tu ne m'as pas perdu, tu ne m'as pas quitté... Dans l'obscurité de ton esprit, obscurité qui ne pouvait augmenter davantage, tu n'as pas senti l'union avec moi et tu n'as pas vu non plus de quelle manière tu courais vers moi. Oh, s'il t'était donné de voir comme tu es en moi et moi en toi ! Rien ne peut nous séparer !...

« Ô mon Jésus, je ne fais rien... »

(...)

Dans la nuit du 14 au 15, le démon, après beaucoup de scènes laides, insultes et paroles malicieuses, m'a dit :

- Regarde, 21 ans de perdus ! À quoi t'ont servi tant de souffrances ? Tant d'années de perdues, des années de fausseté !...

(...)

Je sens ce que j'ai éprouvé il y a quatre ans: les bêtes et les oiseaux de rapine. Les premiers boivent mon sang qui baigne la terre; les autres, avec leur gros bec, mangent ma chair. D'autres encore rôdent autour de moi et mangent mes os. Combien peut-on souffrir dans ce silence !

Dans un pareil état, pressée au maximum, j'ai souffert mon Jardin des Oliviers... Je me suis retrouvée dans un lieu plus éloigné à prier toute seule; ensuite j'ai cherché la compagnie de ceux qui m'aimaient...

Aujourd'hui, tout le long du chemin du Calvaire, je sentais des instruments en fer enlever le peu de chair qui me restait. Ils me transperçaient les nerfs et arrivaient jusqu'aux os. À chaque pas je croyais mourir. Une vie venue d'En-Haut soutenait mon corps désormais épuisé. Quand je tombais, presque déjà morte, j'étais traînée par des cordes. Je sentais que cette vie venue d'En-Haut était le soutien de mon corps déjà moribond: ce n'était ni une vie ni une force humaine. Et au sommet, déjà sur la croix, cette même vie continuait à être la force qui me permettait de supporter tant de souffrance. Quand j'en ai éprouvé la séparation, déjà le cœur avait donné tout son sang, déjà mon cri semblait exécuter plusieurs fois le tour du monde entier. Alors cette vie est remontée vers le Haut, (...) le corps est resté mort...

Jésus est alors venu :

- Mon enfant,... Je suis ton Jésus, Je suis toujours près de toi. Sur toi se reproduit toute ma Passion: tu es la copie la plus fidèle du Christ Rédempteur. Je poursuis, avec toi, pas à pas, le chemin de ton calvaire... O combien elle est belle, ta mission !...

- O mon Jésus, je ne fais rien, je ne suis rien, je ne sais même pas souffrir... En moi il n'y a rien d'autre que néant, un immense néant. Sauf mon âme qui elle, elle sourit toujours à la douleur, à la croix, à votre amour...

- Et je ne veux rien d'autre ma douce enfant: le sourire de ton âme et c'est tout...

« J'ignore où je me trouve... »

J'ignore où je me trouve. Il me semble ne plus avoir le moindre souffle de vie.

Durant la fête de Pâques, je suis venue dans cet endroit, je ne sais d'où. Je ne comprends pas la vie que j'ai reçue. Je me suis retrouvée dans un cachot, dans une noire prison afin de donner la liberté à tous ceux qui s'y trouvaient. Les portes se sont grand ouvertes et tous ceux qui s'y trouvaient se sont envolés vers le Haut...



Les animaux continuent de détruire et de dévorer mon corps. Une partie de ceux-ci est disparue. Et l'amour de Jésus semble ne pas habiter en moi: je n'ai rien pour lui, je n'ai rien pour les âmes. Je souffre horriblement à cause de sa perte. L'abandon dans lequel je me trouve, me fait peur: la séparation totale de ceux qui me sont chers... Mes yeux ne cessent de fixer Jésus et la Petite-Maman afin de leur demander de l'aide, afin de leur demander courage et amour.

- Mon Jésus, l'âme de cet homme qui est tombé dans la rivière, est-elle sauvée ?

- Oui, ma fille. Ce fut à onze heures et demie de la nuit qu'elle a comparu en ma divine présence. Comme il a été beau et attendrissant le moment où elle m'a vue devant elle, avant même que je ne lui demande des comptes !... Elle m'a dit: « Pardonnez-moi, pardonnez-moi, mon Jésus ! Vous êtes mon Seigneur. »

Je lui ai pardonné et il a été sauvé !

« Je n'ai pas assez de cœur... »

Je n'ai pas assez de cœur

« Pauvre monde !... »

Je cherche à me corriger, de faire un grand effort sur moi-même pour essayer de cacher ma souffrance. J'ai l'impression d'utiliser des phrases creuses vis-à-vis de ceux qui me sont chers quand je leur manifeste ma douleur. Ensuite, j'ai envie de me mettre à genoux à leurs pieds et de leur demander pardon. J'agis de la sorte uniquement avec ceux qui ont des pouvoirs et des droits sur moi, sur mon âme. Ceci augmente mon martyre.

O Jésus, pardonnez-moi et donnez-moi de m'améliorer et de corriger mes défauts. Et si cela vous plaît, faites que je sache cacher les luttes et les tristesses de mon âme.

Je me sens dans un coin du monde. Ceux qui me sont les plus chers se trouvent dans le coin opposé. Quelle distance nous sépare ! Je sens que ceux-ci, comme moi, subissent la même obscurité, subissent le même mépris, le même abandon et la même mort. D'eux je ne peux recevoir aucun réconfort, aucune vie.

(...)

Hier je sentais s'approcher l'agonie au Jardin des Oliviers: j'étais dans une détresse inénarrable. Cette souffrance a augmenté en sentant dans mon âme les roulements du tonnerre, accompagnés d'éclairs aveuglants qui incendiaient le monde.. Le ciel descendait sur la terre anéantie par le péché, morte à cause de tous les vices. Il semblait que tout le firmament se changeait en feu. Mon Dieu, quelle rébellion ! J'ai senti que les âmes ne craignaient pas Dieu.

Au Jardin des Oliviers, on dirait que ces arbres s'ingéniaient à me cacher entre leurs branches, afin de me priver de toute lumière et me terroriser davantage dans mon obscurité. Les branches et le tronc tremblaient comme moi-même, ainsi que le sol.

Le Père éternel s'était retiré: c'était comme s'il n'existait pas. Mais sa justice descendait comme de noirs nuages pour m'écraser. J'ai senti tout mon corps baigné de sang. Le doux regard de Jésus posait sur mon âme. Quelle sérénité la sienne, mais quelle souffrance aussi ! De la coupe amère coulaient des filets de sang: ce sang éloignait de la terre le poids de la divine justice et illuminait même la terre...

Aujourd'hui, le long du chemin du Calvaire, après être tombé avec la croix et avant d'être traînée par terre, j'ai reçu dans ma poitrine des coups de pied si forts qu'ils m'ont laissé l'impression d'avoir broyé celle-ci....

Jésus est venu :

- C'est un Cœur d'Époux qui t'invite, l'amour de l'Époux et du Père. C'est moi, ton Jésus, qui t'invite à entrer dans la plaie de ma poitrine, jusqu'à la source de mon divin Cœur ; non pas



pour boire, car sans un miracle tu ne pourrais résister à mon amour, ni supporter la force de mon Sang divin. Entre, viens, approche tes lèvres à cette source ; viens étancher ta soif d'amour, la soif qui est la tienne de me gagner des âmes. Unis-toi à moi : c'est ce Sang qui engendre les vierges et qui donne vie et grâce, pureté et amour. Je n'entends pas, ma fille, te donner vie et adoucir ta souffrance, mais je veux te la donner afin que tu en donnes ; je veux t'en donner pour ensuite recevoir. Je suis l'agriculteur qui sème et cueille ; je suis le jardinier qui plante et cultive les fleurs. Je recueille tes souffrances dans des vases dorés pour les âmes. Ma fille, je suis comme un riche avare, jamais satisfait de sa récolte. Courage, donne-m'en davantage ; ne me refuse rien. Je continue de te demander ce dur martyre, cette douloureuse réparation. Le monde court vers l'abîme : il est en danger de se précipiter et de rester à jamais enseveli. Je ne peux plus retenir la justice du Père éternel. Voici les sentiments que j'ai fait éprouver hier à ton âme. Je suis fatigué de demander un changement de vie et le retour des âmes vers moi. Pauvre monde s'il ne rebrousse pas chemin: le feu divin le réduira en cendres. C'est le feu que tu as vu venir du ciel avec les roulements des tonnerres. C'étaient des nuages de châtiment, les nuages noirs que tu as vus. Secoure, secoure le monde ! Donne-moi toutes tes souffrances.

- Mon Jésus, vous me parlez ainsi: alors tout ce que je souffre pour l'humanité, ne servira à rien ?

- Reste tranquille... Si ce n'étaient pas tes souffrances, oh, que serait-il devenu, le monde !...

Va dicter tout ceci, redouble dans ton effort; donne-moi encore ce sacrifice...

À l'imitation de ma Mère bénie, va à la rencontre de la souffrance et quitte la source de mon divin Cœur... (...).

Communiée par son Ange gardien

(...)

Cette semaine je n'ai reçu Jésus Eucharistique qu'une seule fois. La faim que je sens de Lui devient presque désespoir... Sans son aliment divin je me suis tellement affaiblie que je ne peux même plus me lever... Toute tentative de réconfort de la part de ceux qui me sont chers, reste sans effet: elle est aussitôt ensevelie avec moi. Mon Dieu, tout se meurt, excepté le péché. O comme je sens mon corps corrompu et transformé en plaies nauséabondes ! Quel monstre abominable, fruit du péché ! Quelle dure pierre, quel monde d'iniquité !

Je sens comme des bombes tombées du ciel et qui explosent sur moi. Elles incendient et détruisent tout ce monde que je suis, ou de qui je suis la gardienne.

- Jésus, je n'en peux plus. Je sens que je n'en peux plus. Venez à mon aide, amenez avec vous la Petite-Maman. Puisque le réconfort de la terre ne m'apporte aucune joie, alors que j'en ai tant besoin, que celui-ci me vienne au moins du Ciel...

(...)

J'ai descendu un grand escalier pour aller au Jardin des Oliviers, ou plutôt j'ai vu Jésus le descendre en moi. Il faisait déjà nuit. Quelle douleur Jésus a éprouvée en prenant congé de la Petite-Maman ! Quelle triste séparation ! Il savait très bien que peu de temps après elle voudra l'embrasser, le prendre dans ses bras, guérir ses blessures, et qu'elle ne pourra pas le réconforter de ses douces paroles de Mère.

Je suis montée ensuite par un autre escalier en ayant les mains liées, presque épuisée. J'y suis montée sous une pluie de bastonnades et de coups de pieds, le visage couvert de crachats.

J'ai été conduite en présence d'hommes sévères, d'un caractère méchant, assis comme dans un tribunal. J'ai senti la gifle et, plus d'une fois, résonna dans mon âme le chant du coq.



Quelle nuit ! Quelle souffrance ! Quelle profonde tristesse ! Mais l'amour, l'envie de sauver le monde surmontait tout.

Aujourd'hui je n'ai commencé à ressentir la souffrance du Calvaire que lors que je suis arrivée à la cime: j'étais au bord de rendre mon dernier soupir.

Pendant que l'on me déshabillait, les ricanements étaient tels qu'ils résonnaient par tout le Calvaire. Pendant que l'on me clouait à la croix, les déchirements ont été tels que j'ai eu l'impression que l'on m'arrachait les bras et les jambes. Tout le corps paraissait démembré. La douleur a été si forte que sans un miracle j'aurais dû mourir sur le coup.

L'amour bouillonnait dans mon cœur, pendant que continuaient l'agonie et l'invocation au Père. Quelle soif ardente ! C'était Jésus qui brûlait d'amour dans l'anxiété d'ouvrir le Ciel à la pauvre humanité; et celle-ci restait dans son état de haine, de péché et de froidure. Quelle différence entre Jésus et les hommes !

Je suis restée longtemps dans cette douloureuse agonie...

Jésus est venu et m'a protégée de ses divins bras. J'ai senti comme s'il me sortait d'un abîme de douleur, d'un sépulcre sans fond.

- Viens ici, ma fille... Repose-toi dans mon divin Cœur. Courage ! Reprends des forces en moi, relève-toi de ton affaiblissement... Va me recevoir dans la Communion: c'est ton ange gardien qui a l'honneur de me donner à toi... (...).

« Demande pénitence, beaucoup de pénitence... »

(...)

Hier, dans la nuit, à l'intérieur de moi, Jésus a atrocement souffert l'agonie au Jardin des Oliviers. Le sol était très dur; rien ne le ramollissait, même pas le Sang de Jésus. J'ai senti que Jésus pleurait... Au début ce n'étaient pas des larmes de sang, mais peu après oui. Ces larmes devançaient les gouttes de sang que peu de temps après couleraient des profondes blessures causées par les épines.

Pendant que je sentais ces larmes en même temps que les souffrances du (prochain) Calvaire, toutes les branches des oliviers tremblaient et s'agitaient comme secouées par un vent violent. Jésus lui aussi tremblait d'épouvante.

Passés quelques instants je me suis sentie comme extirpée d'une tombe. La pierre qui la couvrait était là, sur le côté, par terre. J'en suis sortie glorieuse pour triompher de toute souffrance. J'étais la tombe et j'étais Jésus.

Cette vision de gloire que j'ai sentie par anticipation ne m'a procuré aucun soulagement...

Aujourd'hui, toute la matinée, mon âme voyait Jésus en permanence. Il cheminait portant la croix sur ses épaules, et presque toujours il poursuivait son chemin le visage tourné, ainsi son regard vers sa Mère bénie qui le suivait...

Son agonie sur la croix (et moi avec lui) se déroulait dans la plus grande tristesse, dans l'obscurité de l'esprit et dans le plus complet abandon...

Nouveau sentiment, nouvelle vision de l'âme: j'ai vu Jésus triomphant sur toute la terre, le ciel qui s'ouvrait pour illuminer comme un grand soleil la terre entière.

Mais Jésus n'est pas sorti de sa souffrance et ses cris ont perduré jusqu'à ce qu'il expire...

Ensuite, il est venu :

- Ma fille, vie et lumière des âmes, lumière du monde entier, messagère de Jésus et de Marie ! Oui, messagère de Jésus et de Marie parce que nos Cœurs sont tellement unis que nous ressentons la même douleur, les mêmes anxiétés, les mêmes désirs et le même amour. Ce que tu demanderas en mon Nom, demande-le aussi en son Nom. Demande, épouse aimée, prière, prière, pénitence, beaucoup de pénitence. Et à forte voix, fais en sorte qu'on le demande ! Dis que le Père éternel exige réparation, une grande réparation... (...).



« Tu ne t'alimenteras plus sur la terre ! »

- O mon Jésus, je veux souffrir, mais savoir qu'en tout je fais votre divine volonté. Si l'on voulait m'alimenter au moyen d'injections, que dois-je faire ?

- Reste calme... Tu ne t'alimenteras plus sur la terre. Ton aliment c'est ma Chair ; ton sang est mon divin Sang... Je ne veux pas que tu utilises la médecine, à laquelle on puisse attribuer des effets alimentaires. Cet ordre est pour ton médecin : ce sera lui qui prendra ta défense. Je veux qu'il continue de t'aider avec la plus grande vigilance. Il est grand le miracle de ta vie...

1947

« Courage, ma fille, je suis la Mère de Jésus »

? Venez, ma Mère bénie, venez couronner d'épines la tête de notre victime.

J'ai vu la Maman apportant dans ses saintes Mains une couronne d'épines. Je ne sais pas où Elle l'a prise : tout le temps qu'elle était restée auprès de Jésus, je ne l'ai pas vue dans ses mains. Elle l'a déposée sur ma tête : j'ai cru mourir.

? Courage, ma fille, je suis la Mère de Jésus, mais je suis aussi la tienne : c'est de ces épines qui ne te blessent pas encore que tu secourras les âmes.

Je veux être unie au Cœur de mon Jésus et au tien, je veux te transmettre mon amour, ma tendresse et ma douceur afin que tu puisses mieux encore attirer les âmes à Jésus.

Quelqu'un m'a demandé si j'aimais Jésus. Je ne sais pas si je l'aime, mais je sais que je veux l'aimer. Je ne sais pas lui parler, ni comment je lui parle : je sais que tout plonge dans les ténèbres et qu'au milieu de celles-ci tout disparaît et meurt. Combien grandes sont mes souffrances ; et combien grande est ma tristesse !...

Mon corps est comme le grain qui ne cesse jamais d'être moulu ; l'engrenage qui fait tourner le moulin, jamais ne s'arrête, jamais ne cesse de moudre.

Je vis tellement abandonnée, que je ne trouve sur la terre aucun confort.

Dans mes confessions - que je fais assez fréquemment afin de fortifier le plus possible mon âme par la grâce du Sacrement - je ne trouve ni soulagement ni réconfort. Que ce soit avec monsieur le Curé, ou avec mon confesseur ordinaire, je suis toujours timide, remplie de peur et je sens ne pas être comprise.

Mon Jésus, est-ce de ma faute ou est-ce vous qui le permettez ?...

Ce n'est que de vous et de la Maman chérie que j'attends : aide, réconfort et paix...

Je continue de m'apercevoir que mon corps se transforme en cendre, à cause de cette pluie ardente qui lui tombe dessus ; cela me fatigue énormément, me laisse sans vie...

Sur le Calvaire ce n'était que silence

(...)

Sur le Calvaire ce n'était que silence ; on n'entendait que les soupirs de Jésus ; seule la douleur y régnait, augmentée par la rage de beaucoup de cœurs qui, étouffés par je ne sais quoi, ne parlaient plus.

Dans mon cœur je sentais comme si le monde entier maltraitait et lapidait Jésus, rien que de le voir agoniser de cette façon-là.

Je me suis étroitement unie aux douleurs de la Petite-Maman : avec elle je désirais avoir Jésus dans mes bras, afin de soigner son divin Corps très blessé. Quelle douleur et quelle compassion pour Jésus ! Quelle union d'amour et d'agonie !...

« Ma fille, la Croix est vie, est amour »

Mon Jésus est venu, et d'un seul coup, transforma mon âme.

- Ma fille, la Croix est vie, est amour, est signe de rédemption. Je serai avec toi, je souffre et je suis victorieux en toi... Ta vie est amour.



Parce que les crimes du monde ne cessent, aussi, sur toi, ne cesse de tomber sur toi, qui es victime, la charge immolante du sacrifice et du martyr. Aie courage !... Répare... Vois-tu cette plaie ? Elle traverse mon Cœur de part en part... Avec quelle méchanceté elle a été creusée ! Sais-tu par qui ?

Mon Jésus, si ce que je vais vous dire ne vous déplaît pas, écoutez-moi.

- Parle, ma fille, dis-moi tout...

Demandez-moi la réparation que vous voudrez, mais sans que je sache de qui il s'agit (de quel pécheur). Ne puis-je pas réparer de cette façon ?

Jésus se remplit de joie et aussitôt son divin Cœur se transforma en amour, avec d'intenses rayons. La blessure qui le transperçait d'un côté à l'autre disparut : ce n'était plus que de la lumière.

« Tu seras comme un paratonnerre... »

? Tu deviendras comme si tu n'avais pas d'intelligence pour comprendre la douleur, mais ce n'est pas pour autant que tu souffriras moins : tu souffriras amèrement. Tu te sentiras comme si jamais ou presque jamais tu m'avais possédée ; mais, ce n'est pas non plus pour autant que tu arrêteras de me posséder entièrement, autant qu'il est possible à une créature humaine. Je ferai en sorte que beaucoup d'âmes viennent vers moi par toi, avec toute ma richesse et les inépuisables trésors de mon divin Cœur. Tu es et seras après ta mort, pour beaucoup d'âmes en état de péché, un paratonnerre qui attirera sur lui le poids de la divine Justice ; et pour toutes les âmes en état de grâce, tu seras comme un aimant qui attire et qui répand l'amour que moi j'y ai déposé... Tu seras lumière pour l'humanité.

J'ai passé des nuits avec d'atroces souffrances. La Maman, la douce Maman du Ciel, venait près de moi, me montrait son Cœur, comme Mère du Perpétuel Secours ; d'autres fois encore Elle portait dans ses bras le petit Enfant Jésus.

Ces visions sont rapides, mais elles me réconfortent : je me sens une autre pendant quelques instants.

Des fois réconfortée, d'autres fois découragée, je passe ainsi les heures et les jours.

« Elle me montrait son Cœur... »

J'ai passé des nuits avec d'atroces souffrances. La Maman, la douce Maman du Ciel, venait près de moi, me montrait son Cœur, comme Mère du Perpétuel Secours ; d'autres fois encore Elle portait dans ses bras le petit Enfant Jésus.

Ces visions sont rapides, mais elles me réconfortent : je me sens une autre pendant quelques instants.

Des fois réconfortée, d'autres fois découragée, je passe ainsi les heures et les jours.

Courage, ma fille ! Au nom de mon divin Fils, je viens te raffermir : tu es dans la vérité, sois Lui fidèle. Il est très content de toi : tu Lui as tout donné. Aime Le de tout ton amour.

La visite d'un Carme...

Un Père Carme est passé par ici. Celui-ci, depuis trois ans, vient au Portugal, en provenance de Rome, où il est professeur d'ascétique et de mystique, choses que j'ignore. Après une conversation de quatre heures et demi il repartit en me disant : "Rassurez-vous, vous pouvez être tranquille ; dans tout ce que vous m'avez dit je n'ai pas trouvé une seule parole contraire à l'Évangile ni contraire aux enseignements de sainte Thérèse ou de saint Jean de la Croix. Je connais l'ascétique et la mystique comme le pain de chaque jour. Je vais être franc avec vous : j'ai déjà été appelé à examiner des cas comme le vôtre et j'ai donné un avis contraire, mais pas en ce qui vous concerne : comme vous le voyez, je vous suis favorable. Vivez avec beaucoup d'humilité, vivez toujours comme vous avez vécu jusqu'ici. Vos



souffrances sont comme des pierres précieuses pour la couronne qui vous attend. Dites bien au Père Umberto quelle est mon opinion”.

Il m’encouragea beaucoup. J’ai pleuré des larmes de réconfort. Au premier abord, il semblait une personne très austère. Ma vie est remplie d’humiliations et de contradictions. Toutefois, le nombre des amis ne baisse pas, au contraire, il semble augmenter. Néanmoins, je me sens de plus en plus seule : c’est bien ma chance ! Combien de fois je dis à Jésus : enlève-moi tout, vide-moi de tout afin que je me remplisse uniquement de toi, éternellement de toi !...

Si j’étais la seule à souffrir, cela me coûterait moins ; ce qui me cause le plus de chagrin c’est de voir que ceux qui m’entourent souffrent eux aussi.

« Jésus est content de toi... »

– Courage, ma fille, courage ! Jésus est très content de toi...

Compte sur moi, compte sur Lui : nous ne t’abandonnerons pas.

Soyez heureux, soyez joyeux : le Ciel est pour bientôt. Beaucoup d’âmes t’y attendent déjà, sauvées grâce à toi. Du Ciel tu continueras ta resplendissante mission.

Courage, ma fille ; courage, épouse si chère à mon Jésus ! Ta vie est non seulement une vie d’immolation, mais aussi de salut : en effet, des âmes se sauvent à cause de ton martyre. En avant, courage ! Tu seras victorieuse parce que tu as en toi la force du Seigneur.

Mon aide ne te fera pas défaut et ma protection non plus.

Je t’aime, ma fille, parce que tu es toute à Jésus et à moi ; je t’aime parce que tu es ma fille et l’épouse de Jésus ; je t’aime parce que tu es sa victime ; je t’aime parce que souffrant avec Lui, tu viens en aide aux pécheurs ; je t’aime parce que Jésus t’aime ; je t’aime parce que tu es toute à Lui et à moi.

Ma fille, mon enfant, je suis ta Mère et la Mère de ton Jésus. Tous deux, Nous t’aimons d’un grand amour. Souffre dans la joie : continue de sauver les âmes.

Au Jardin des Oliviers...

(...)

Du Jardin des Oliviers, je suis partie avec Jésus, les mains liées, au cachot. J’ai ramené de nouveau avec moi le même monde qui me traînait, m’écrasait.

Ce matin je ne pouvais pas respirer ; prise par la détresse, je ne pouvais vivre, je sentais mes yeux collés par le sang qui coulait du grand casque de lancinantes épines qui me ceignait la tête.

Dans cet état, j’ai parcouru les obscurs et étroits et étroits chemins vers le Calvaire...

Combien le trajet m’a été douloureux ! Combien il m’a été difficile d’arriver en haut ! Et combien il m’a été douloureux de voir des bêtes sauvages épouvantables et en grand nombre boire le Sang qui coulait de Jésus ! Il ne s’agissait probablement que de bêtes sauvages en apparence, parce que Jésus a murmuré et laissé gravé dans mon âme les paroles suivantes :

? Il aurait été mieux pour Moi, je n’aurais pas souffert autant, si mon Sang avait été bu par de vraies bêtes sauvages : celles-ci sont les pires des bêtes.

J’ai ressenti qu’en beaucoup de cœurs la haine augmentait, l’aversion contre Jésus, le désir violent de le voir disparaître à leurs regards vénéreux, n’importe de quelle manière, à n’importe quel prix. Jésus qui voyait et pénétrait au plus profond de tous, avec un accroissement de souffrance...

En tant qu’homme, Il ne pouvait plus vivre : il était mortel ; je Le sentais en moi émettre les derniers râles. Mais combien était suave et douce l’agonie de Son esprit !... J’ai expiré avec Lui. Oh ! si seulement, avec la même douceur, à Sa ressemblance, je pouvais expirer lors de ma mort : mort qui me donnera la vie éternelle !



« Ma fille, mon Alexandrina des douleurs »

Jésus est venu ; il illumina toute mon âme et me dit :

Ma fille, mon Alexandrina des douleurs, consens que j'ajoute ce titre d'épouse : Alexandrina des douleurs. Aie courage !

Je peux comparer l'âme pure à l'eau transparente dans un verre en cristal, exposée aux rayons du soleil pour être observée. Combien de choses appuient et mettent en évidence ces rayons de soleil ! L'âme c'est toi ; le soleil c'est Moi qui découvre tout en toi : à mes divins yeux tout apparaît. Ce tout que Je vois et fais que tu vois c'est le moyen par lequel Je me sers pour purifier ton âme, afin que toi, dans ce calvaire, de ce lit de douleur, tu puisses passer au Ciel. Je fais que tu vois en toi toutes les tâches, afin que tu te purifies, ma chère colombe, et que cette pureté transparaisse en toi et que tu puisses la communiquer aux âmes.

Ce sont tes tâches qui apparaissent au soleil de Ma pureté et de Ma grandeur, mais écoute bien, ma fille, les iniquités, les crimes, ce monde d'horreur que tu ressens et découvres en toi, ne sont pas les tiens. O merveilles, choses peu connues et comprises ! L'âme-victime se voit couverte et responsable de tous les délits, mais en même temps elle possède Dieu dans toute Sa grandeur. Combien elle souffre lorsqu'elle doit supporter et affronter ce qui est immonde avec ce qu'il y a de plus pur et saint ! Confie, chère fille : tu es victime, mais ces crimes ne sont pas les tiens. Je t'ai confié le monde, mais sa malice n'est pas à toi.

Secours-le, secours-le !

? Mon Jésus, je ne peux pas le secourir ; je ne sais pas quoi faire, je n'ai rien à Vous donner pour le sauver. Sauvez-le Vous-même...

Je sens que ma souffrance n'a aucune valeur.

? Ma fille, tu es puissante, avec Moi tu as tout pouvoir...

Donne-moi des souffrances, mon épouse des douleurs...

? Mon Jésus, acceptez ma souffrance et celle du monde entier comme si je pouvais en disposer. Unissez-les aux souffrances et aux mérites de votre sainte Passion, à votre Amour, à l'amour du Ciel et de la Maman chérie : faites de tout cela une défense pour encercler la justice divine...

Miséricorde ! Miséricorde, mon amour !"

Une goutte du Sang très précieux de Jésus est tombée, entourée des flammes de feu, dans mon cœur qui, subitement s'est dilaté. Mais Jésus ne l'a pas laissé se dilater bien longtemps : Il est venu, tel un médecin, en guérit la blessure et me dit :

? Va, mon épouse aimée, va souffrir, va vers la croix, va vers la souffrance. Souffre, plongée au milieu de ces flammes, souffre brûlée dans cet amour ; va le défendre, va l'allumer dans l'humanité. Va, confiante : tu ne te trompes pas, Jésus ne te laisse pas tromper. Tu es à Jésus, vas au nom de Jésus. Tu appartiens aux âmes. Courage, courage !

? Merci, mon Jésus. J'accepte toute la souffrance et je ne demande que votre Amour, votre grâce et votre force : toute seule je ne peux rien. J'ai peur, mon Jésus.

Quelle répugnance je ressens de devoir dicter tout ce que Jésus m'a dit !

Si le Ciel ne m'aide pas, je désiste, car je ne puis le faire. Si l'on me demandait de ne plus rien écrire, quel grand soulagement cela serait pour mon âme tourmentée, quelle consolation ! Il me semble que je ne souffrirais plus.

Mais je ne veux pas : je suis la victime de Jésus.

« Je ne suis pas moi-même... »

Je veux monter sur l'échelle de l'amour et je n'y réussis pas : je sens comme si j'étais descendue sur la dernière marche. Jésus ne peut rien s'attendre de moi : je ne sais pas



l'aimer, je n'ai pas de force pour l'aimer. Je veux embrasser ma croix, la croix Qu'il me donne et je ne le peux pas : la manière dont je l'embrasse me fait tomber avec celle-ci, affaiblie, sans pouvoir me relever.

Je veux faire tout ce qui est bien et saint et, pauvre comme je suis, je ne fais rien. Je ne veux être qu'à Jésus, à la Maman chérie et aux âmes et je ne suis à aucun ni pour aucun.

Je ne suis pas moi-même, je ne vis pas, je n'existe pas. En moi vit un monde plein de malice, rempli de crimes, entièrement révolté contre le Seigneur : c'est une révolution mortelle. Je le sens crucifier Jésus.

En moi existe une autre vie qui affronte ce monde. Avec quelle souffrance, avec quelle compassion Il va à sa rencontre et le contemple ! Il est forcé de le châtier, mais Il ne le veut pas. Il s'entretient à ce propos, Il fait tout pour ne pas l'inculper, pour ne pas le punir.

Moi, qui n'existe pas, je me trouve au milieu de ces deux vies : la vie du monde que je veux régler, transformer afin qu'il devienne un autre ; la vie de Dieu vis-à-vis duquel je ne fais autre chose que d'implorer miséricorde, ouvrir les bras, lever les mains, m'incliner devant ce Pouvoir suprême qui reçoit tous les coups, afin d'être écrasée par toute Sa divine justice.

Mon Dieu, je ne vis pas et je suis l'humanité : je ne vis pas et je possède la vie de Dieu ; je n'existe pas et je vis pour le monde et je vis pour Jésus ; je ne suis rien et je dois supporter sur moi toute la méchanceté humaine et tout le pouvoir, tout l'amour, toute la justice de Dieu. O si je pouvais décrire ce drame douloureux que je sens maintenant et qui maintenant je vois dans mon âme !...

Les suggestions de Satan

Les doutes qui me sont suggérés par Satan sont, à certaines heures, comme des épines pointues : des rafales de pluie brûlante qui pénètre tout mon être.

Sans savoir parler à Jésus, je Lui demande de lire en moi, de lire dans mon cœur. Et, cachée dans la divine plaie de son Cœur et à l'ombre du Manteau de ma chère Petite-Maman, je laisse passer la tempête : avec une telle protection, je ne peux courir aucun risque.

La Vierge souffle sur les stigmates...

? Venez, ma Mère bénie, venez reconforter notre petite fille; venez vite afin qu'aussi vite vous puissiez repartir.

La Maman est vite venue. Elle m'a prise dans ses bras, m'a serré contre son très saint Cœur, m'a embrassée, m'a caressée et ensuite Elle a commencé à souffler sur mes mains, sur mon cœur, sur ma tête et ensuite sur tout le corps.

? C'est du baume pour tes plaies, pour tes blessures, ma fille.

Je viendrai de temps en temps soulager tes souffrances.

Accueille la demande de Jésus: laisse qu'il te fasse vivre blessée; souffre afin que le tien et mon Jésus ne souffre pas. Pleure afin qu'il ne pleure pas; va au secours des âmes, va les sauver !

Tu peux compter sur l'aide de ta Maman.

Emporte mes grâces, la tendresse et l'amour à ceux qui t'entourent et qui prennent soin de toi. Si seulement tu savais combien moi aussi je les aime ! »

« Soulage le divin Cœur de Jésus... »

? Courage, ma fille, souffre avec joie : soulage le divin Cœur de Jésus et le mien. Combien grande est la marée, combien grand est l'incendie des crimes qui les blessent ! Combien d'âmes perdent leur innocence ! Les plages, les cinémas : quel infernal déchaînement ! Ils sont pires que les démons : beaucoup d'âmes, avec leur vanité et leur malhonnêteté provocatrice incitent au mal tant et tant d'autres. Regarde comment ils maltraitent mon très saint Cœur !



La Petite-Maman, de Reine se transfigura en Vierge Dououreuse : le regard angoissé, le visage très attristé et le Cœur rempli de flèches.

O ma Petite-Maman, Petite-Maman chérie, versez sur moi votre douleur, vos flèches ! Je veux souffrir, moi, toutes les souffrances : celles de Jésus et les vôtres. Donnez-moi force, donnez-moi des grâces !

? Laisse-toi alors immoler, laisse que les flèches adressées au Cœur de mon Jésus blessent continuellement le tien. Souffre, afin que Lui, Il ne souffre pas ; accepte mes flèches afin que moi non plus je ne souffre pas.

La Petite-Maman chérie a été libérée de la souffrance : celle-ci retomba sur moi.

« Ma fille, tu n'es pas seule... »

Ma fille, tu n'es pas seule : Je suis avec toi... Je t'ai créée pour les âmes ; tu n'appartiens pas au monde tout en vivant dans le monde, tu n'es pas au Ciel et pourtant tu vis du Ciel.

Depuis le premier instant de ton existence, quand Je t'ai créée, J'ai toujours vu en toi la mission que Je t'avais confiée : la mission la plus belle et la plus noble, la mission des missions, la mission des âmes. Je t'ai créée pour elles ; tu es leur victime et, tout comme Moi, victime du calvaire.

Comme preuve que tu l'est en vérité, Je t'ai attachée au pied de la montagne, et contre toi J'ai fait se briser la marée de l'iniquité. La montagne s'est élevée, la croix est disparue et avec celle-ci Je suis monté au Ciel, mais les crimes continuèrent. Je n'ai jamais cessé de donner des preuves de mon amour en répandant sur le monde mes grâces... Comme preuve de cet amour J'ai fait perpétuer l'œuvre de la Rédemption... Il a été nécessaire de continuer cette œuvre à travers mes âmes-victimes...

« Écris : Saint-Père... »

Écris : Saint-Père, Saint-Père, mon cher représentant sur la terre, écoute la voix de Jésus ! Parle au monde, parle-lui, réunis les évêques et parle-leur afin que ceux-ci en parlent à leurs prêtres. Parce que très peu d'entre eux sont lumière du monde et sel de la terre ! Les prêtres séculiers qui accomplissent leurs devoirs sont aussi rares que les pétales que le vent a éparpillés : une ici l'autre là-bas, loin...

Saint-Père, parle au monde, que ta voix arrive d'un pôle à l'autre : que l'on prie, que l'on fasse pénitence : rebroussez chemin, vivez une vie nouvelle, une vie pure ! Ne tardez pas, mettez-vous à l'œuvre, que l'exemple vienne d'En-Haut.

Ma fille, que rien ne t'échappe de ce que Je viens de te dire. La lumière de l'Esprit-Saint viendra sur toi afin de dissiper toutes tes ténèbres, de manière que tu comprennes que tout cela est l'œuvre divine.

J'ai commencé à jouir d'une clarté resplendissante : j'ai expérimenté le bonheur de l'amour de Jésus, plongée que j'étais dans sa paix.

« J'ai envoyé la croix... »

Tu es victime, victime à laquelle j'ai confié la plus haute mission. En voici la preuve de ce que Je te dis ; écoute bien, afin de pouvoir la faire connaître. Un peu plus d'un siècle est passé depuis que j'ai envoyé à cette paroisse privilégiée, la croix, comme pour annoncer ta crucifixion : non pas une croix de roses, parce que même celles-ci ont des épines ; non plus en or, afin que tu n'aies pas à l'embellir de tes précieuses vertus et par ton héroïsme ; mais une croix en terre, parce que ce fut la terre elle-même qui la prépara. La terre était prête, mais il manquait la victime qui, dans les plans divins, était choisie : c'était toi...

1948

« Ma fille, accepte de vivre crucifiée ! »



Ma fille, ma chère petite enfant, accepte, avec joie, de vivre crucifiée ! Unis tes douleurs à mes douleurs : avec moi, console Jésus, avec moi sauve les âmes. Le monde se trouve en grand danger. Souffre et moi, je t'aiderai.

« Elle me serait contre son Cœur »

Tôt, ce matin, si je ne me trompe pas, la Petite-Maman du Ciel est venue, en Immaculée Conception : Elle venait, couronnée, descendant sur un nuage. Elle était triste.

Le vent soufflait, la tempête essayait de m'arracher du refuge de ma Maman, mais je ne lâchais pas son Manteau. Alors j'ai senti Qu'elle me serait contre son Cœur, me tranquillisait : sa douce tendresse rassérénait ma douleur.

J'ai passé quelques instants me reposant tout contre Elle qui se trouvait à côté de moi, assise, je pense, mais je n'en suis pas certaine. Ils ont été bien rapides les instants de ce tendre et doux repos ; mais malgré cette rapidité, mon âme a été rassasiée, soulagée de sa souffrance, mieux encore, réconfortée. C'est ainsi qu'en dominant ma douleur, sans désespérer, j'ai obtenu quelques victoires...

« Ma Mère, Elle vient en mon Nom »

? Dans ton épuisement Je ne viens pas te réconforter, mais, Ma Mère, Elle vient en mon Nom : combien grande est sa sollicitude, son amour, sa tendresse de Mère envers toi !

Mon Jésus, je ne me suis donc pas trompée sur tout ce que j'ai dicté jusqu'ici ; je ne suis point victime d'une illusion ? C'est donc bien la Petite-Maman qui est venue ce matin ?

? Non, tu ne t'es point trompée, ma tendre enfant. C'est bien Elle qui est venue te réconforter, te faire bénéficier de sa tendresse maternelle afin qu'il te soit possible d'aller jusqu'au Calvaire comme moi.

J'ai souffert, souffert et gémit sans pouvoir cacher ma douleur.

J'invoquais les noms de Jésus et de Marie : je me réfugiais dans son Cœur à Lui et m'agrippais à son Manteau à Elle».

« Que la volonté du Seigneur soit faite »

J'ai confié à Jésus et à la Maman ma vie incompréhensible : qu'ils daignent l'accepter et que dans leur divine sagesse, Ils la comprennent tout à fait.

À moi il m'appartient uniquement de souffrir et de les suivre, même si je n'y vois rien. Qu'en toute chose soit faite la volonté du Seigneur.

« Tu es à moi et à Jésus... »

La Petite-Maman est venue (invitée par Jésus), m'a enveloppée dans son manteau, et en me serrant entre ses bras très saints, son Visage bien contre le mien, de ses saintes lèvres Elle m'a dit :

Ma fille, ma petite enfant, aie courage ! Tu es à moi et à Jésus. Souffre pour Lui, ne Lui refuse rien ; souffre pour les pécheurs, sauve des âmes : elles sont filles du sang de Jésus, elles sont les enfants de ma douleur.

Jésus s'est approché, m'a caressée avec la Maman du Ciel et ensuite Il m'a dit :

? Tu peux compter sur notre protection et sur notre soutien pendant ton chemin de croix : combien grande est la douleur, mais combien grand aussi est l'amour ! Laisse-toi blesser profondément par l'aiguillon des épines. Mes promesses se réaliseront, ma cause triomphera.

« J'ai eu la vision de la Maman »

Cette nuit et la précédente, j'ai eu à deux reprises, la vision de la Maman. Je ne lui parlai pas : je n'ai fait qu'admirer combien Elle était belle ; j'en étais fascinée. Elle était habillée de bleu et blanc. Je la voyais comme une mère empressée qui surveille le sommeil de son enfant. Elle me fixait avec tristesse, mais son regard était rempli de douceur.



Elle a disparu en laissant mon âme fortifiée.

« O combien Elle était belle !... »

La Petite-Maman ne m'a pas laissée toute seule au milieu de mon martyre : elle atténua ma douleur rien qu'avec sa présence. O combien Elle était belle !... Elle m'a adressé un si tendre sourire. Certains de ces instants donnent à l'âme la force et le courage pour supporter une plus grande douleur.

« Porte en toi mon amour... »

Jésus s'approcha et comme dans un étau, je me suis trouvée en Leur milieu, couverte de leurs caresses.

La Maman m'a dit :

? Va, ma fille, donne à Jésus tout ce qu'il te demande, donne-le avec joie. Porte en toi mon amour, propage-le.

1949

« Mon enfant,... fais que Je sois aimé... »

Mon enfant,... fais que Je sois aimé, consolé et réparé dans mon Eucharistie. Dis, en mon Nom, qu'à tous ceux qui, remplis d'une sincère humilité et d'un fervent amour, feront, pendant les cinq premiers jeudis de cinq mois consécutifs, une bonne communion, et passeront une heure d'adoration devant mon Tabernacle, intimement unis à Moi, Je leur promets le Ciel.

Dis aussi à tous qu'à travers l'Eucharistie ils honorent mes saintes Plaies... Qu'au souvenir de mes Plaies, ils unissent celui des Douleurs de ma Très Sainte Mère. À tous ceux qui demanderont des grâces spirituelles ou corporelles, Je promets de les exaucer, à moins que celles-ci portent préjudice au salut de leurs âmes. Au moment de leur mort, ma Très Sainte Mère viendra avec Moi, afin de les défendre...

« Courage, ma fille... »

Courage, ma fille, courage, épouse si chère ! Offre-moi ta douleur, offre-moi ton martyre, ta croix sans pareille. Tu n'es pas seule sur celle-ci, comme je te le fais sentir : je suis avec toi et veille sur toi, ainsi que ma Mère bien-aimée. Te souviens-tu comment Elle t'est apparue dans la nuit du 16 au 17 en Immaculée Conception, titre que toi tu aimes tout particulièrement ? Elle est venue te reconforter, sans que tu le voies, Elle est venue veiller sur toi, comme une mère empressée veille auprès de son enfant endormi. Elle est venue te câliner et te couvrir de son manteau. Et toi, tu n'en a pas parlé dans le Journal que tu as dicté : je ne veux pas que tu agisses ainsi.

Avec une grande tristesse je Lui ai dit :

? Pardonnez-moi, mon Jésus : j'ai douté de moi-même, je craignais qu'il ne s'agisse que d'un rêve. O combien j'en suis attristée ! Si Vous me réprimandiez pour mes péchés, je ne serais pas davantage attristée.

? Je ne te réprimande pas pour tes manquements : ceux-ci sont permis par moi ; mais je te réprimande parce que je veux que tu dises tout ce qui se passe en toi : c'est pour le bien des âmes.

Ne pas perdre mon union avec Jésus...

Tous les jours je me proposais de vous donner de mes nouvelles, mais ma croix est si lourde que je ne peux disposer de moi pour rien. Notre-Seigneur fait toujours le contraire de mes désirs. Pour le consoler, je me sou mets aux siens, en tout ce qu'il veut. J'aimerais rester toujours toute seule, dans la solitude et le silence, mais, hélas, le plus clair de mon temps je suis accompagnée. Les personnes qui me visitent sont nombreuses et mes souffrances bien grandes. Voilà pourquoi j'ai tardé à vous écrire. À certaines heures, les visiteurs ne me



laissent pas ; à d'autres, ce sont les souffrances qui prennent possession de moi. Tout cela me cause une grande frayeur ! Si ce n'était le désir de ne pas refuser la croix, je me cacherais dans un petit trou, pour y vivre seule avec Jésus. Je sais qu'il veut ces souffrances et, confiante en ses divines promesses sur le salut des âmes, le sourire aux lèvres et le cœur en sang, je reçois et je conseille, malgré ma grande ignorance, tous ceux qui s'approchent de moi. Je ne suis pas là pour satisfaire mes désirs, mais ceux de mon Bien-Aimé Jésus. Je me préoccupe de ne pas perdre mon union, ni avec Lui, ni avec le très Saint-Sacrement ni avec mes trois amours, le Père, le Fils et le Saint-Esprit, que je veux aimer à la folie.

Si le martyre de mon corps est indicible, celui de mon âme est encore bien plus grand... J'ai tant à dire, mais jour après jour, mon ignorance augmente, de sorte que je ne sais et ne peux rien exprimer. Si mon âme et mon cœur pouvaient écrire, ils écriraient un monde de volumes.

« Le monde est rempli d'ordures... »

? Le monde est rempli d'ordures : combien en souffrent nos Cœurs ! - de Jésus et Marie.

O Maman, ma chère Petite-Maman, comment pouvez Vous, Vous qui souffrez tant, me parler avec autant de bonté, autant d'affection et me sourire si tendrement, même si de votre sourire transparait votre grande tristesse ?

? Sais-tu pourquoi, ma fille ? C'est pour que toi aussi, tu deviennes, dans ta souffrance, semblable à moi : afin de te donner courage, afin que toi, tu souries toujours à la douleur et que tu regardes celle-ci comme un don, une preuve de l'amour de Jésus envers toi : une croix de salut.

Comme moi j'ai écrasé la tête du serpent, toi aussi tu dois écraser le péché par la force de ta douleur.

La Petite-Maman, pendant qu'elle me parlait ainsi, écrasait de ses pieds une grosse tête de serpent».

« Prie et souffre pour réparer »

La Maman m'a enveloppée dans son manteau très saint, m'a prise sur son sein, et en posant ma tête contre son Cœur, Elle m'a enlacée et m'a embrassée et, tout en me caressant, Elle m'a fait écouter les battements de son Cœur contre le mien.

? Je veux, ma fille, partager avec toi ma tendresse, ma douceur ainsi que les douleurs de mon Cœur très saint : ce sont les douleurs du tien et de mon Jésus...

Prie et souffre pour réparer la justice divine pour tant de malhonnêteté, tant de perversion, tant de vanité, tant de crimes ! Les plages, les plages, mon enfant, les casinos : que de marées, que d'incendies d'iniquité !

Va, annonce au monde combien en souffrent Jésus et Marie.

« Je veux t'associer à moi... »

La Maman m'a prise dans ses bras comme une petite enfant, m'a caressée et m'a embrassée très tendrement.

J'ai pu voir que son Cœur très saint était tout criblé de flèches. Et, pleine de compassion, pendant qu'elle m'embrassait, je les Lui enlevais, avec beaucoup, beaucoup de précaution et les plantaient ensuite dans mon propre cœur.

O non, ma Maman chérie, l'enfant qui aime sa mère, s'il le peut, ne la laisse pas souffrir. Je veux, moi, endurer vos douleurs et celles de Jésus.

? Je veux, mon enfant, t'associer à moi et je veux que tu ré pares, par ta souffrance, pour le Cœur de mon Jésus : Il est si offensé ! Souffrons ensemble, unies dans la même douleur, comme un seul cœur.



Si seulement tu savais combien l'acte héroïque de ta bonté qui consista à m'enlever les flèches si aiguës qui me blessaient terriblement, réjouit mon Cœur et celui de Jésus ! Comme récompense je t'offre mon amour, je te donne tout ce que j'ai : distribue-le comme tu voudras ; donne-le comme prix à ceux que tu aimes et qui te défendent. Moi aussi je les aime et je leurs promets ma protection, ainsi que celle de Jésus...

« Le danger est imminent... »

La Maman chérie est arrivée : Elle a uni ses bras aux miens et Elle est restée ainsi quelque temps. O combien je me sentais heureuse ! Ma souffrance a disparu. La Maman m'a remplie de je ne sais quoi : cela fut pour moi comme un fort aliment.

? Ma fille, mon enfant, Jésus souffre et moi je souffre avec Lui : aie compassion de nous ; aime-nous, donne de la joie à nos Cœurs.

Le danger est imminent : la justice de Dieu va bientôt tomber sur la terre. Je suis désormais fatiguée de demander au Père Éternel miséricorde pour mes enfants si coupables.

Offre-nous ton cœur, répare pour nos Cœurs ! Le Ciel t'appartient et, grâce à toi, il appartient aussi à des millions d'autres âmes.

O Maman chérie, faites que je sois fidèle à vos grâces, donnez-moi votre amour, votre pureté et du courage pour accomplir en toute chose la volonté du Seigneur ! J'ai peur de moi-même, peur de moi-même, mais j'ai confiance en Vous.

De nouveau j'ai reçu les caresses de la Maman du Ciel.

Jésus s'est approché. Je me suis trouvée entre Eux, traversée de rayons, comme des flèches venues de leurs Cœurs très saints : elles me traversaient le cœur, traversaient tout mon être.

Jésus m'a dit :

? Ma fille, l'amour de ton Jésus et de ta Petite-Maman traverse ton cœur comme des rayons lumineux.

1950

« Console Jésus, console Marie... »

La Petite-Maman est venue : c'était Notre-Dame des Douleurs...

? Ma fille, ma très chère enfant, Jésus et Marie ne peuvent pas cesser de souffrir : le Père et la mère qui aiment souffrent de voir dans leur foyer la désunion entre leurs enfants. Je souffre avec Jésus en voyant le monde, en voyant nos enfants plongés dans la haine, le vice, la discorde, la perte.

Souffre, ma fille, souffre mon enfant, console Jésus, console Marie, viens-nous en aide : sauve le monde !

Et une fois encore j'ai reçu les caresses de la Maman et de Jésus.

« O amoureuse de l'Eucharistie !... »

Ma vie, ô mon Jésus, quelle tourmente, ma vie ! Acceptez-la, offrez-la au Père Éternel...

Jésus est venu :

? Viens, mon enfant, entre et prends place dans mon Cœur et repose-toi, reconforte-toi...

Ton cœur a besoin d'une nouvelle vigueur...

Je savais que j'étais en Lui, mais je n'avais pas la plus petite étincelle, la moindre lumière : mon cœur souffrait terriblement la douleur.

Regardez comme je souffre, Jésus : c'est par amour pour Toi. Je vois bien que je n'ai rien à Te donner parce que la douleur ne m'appartient pas...

À cet instant il me semblait être accrochée au Cœur de mon Seigneur et je sentais comme qu'un feu dévorant qui m'enflammait tout entière : mon esprit s'illumina... Je me suis trouvée plongée dans l'Amour de Jésus. C'est alors que je Lui dit :



Maintenant je sais que Tu m'aimes et que je T'aime ; je sais que je souffre et que j'ai des souffrances à T'offrir...

? Ma fille, Je veux que dans ta souffrance tu restes dans la plus complète obscurité, une obscurité mortelle. Je veux que tu sois plongée dans un océan de souffrance et que tu navigues sans même connaître de port de salut. Seulement de cette manière tu ramèneras des âmes, des millions d'âmes, vers Moi. Cette souffrance qui fait que toi tu te sens sans vie, secoue les âmes endormies dans le péché et tout près de se perdre éternellement.

J'ai vu l'enfer ouvert, d'où sortaient d'épouvantables flammes. J'ai entendu des rougissements et des cris impossibles à décrire. Je me suis exclamée :

Mon Jésus, faites que plus une seule âme n'y tombe. Je souffrirai volontiers ce que vous voudrez et pendant tout le temps que vous voudrez. Et si vous acceptez mon offrande, je souffrirai dans la joie jusqu'à la fin du monde, tant que sur la terre il y aura des âmes à sauver.

Cette terrible vision s'arrêta et j'ai continué de rester auprès de Jésus.

? O héroïne, ô âme victorieuse, ô amoureuse de l'Eucharistie et des âmes ! Courage, en avant pour la conquête !...

Reçois une goutte de mon sang : il te donnera une nouvelle vie. Cette vie que tu vis, vie remplie de tant de merveilles, ne peut être comprise que par très peu d'âmes : les âmes qui vivent une vie profondément intérieure, âmes vraiment mystiques. O combien elles sont rares, celles-ci !... Combien souffre mon Cœur de cette carence !...

« Tu dois Me ressembler... »

Je suis arrivée sur le Calvaire, épuisée, sans vie. Je sentais dans mon cœur un poids immense. J'ai été crucifiée... Sur le Calvaire il faisait presque nuit, mais dans les âmes il y avait nuit obscure .

Près de la croix, presque agonisante - les mains jointes - la Petite-Maman pleurait.

On m'avait donné du fiel et du vinaigre, mais ma soif persistait : c'était une soif du cœur, une soif d'âmes, c'était une soif de donner la vie. Quand Jésus leva les yeux au Ciel, remettant au Père son Esprit, Il bougeait péniblement ses lèvres. Il expira et moi, j'expirai avec Lui.

Quelques instants plus tard Il me redonna vie et me dit :

? Mon enfant, la commémoration de ma Passion est de tristesse et de deuil : la joie étant pour bientôt. Toutes les dates importantes de ta vie ne peuvent cesser d'être douloureuses et remplies de tristesses et d'angoisses ; tu ne peut pas négliger de sentir de près la mort, afin que cette mort soit un alléluia, que ta crucifixion soit une résurrection continuelle. Tu dois Me ressembler ; Je veux que tu Me ressembles en tout.

Malheureux sont ceux qui ne tirent pas profit de mon sang ; malheureux est le monde que ne cueille pas le fruit de la vie de la victime de ce calvaire continu qui se renouvelle en toi. Courage, ma fille : c'est un Calvaire de salut, c'est une croix qui donne la victoire... Aie confiance, ne doute pas...

Ton âme ne jouira pas de l'alléluia de Ma résurrection , afin que les âmes ne souffrent pas la mort éternelle. Dis à tout le monde Ma peine et Ma tristesse, parle de mes demandes réitérées de prière, de pénitence, de changement de vie. Dis-le toi même et fais en sorte que le disent aussi ceux qui prennent soin de ta vie...

« Tout pour vous, ô Jésus !... »

Comme Jésus me l'avait dit, je n'ai pas eue la joie de la Résurrection. J'en ai souffert atrocement...

Malgré cela, la paix, la résignation et l'amour m'habitaient.



Fréquemment je répétais : Tout pour vous, ô Jésus, tout pour les âmes : je suis votre victime !...

« Je me sens abandonnée... »

Je me sens abandonnée malgré que je me sois confiée à Notre-Dame ; je me sens morte, sans lumière et sans guide.

Je me suis confiée, je me suis déposée entre les bras de la Petite-Maman. Et ainsi je vais, cheminant par les routes épineuses et difficiles que la Providence m'a tracées.

Ainsi confiée, dans un complet abandon, mon douloureux cheminement devient plus suave. Quand je souffre de la mort que je sens en moi, je dis : la Maman est ma vie. Quand je n'ai ni lumière ni force, je répète : la Maman est lumière, la Maman est force. Quand je sens que toute ma vie est une tromperie et que je me mens à moi-même, je murmure : qu'importe, la Petite-Maman ne se trompe pas, Elle est vérité.

Et pour toute chose je répète toujours pour moi-même : je ne veux que ce que la Maman veut ; j'irai là où Elle ira...

1951

L'Immaculée est passée près de moi...

À une certaine heure de la nuit l'Immaculée Conception est passée tout près de moi, comme quand on croise quelqu'un sur la route. Elle ne s'est pas arrêtée et ne m'a pas parlé. Mais, combien Elle était belle ! Il me suffit d'admirer sa beauté pour être réconfortée.

Lors des moments les plus douloureux, le souvenir de cette beauté est pour moi un baume et un salutaire fortifiant.

« Je me sentais très humiliée... »

Ce matin la Messe fut célébrée dans ma chambre. Comme je l'ai déjà dit - par ailleurs - je n'ai pas réussi à y participer. En effet, je me trouvais sur deux mondes : sur l'un de ceux-ci je suivais la Messe, même si incapable de le faire ; sur l'autre je marchais vers le Calvaire.

Pendant la Messe, je me suis souvenue de tout et de tous et j'ai demandé à la Maman du Ciel ses propres sentiments pour nous assister et l'amour avec lequel Elle a accompagné Jésus. Je me sentais très humiliée et la plus indigne des personnes présentes, mais mon cœur brûlait dans de telles ardeurs que je pensais que celles-ci montaient jusqu'à mon visage.

Dans le monde qui me conduisait vers le Calvaire, je portais la "Petite-Maman" : mon cœur était la chaise porteuse de la Maman des Douleurs.

J'avais la sensation que le Cœur de Jésus et celui de la Maman n'en faisaient qu'un seul Cœur, qu'un seul Amour, qu'une seule Douleur. Divine union ! Vous expliquer la nature grandiose de cet amour, de cette union, de cette douleur m'est impossible, je ne sais pas.

« O ma Petite-Maman, ne pleurez pas »

J'ai observé que beaucoup, beaucoup de larmes glissaient de ses yeux tout le long de ses très saintes joues : l'une n'attendait pas l'autre. O mon Dieu, quelle douleur j'ai ressentie. Je ne pouvais pas la voir pleurer : je voulais les essuyer moi-même, mais j'avais les mains attachées, je ne le pouvais donc pas.

O ma Petite-Maman, ne pleurez pas, ne pleurez pas ! Faites que moi, je pleure à votre place ; essuyez-les avec l'amour de mon cœur, prenez-le comme si c'était celui de Jésus et le vôtre.

Combien grande était mon anxiété de voir cesser ses larmes ! J'avais l'impression que tout l'amour de mon cœur s'en allait envelopper le Visage de la Maman. Les larmes cessèrent. Elles ont commencé alors à tomber abondamment dans mon cœur et dans mon âme. Bien des heures sont maintenant passées et les larmes continuent de tomber : comme si mon âme et mon cœur pleuraient.



? Mon enfant, épouse de mon Jésus, mes larmes sont causées par la vision du monde : sur lui, rien d'autre n'existe qu'iniquité et crime ! Gare à lui, s'il ne se convertit pas ! Reste donc avec mes larmes, avec ma douleur ; ce sont les miennes et celles de Jésus. Ma douleur est aussi la sienne, tout comme sa douleur est aussi la mienne. Aie courage, ne néglige rien ! Elle a alors renouvelé ses caresses. Jésus s'est approché et Lui aussi m'a caressée tendrement. Leur divins Cœurs me serraient comme une presse. Ils m'ont enflammée d'amour».

« Sois toujours héroïque !... »

? Je serai, ma fille, près de ton calvaire comme j'ai fait jadis près du Calvaire de mon Jésus, près de la croix.

Sois toujours héroïque et généreuse ! Ne refuse rien à Jésus : les âmes l'exigent ainsi.

Tu vis la vie de Jésus : Moi en toi, je Le vois, Lui.

Il est déjà bien tard, dans la nuit. Les souffrances de mon cœur et de mon âme sont très grandes : mon cœur et mon âme se sentent perdus. Mais la flamme que j'ai reçue de Jésus et de la Maman brûlait encore en moi.

« Le Portugal, ah ! le Portugal !... »

La Maman me prit dans ses bras et me serra contre Elle, puis me dit :

? Écoute, mon enfant, les battements précipités de mon Cœur très saint : il bat d'amour pour toi, il bat très affligé de voir la misère et l'agonie du monde. Le Portugal, ah ! le Portugal qui ne répondit pas correctement au message de Fatima. Le Portugal, ah ! le Portugal ! J'ai voulu le mettre sous la protection de mon manteau très saint, mais il ne l'accepta pas, ne répondit pas à mes désirs : en lui règne la fausseté, il est secrètement miné et corrompu. Prie pour lui, ma fille, souffre pour lui, souffre pour moi ; console ton Jésus, console ta Maman chérie, la Vierge du Carmel, la Reine du Ciel qui te tient entre ses bras.

1952

1953

« Je ne saurais vivre sans souffrir... »

Je languis dans mon calvaire. Quelquefois j'agonise et il me semble que mon heure soit arrivée. Combien de secrets garde à jamais la douleur ! Dans ces langueurs... je répète, le regard fixé dans Ciel :

Mon Dieu, que Votre sainte volonté soit faite ! Je suis votre victime. Je me confie et m'abandonne à la divine Providence.

Pendant ces instants douloureux, j'agonise dans les bras de Jésus et de la Maman du Ciel sans ressentir un instant Leur soutien et Leur protection.

Cependant, l'espérance et la fidélité sont le baume pour ma souffrance. Je ne sens pas avoir de la fidélité, mais je confie ; il ne peut pas en être autrement : ou souffrir ou mourir, mon Jésus ! Les désirs de souffrir sont si intenses qu'ils me portent à susurrer dans la plus profonde intimité avec Dieu :

Pauvre de moi, ô Jésus, si vous me retiriez la souffrance !

Je ne saurais vivre sans souffrir : la vie sans souffrance me paraîtrait insupportable...

Rien n'est aussi doux que la croix, quand nous l'acceptons et la portons par amour...

(...)

? Souffre, mon épouse bien-aimée, comme une mère dans les douleurs de l'enfantement. Tu es mère des pécheurs ; souffre pour eux. Donne-leur la vie. Donne-leur le salut. Ta douleur est infinie, parce qu'infini est ton amour. Ta vie est la vie de Jésus. Ton triomphe et ta victoire ce sont ceux de Jésus. Souffre avec joie. Appelle les pécheurs à mon Cœur...

« Je veux des âmes eucharistiques... »



(...)

J'ai entendu la Voix divine de Jésus :

? À l'ombre de la Croix, à l'ombre de ce calvaire les âmes trouvent refuge, trouvent un lieu de salut... Vis de Moi et pour Moi. Je veux que les âmes vivent de toi, afin qu'à travers toi elles viennent à Moi. Ce que les âmes reçoivent, le reçoivent de Moi : tu es le canal des grâces et de la vie de Jésus. Tu es le porte-voix des désirs de Jésus. Je veux que les âmes deviennent avides de l'Eucharistie. C'est par toi, par ce calvaire qu'elles viendront. Je veux des âmes, beaucoup d'âmes eucharistiques. Je veux que beaucoup d'âmes s'approchent des Tabernacles, qu'elles s'envolent vers Moi comme des bandes d'hirondelles autour de leur nid.

Vis, fleur Eucharistique, vis ma Vie, toi qui vis de mon Corps et de mon Sang, toi qui continues mon œuvre rédemptrice, mon œuvre de salut. Mon Cœur souffre à cause de l'indifférence de tant de cœurs, à cause de l'insensibilité des hommes.

(...)

Je veux réparer, ô Jésus, pour tous les cœurs, pour toutes les âmes. Je veux qu'ils soient en Vous, qu'il aillent dans Vos Tabernacles ; je veux qu'ils Vous reçoivent ; je veux voir le monde brûler ce même feu dont Vous brûlez pour lui et dont Vous faites brûler mon cœur. Qu'ils ne croient pas en moi afin de croire en Vous, qu'ils me méprisent et s'approchent de Vous, qu'ils me détestent, mais qu'ils s'approchent de Vous pour Vous aimer.

? Ma chère enfant, le feu dont je brûle et dont je te fais brûler est celui de l'Eucharistie. Ton désintéressement vis-à-vis de toi-même réjouit mon divin Cœur. Courage ! Les hommes ne font pas comme Je veux, mais ta vie arrivera aux confins de la terre et sera un aimant pour les âmes

Le Seigneur triomphe et triomphe sur ce calvaire .

« Son divin amour me pénétra »

Je passe mes jours morte, à l'ombre de la mort. Je suis morte et un ombre mondial me couvre. Je ne sais pas comment supporter, comment pouvoir résister à tant de souffrance.

Ce n'est que mon Jésus, le Seigneur omnipotent qui peut triompher, dans ce douloureux martyre.

Le cœur et l'âme pleurent des larmes de sang. L'inutilité vient les boire, les déguster a peine sont elles sorties des plaies ; ne les laisse même pas apparaître : je sens comme si pas même Jésus les voyait.

Je n'ai rien, absolument rien pour l'éternité. Je n'ai rien, rien qui me permette de racheter les âmes. Je n'ai rien, absolument rien avec quoi je puisse consoler Jésus et Lui prouver mon amour.

Toutefois, les ardeurs de me donner, de me liquéfier, de disparaître en Lui, sont indicibles : ardeurs infinies de me liquéfier dans le creuset de la souffrance, uniquement pour Jésus, uniquement pour les âmes...

Mon Jardin des Oliviers fut de mort et d'horreur, à cause de la souffrance. Il faisait nuit : j'étais immergée dans celle-ci et plus solide que le roc le plus dur. La nuit était déjà avancée, sur mon cœur, comme s'il était un terrain, se trouvait le calvaire avec la croix hissée. J'étais le monde, le calvaire, la croix et l'échelle par laquelle les âmes montaient vers Jésus.

Malgré que je sois morte, j'étais la vie, j'étais le Ciel.

Pour mon corps la nuit fut tourmentée ; mon âme, de temps à autre agonisait de douleur à l'approche du vendredi.

Ce matin, sans avoir dormi, il m'a semblé me réveiller d'un profond sommeil. Je me suis réveillée en sursaut : "la mort, la mort ! Je vais mourir !".



Je mourais alors même que j'étais en vie.

J'ai pris le chemin du Calvaire : mon cœur y est allé, à la rencontre de la mort, afin de se donner entièrement et être vie. Moi, dans mon inutilité, j'ai suivi des chemins différents, des chemins erronés. J'ai beaucoup cheminé, j'ai parcouru toute la terre coupable.

Je ne sais pas comment, portée par une force et par un amour qui me faisait avancer, je suis arrivée au sommet du Calvaire ; je suis allée vers la Croix de Jésus ; je me suis accrochée à ses pieds ; je les ai baignés de mes larmes, j'ai pleuré mes fautes. Jésus me lavait dans son Sang. Plus Il me lavais, plus j'allais vers Lui : son divin Amour me pénétrait à un tel degré que je suis devenue Christ : la même souffrance, les mêmes plaies, la même agonie, la même mort. Ce n'était plus moi à me remettre au Père, c'était Lui en moi à me remettre...

(...)

Le Ciel et la terre se sont réconciliés...

Quelques instants après la mort mystique en Croix], Jésus est venu... :

? Le Cœur divin de Jésus déborde d'amour. Il envoie sur la terre, à tous les cœurs et à toutes les âmes les mêmes rayons enflammés au même incendie d'amour. Il est Père, Il est un bon Père. Il veut s'offrir et faire en sorte que tous ses enfants brûlent dans les mêmes flammes, dans le même brasier de l'amour...

Je viens demander de l'amour. Je viens vous demander d'être assidus à l'Eucharistie. Je viens vous demander de réciter le Rosaire et d'avoir pour ma Très Sainte Mère une vraie et sainte dévotion...

Et toi, ma fille, parle aux âmes, achemine-les vers Moi. Parle-leur de ma miséricorde et de mon amour, mais n'oublie pas de leur parler aussi de ma Justice et de la Justice de mon Père. Va en paix et donne-la ma Paix !...

« Marie Mère du monde... »

(...)

Sur le Calvaire d'aujourd'hui je suis restée morte dans les bras de je ne sais qui. L'inutilité et l'indifférence ont triomphé sur le sommet du Calvaire ; la Croix était levée et sur celle-ci Jésus était crucifié. Et moi, au pied de la Croix, j'étais dans les bras de la Maman chérie. J'étais morte, mais je sentais Sa douleur. J'étais Jésus et Elle était ma Mère ; j'étais le monde et elle était la Mère du monde. Dans mon cœur il n'y avait que souffrance et sang...

« Ô comme vous êtes belle !... »

? Ma Mère bénie, venez, venez vite : notre enfant a besoin de notre réconfort.

Petite-Maman, Notre-Dame de Lourdes, combien tu es belle, ô comme vous êtes belle, ma douce Petite-Maman ! Rends-moi pure, pure ; rends-moi semblable à Toi, ma chère Petite-Maman ! Maman chérie, comme je me sens bien sur ton sein !...

Combien votre tendresse et votre réconfort ont rempli mon cœur : celui-ci ne tient plus dans ma poitrine.

Je ne suis pas digne de Vous embrasser, mais Vous, Vous en êtes digne, ô ma douce Petite-Maman ; que je corresponde à votre amour, à votre atteinte...

? Ma fille, ma fille bien-aimée, forte des dons célestes, va maintenant vers ta croix, va réparer pour le divin Cœur de Jésus et pour le mien, va faire que nous soyons aimés.

« O "Mãezinha", veillez sur moi... »

- Viens ici, ma petite fille, viens dans les bras de ta Maman céleste. Reprends courage : tu n'as rien à craindre sous notre protection... Ne crains pas, ne crains rien : tout le Paradis est avec toi, tout le Ciel est avec vous (ceux qui défendent la cause d'Alexandrina). Quelle gloire, quelle gloire, quelle réparation ! Gloire pour Dieu, réparation pour les âmes. Ne refuse rien, ne dit pas non à Jésus, ma chère petite enfant.



O ma Petite-Maman, ô "Mãezinha", veillez sur moi, veillez sur nous !

- Reçois, ma fille, reçois de nouvelles affections de Jésus et Marie.

Va, va de l'avant avec courage : marche joyeuse de la joie des saints. Sois en paix...

« Quand pourrai-je voir au Ciel ?... »

(...)

Quand pourrai-je voir au Ciel mon Seigneur et rester avec Lui ? Je sens ne plus pouvoir supporter cette douloureuse et terrible éternité... J'ai besoin de partir, de m'envoler vers Dieu. Je crains de trébucher ; j'ai peur de perdre pour toujours mon Seigneur... Mon Dieu, mon Dieu, pauvre de moi si je Vous perds, pauvre de moi si je Vous offense...

Je n'ai pas arrêté d'offrir au Seigneur le sacrifice de la séparation, pour quelques jours, d'avec ma sœur. Je l'ai offert pour diverses intentions et je l'ai fait uniquement par amour et dans cette éternité...

« C'est toi qui consoles nos Cœurs... »

(...)

Après le Communion], Jésus m'a dit :

? ... Supporte tout... Supporte cette terrible éternité, qui n'est que temporaire, afin que des milliers, des millions d'âmes ne doivent le supporter éternellement...

Venez, Ma Mère bénie, venez ô Mère des douleurs conforter la victime des douleurs...

? Accepte, mon enfant, mes tendresses de Mère. Aie courage : je viendrai bientôt te chercher pour te ramener au Ciel. Donne tout à Jésus. Plus longtemps tu Le sens, plus Il est présent en toi. Nos Cœurs sont tristes à cause de l'incendie des vices dans le monde. C'est toi qui consoles nos Cœurs. Reçois de Ceux-ci tout l'amour...

« Rebroussez chemin... »

Avant que tous ne partent, je veux vous dire à peine quelques paroles :

Que ces regards curieux, fixant tous un seul regard ; que toutes ces personnes qui m'écoutent tirent de mon martyre quelque profit pour leurs âmes. C'est la raison qui me mène à m'immoler ; c'est la raison qui me mène à me sacrifier ; c'est la raison qui me mène à accepter de Jésus tout ce qu'il veut me donner - toute la souffrance que Notre-Seigneur veut m'envoyer - j'ai toujours tout accepté.

Je suis sûre, absolument certaine, moi qui sur cette terre n'ai jamais rien refusé à Notre-Seigneur, qu'il ne me refusera rien non plus au Ciel. Mais il faut absolument que vous en profitiez ; qu'il ne s'agisse pas uniquement de curiosité, votre venue ici, qu'il s'agisse, plutôt, du besoin de savoir ce que Notre-Seigneur attend de chacun de nous.

Il nous invite tous à rebrousser chemin, à faire pénitence pour nos péchés, à être meilleurs.

Vous voulez éloigner la justice de Notre-Seigneur ?

Oh ! alors dépêchez-vous, au plus tôt, rebroussez chemin, faites pénitence pour vos péchés et changez de vie. Moi, malheureusement, je ne suis pas sainte, mais j'ai pour obligation de l'être. Vous aussi, vous avez cette obligation, car Notre-Seigneur nous invite tous à la sainteté. Peu m'importe que l'on me traite de sorcière - et c'est vrai que quelqu'un m'appelle ainsi - peu m'importe que l'on me considère comme une hypocrite. Cela non plus, peu m'importe. Que n'a-t-il pas souffert, Notre-Seigneur ? Que n'a-t-on pas dit de Lui ? Et il s'est tût à tout cela, chrétiens, il s'est tu ! Moi, malheureusement, je ne me tais pas comme Notre-Seigneur se taisait ; je m'insurge toujours, mon ego se rebelle, de temps à autre, montrant ainsi ce que je suis en réalité. Mais, j'aimerais être une ensorceleuse, ensorceleuse pour Jésus. C'est cela que j'aimerais être.

Pour quoi faire ?



Mais pour vous ensorceler tous, pour vous donner tous à Jésus, car c'est à Jésus que je veux procurer toute joie ; c'est pour Jésus que j'aime toutes vos âmes. Beaucoup de ceux qui sont là, je ne les connaissais pas, mais déjà je les aimais, déjà je souffrais et priais pour eux.

Pourquoi cela, chrétiens ?

Je n'aimais pas vos corps, non, j'aimais vos âmes. Car je ne veux pas qu'une seule goutte du Sang de Notre-Seigneur ait été versée en vain. Non, Notre-Seigneur a donné sa vie sur le Calvaire par amour pour nous, mais il nous faut maintenant nous repentir. Pilate] demandait si on voulait crucifier le Christ et libérer Barrabas, et nous tous, d'une seule voix, nous avons crié, en même temps : "Crucifie-le ! Crucifie-le !" Or, à ce moment-là, nous avons préféré un homme, qu'un homme soit libéré et que l'on crucifie le Christ. Maintenant, nous, en commettant le péché mortel, nous expulsions la très Sainte Trinité de nos cœurs ; nous donnons la préférence, non pas à un homme, mais au démon, à l'enfer, plutôt qu'à Notre-Seigneur et au Paradis.

Toute âme qui vit en état de grâce possède en elle la très Sainte Trinité, elle possède le Ciel, car le Ciel c'est Dieu et Dieu c'est la très Sainte Trinité ; donc cette âme a le Ciel en elle. Par contre, toute âme qui vit dans le péché mortel a en elle le démon.

Il y a peu, un homme me disait ici, après que je lui ai dit quelques paroles comme celles que je vous dis là, chrétiens ; des paroles simples, dénouées de tout artifice - car je n'ai aucune instruction - mes ressenties, dites du plus profond de mon âme ; cet homme, disais-je, en entendant ces paroles, s'est approché de moi et m'a dit : "Vous avez raison, petite sœur, vous avez raison, je n'ai pas fait le bonheur de mon foyer." Car je disais à tous que nous avons l'obligation de procurer la joie et le bonheur de nos foyers, même si pour cela nous devons souffrir beaucoup - ce n'est pas de la faute de nos familiers, si nous souffrons !

Nous devons, nous chrétiens, procurer la joie des autres, car cela plaît à Notre-Seigneur. Faites que les autres vivent heureux, même si votre cœur vit dans la douleur.

Je leur disais cela, et encore davantage !

Pourquoi ne rendez-vous pas vos foyers heureux ?

Pourquoi vivez-vous sans Dieu ?

Pourquoi blasphémez-vous ?

Pourquoi calomniez-vous ?

Pourquoi êtes-vous soupçonneux ?

Parce qu'il n'y a pas de fidélité ; parce que vous n'acceptez pas les enfants que le Seigneur veut vous donner : vous n'en voulez qu'un ou deux. D'autres n'en veulent pas du tout.

Terrible justice de Dieu qui viendra, déjà sur la terre, pour ces parents qui enlèvent la vie à ceux-là même qui n'ont point connu de vie ; qui volent la vie, qui ont privé de Paradis ceux-là mêmes qui n'en ont jamais entendu parler, et qui n'ont jamais connu Notre-Seigneur !...

Et, après avoir parlé de ces choses et de beaucoup d'autres, cet homme - dont j'ai parlé - s'est approché de moi pour me dire : "Vous avez raison, ma petite sœur, vous avez raison ; je n'ai pas fait, jusqu'à ce moment, le bonheur de mon foyer ; j'ai été bien malheureux ; je vis dans le péché ; et cela fait bien longtemps que je ne me suis pas confessé : je sens l'enfer à l'intérieur de moi !"

Et tout ceci, parce que je leur avais dit qu'ils marchaient dans le brouillard de l'enfer, enchaînés par le démon : il l'avoua lui-même, chrétiens, il l'avoua lui-même...

Et, tout bonnement parce que j'avais dit à tous : Profitez de ce que vous entendez, que mes paroles - dites avec tant de sacrifice - tombent sur vos cœurs et qu'elles y restent empreintes, en lettre de feu ; qu'elles ne disparaissent plus jamais.



Aimez Jésus et la Maman du Ciel ! Aimez Jésus et la Maman du Ciel ! Aimez Jésus et la Maman du Ciel !

Mon cœur en est plein et mes lèvres ne parlent que de ce dont mon cœur est plein ! Aimez Jésus ! Celui qui aime n'offense pas Dieu, et tout celui qui n'offense pas Dieu, n'offense pas non plus son prochain.

Priez votre Chapelet chaque jour, à la très Sainte Vierge.

Chrétiens, qui ne voudrait pas avoir notre Mère du Ciel, à l'heure de la mort, à intercéder pour nous ?

Donc, si tous, nous la voulons pour avocate, à l'heure de notre mort, il faut que nous soyons ses fidèles dévots, tout le long de notre vie.

Nous devons, chrétiens, nous devons penser sérieusement à l'Éternité qui approche, à l'amour que Notre-Seigneur a pour nous, et à ce que représente une offense faite à Dieu. L'offense est aussi grande que Dieu lui-même, car elle blesse le Cœur même de Dieu.

Rebroussez chemin !...

Je vous le demande du plus profond de mon âme, du plus profond de mon cœur.

Aimez Jésus et la Maman du Ciel !...

Que l'on me traite de sorcière ; que l'on me traite de folle, d'hystérique ou de tout ce que l'on voudra - moi, grâce à Dieu je ne me sens pas atteinte ! Tout ce que je veux c'est pouvoir souffrir tout cela pour l'amour de Notre-Seigneur. Je voudrais, par contre, pouvoir à Notre-Seigneur : "Seigneur, tous ces cœurs vous aiment ; tous sont à vous, Seigneur ! Oh ! Jésus, qu'aucune de ces âmes ne se perde ; qu'aucune goutte de votre Sang ne se perde inutilement pour ces âmes."

C'est cela que j'aimerais dire de vous et de l'Humanité entière.

Je ne suis motivée ni par le Ciel ni par la Gloire ; je sais que Notre-Seigneur me récompensera. Ce n'est pas cela qui me motive, ni la récompense du Ciel qui me fait agir. J'aimerais être votre tapis ; j'aimerais rester à l'entrée du Paradis et être le tapis de l'Humanité entière !...

Que m'importerait de rester là, à servir de tapis si, même en étant le tapis, je pouvais aimer Notre-Seigneur ; si, même étant le tapis, je rendais gloire à Dieu ; si même en étant le tapis, j'avais contribué à ce que beaucoup d'âmes entrent au Paradis !...

C'est cela que j'aimerais chrétiens ! Et je vous le demande : que ce jour soit le jour de nos bonnes résolutions.

Allez chez vous ; faites votre examen de conscience et regardez en quoi vous avez le plus offensé Notre-Seigneur.

Celui qui va dans les tavernes ; celui qui accompagne de faux amis - qui sont la ruine du corps et de l'âme ; celui qui va au casino, au cinéma, au théâtre, ou à tout autre endroit de divertissements, qui tachent son âme ; celui ou celle qui fréquente la femme de son prochain ou l'homme de son prochain - raison pour laquelle beaucoup de foyers sont défaits - que tous rebroussement chemin ; enfin, tous ceux qui vivent en état de péché mortel, qu'ils rebroussement chemin.

Combien de leur état de péché sont passés directement en enfer !

Combien après leur sommeil se sont réveillés en enfer !

Vous êtes sortis de chez vous. Rentrerez-vous tous chez vous ?

Dieu seul le sait.

Et si Notre Seigneur vous appelait en jugement, là, tout de suite, à vous et à moi ; serions-nous tous en état de pouvoir comparaître en sa divine présence ?

Un moment de réflexion...



Oh mes frères, ô que non !...

Parmi ceux qui sont là, tous n'iraient pas au Paradis. Tous n'entendraient pas de la bouche de Notre-Seigneur : "Viens, béni de mon Père !"

Et pourquoi ?

Parce que tous ne sont pas en état de grâce. Pour éviter cela, cherchez à vivre dans la grâce de Notre-Seigneur, et faites que beaucoup de cœurs vivent, eux aussi, en état de grâce. Soyez des apôtres du bien, soyez des apôtres du Christ : ensemble, vivons pour le Christ.

Il faudrait que nous vivions tous dans une ascension, ascension vers Notre-Seigneur, nous aidant les uns les autres ; et le prêtre vivant sa vie sacerdotale. O comme j'aimerais, comme je serais heureuse qu'il y eût beaucoup de prêtres et que tous vivent de la vie intérieure, de la vie de Dieu dans les âmes ! Qu'ils aient su vivre cette vie, et la comprennent ! Alors là, tous unis, remplis de bonne volonté, et avec l'aide de des prêtres, notre vie serait une ascension glorieuse : nous irions en nous élevant, nous élevant, battant de nos ailes, malgré les taches, et, petit à petit nous nous purifierions, nous nous blanchirions jusqu'à devenir blancs comme neige.

O chrétiens, mes frères, cela ne coûte rien d'être bons ; il est bien plus coûteux d'être méchants !...

Tournez-vous vers Notre-Seigneur ; soyez joyeux !...

La joie est le propre des saints !...

Regardez-moi, je ne suis pas sainte ! J'ai souffert de beaucoup de maladies, et j'en souffre encore, mais, voyez-vous, je n'ai jamais perdu ma joie. Je pleure de temps en temps, mais ce ne sont que mes yeux du corps qui pleurent, car ceux de l'âme, ils sourient à la volonté de Notre-Seigneur ; et je vis joyeuse.

Même pas mes vingt-cinq années de maladie me font perdre la joie. La persécution et les calomnies dont je suis l'objet - on a dit le pire sur mon compte ! - elles non plus, ne me font pas perdre ma joie. Mes yeux pleurent, en effet, souvent, mais je me dis en même temps : "Seigneur, je suis votre victime, que votre volonté soit faite."

Je suis la victime de l'Humanité entière ; elle ne m'en remercie pas pour autant, mais, de toute manière, je n'ai pas besoin de son remerciement, car je ne veux pas d'honneurs, je ne veux pas de grandeurs, je ne veux pas de richesses ; je ne veux rien, rien qui vienne du monde ; je ne veux que l'amour de Jésus ; je veux vos âmes. Donnez-moi les, je les veux ; je veux les donner à Notre-Seigneur. Je ne désire rien d'autre ; je ne veux rien d'autre en ce monde.

Aujourd'hui le monde nous élève au plus haut ; demain il nous précipite dans l'abîme. Malheureux est celui qui fait tout les yeux fixés sur le monde ! Tout s'écroule, chrétiens, tout tombe en ruines.

J'aimerais l'honneur et la grandeur qui viennent de Notre-Seigneur : l'honneur d'appartenir au Roi du Ciel. Nous sommes tous des vassaux du Roi : voilà l'honneur que j'aimerais, rien d'autre. J'aimerais que vous tous, vous apparteniez à Notre-Seigneur, et que tous, nous nous retrouvions au Paradis.

Allez dans la paix de Dieu et n'oubliez pas mes paroles simples, humbles paroles - je ne sais pas mieux les dire, mais ce n'est pas pour autant que j'ai peur ! Je ne crains pas de les dire, ni devant les prêtres, ni devant les docteurs, et non plus devant les professeurs. Je ne me gêne nullement pour les dire. Je les dis comme je le sais, mais du plus profond de mon cœur, donc sans la moindre gêne, je les exprime... c'est mon cœur qui me les dicte ! C'est lui qui parle ! Alors, je ne fais que répéter, d'une manière peut-être grossière, mais ceci importe peu - ce



qui importe c'est la finesse de l'amour de Jésus, la grandeur de l'amour de Jésus... O celui oui, cela intéresse !...

Qu'un jour, nous tous qui sommes là, nous puissions aimer et bénir Notre-Seigneur pour l'éternité !...

Allez dans la paix de Dieu et moi, je ne vous oublierai pas, ni sur la terre ni au Ciel.

« Ne crains rien de la terre »

? Ne crains rien de la terre, ne crains rien de la part des hommes : laisse qu'ils te piétinent et t'humilient. Souffre tout cela comme réparation pour nos très saints Cœurs.

O ma Petite-Maman, je Vous remercie pour vos baisers, pour vos caresses et pour m'avoir serrée aussi tendrement entre vos bras».

1954

« Que le Pape réunisse ses évêques... »

L'immensité de la mère était démontée. Ce n'était pas seulement une mer de vagues; c'était aussi une mer de montagnes. Tout s'est mélangé, tout s'est entortillé, et à l'intérieur de moi, quelqu'un commandait aux montagnes de venir se jeter sur moi et de me cacher.

Celles-ci sont tombées, mon entourée, alors que les ondes m'ont emportée dans la profondeur de leur abîme. Quelle détresse, mon Dieu, quelle détresse ! J'ai invoqué le Nom de Jésus et celui de Marie et, toujours récitant mes actes de foi, je leur ai demandé de me venir en aide.

Ils sont venus me chercher dans cette profondeur sans fin. Jésus est venu avec la Petite-Maman et m'ont prise par la main: la Maman du ciel à gauche et Jésus à droite. Ensuite ils ont enroulé mes bras autour de leurs cous.

Arrivée à la superficie de l'eau, déjà calmée, la Petite-Maman s'est assise et m'a posée sur ses genoux et m'a recouverte de son manteau bleu.

Pendant qu'elle me caressait, Jésus me disait :

? Jésus et la Maman sont venus te chercher dans l'abîme de la mer démontée, sous les montagnes. Ma fille, ma fille, souffre, souffre ! Toi qui es victime répare ! Souffre afin que les âmes ne puissent dire: montagnes, tombez sur nous et cachez-nous au regard de Dieu !

Terribles, épouvantables moments sont ceux de la justice de mon Père !

Puis la Maman du Ciel a parlé, toujours en me caressant.

Elle m'a montré son très saint Cœur: c'était le Cœur Immaculé entouré d'épines; et, les yeux tournés vers le Ciel, elle m'a dit:

Tu n'as pas perdu ton Jésus ni ta Maman céleste: nous sommes toujours avec toi; nous t'aimons d'un amour très grand.

(...)

O Jésus, ô ma Petite-Maman, je ne supporte pas de vous voir tristes !...

- Mon enfant nous sommes tous les trois atteints par la même douleur: le monde cours vers l'abîme. Prière et pénitence !... Que l'on vive dans la pureté ! Attention ô l'Église !... Que le Pape réunisse ses évêques et ceux-ci leurs prêtres. Attention ô l'Église !... Que l'Église commence à se purifier afin de ne pas subir la justice du Père.

La Petite-Maman me remit une branche et me dit:

- Voici que la branche d'olivier, symbole de paix, est entre tes mains... Comme mon divin Fils t'a enrichie de tant de choses et de tant de titres, moi aussi, avec Lui, je te donne le titre de la paix. Le Ciel veut et donne au monde tous les moyens de paix.

Jésus ajouta:

- Ma fille, c'est par toi que l'humanité reçoit tout. Accueillera-t-elle cette invitation, ce suprême appel du Ciel ?



Dieu ou Satan ? À qui veut-elle servir ? Qui veut-elle aimer ? Parle aux âmes, mon enfant. Courage !...

« De son divin Cœur, sortit un éclair... »

Jésus est venu et, dans un mouvement d'amour, il me donna davantage de force, puis Il me dit :

- Viens, mon enfant ! Je suis avec toi. Le Ciel et toute sa majesté sont avec toi.

À ce moment-là, de la Plaie de son divin Cœur, sortit un grand éclair qui produisit beaucoup de rayons si lumineux que tout est devenu resplendissant. Peu après, de toutes ses divines Plaies sortirent des rayons qui me traversèrent les pieds et les mains. De sa Très Sainte Tête un seul rayon sortit et traversa mon cerveau.

En même temps que le premier rayon et les autres qui sortaient de son divin Cœur, Jésus me dit avec toute clarté :

- Ma fille, comme Marguerite-Marie, Je veux que toi, tu allumes dans le monde cet amour pour Moi, cet amour si oublié du cœur des hommes. Allume-le, allume-le ! Je veux donner mon amour aux hommes. Je veux être aimé d'eux. Toutefois ils ne l'acceptent pas et ne M'aiment pas. Par ton intermédiaire, Je veux que cet amour soit allumé dans toute l'humanité, comme par ton intermédiaire le monde fût consacré à Ma Mère bien-aimée. Fais, ô mon épouse, que dans le monde entier, l'amour à nos deux Cœurs soit répandu.

Mais, mon Jésus, comment faire. Si les hommes ne l'ont pas accepté de vous, comment le recevront-ils par moi ?...

- Par ta douleur, mon enfant !

« Viens, partons sauver le monde... »

La Maman du Rosaire est venue. Elle tenait entre ses mains la couronne du Rosaire qui se terminait par une grande croix dorée. Elle enroula le Rosaire autour de mes mains et posa la croix sur mon cœur...

- Viens, ma fille, partons sauver le monde ; allons convertir les pécheurs. Sur ton cœur j'ai placé la croix afin de te faire sentir qu'elle est croix de salut ; embrasse-la : douleur et croix. Autour de tes mains j'ai enroulé le Rosaire ; parles-en, parles-en... Parle aux âmes de l'Eucharistie, parle aux âmes du Rosaire ; dis-leur qu'ils s'alimentent du Corps du Christ et de l'aliment de la prière du Rosaire quotidien...

« Le Rosaire autour de mes mains... »

O combien j'ai senti la croix que la Maman avait posée sur mon cœur. C'est la croix du cœur !... Je sens toujours aussi le Rosaire enroulé autour de mes mains : ce sont des chaînes qui m'emprisonnent.

Combien je suis peinée de ne pas pouvoir prier !... Le peu de prières que je fais est tout rempli de distractions et sans foi .

« Dans le ciboire il y avait des Hosties »

- Repose-toi ici : parlons de Mes affaires et de Mon amour.

Un autel apparut. La porte du Tabernacle était ouverte. Dans le ciboire il y avait des Hosties blanches. Jésus s'est assis à côté de l'autel et me fit asseoir de l'autre côté. Je n'ai pas vu sur quoi nous nous étions assis. Jésus posa sa Main sur l'autel et sur celle-ci Sa Tête. Il me fit faire la même chose. Ma main droite resta unie à Sa Très Sainte Main gauche.

Du Tabernacle, de ces Hosties blanches, sortirent des rayons plus resplendissants que le soleil qui nous traversèrent.

Jésus, avec une grande douceur me dit :

- Mon enfant, joyau eucharistique, Je suis là, dans le Tabernacle, dans ces Hosties pures, avec mon Corps, mon Âme, ma Divinité, comme Je suis ici, devant toi. Parle au monde de cet



amour. Dis aux hommes qu'ils s'approchent davantage de Moi. Je veux Me donner à eux, très souvent, tous les jours, si possible. Qu'ils viennent le cœur pur, très pur et avide. S'ils venaient vers les Tabernacles avec de bonnes dispositions et s'ils récitaient le Rosaire, ou tout du moins le Chapelet, tous les jours, rien d'autre ne serait nécessaire pour éloigner la justice de Dieu.

Le Rosaire, le Tabernacle et mes âmes-victimes - la victime de ce calvaire - sont suffisants pour qu'il soit donné au monde le pardon et la paix.

« Nouveau martyr pour mon âme... »

Nouveau martyr pour mon âme. Elle est comme une tige effeuillée; à ses fibres sanguinolentes ils viennent sucer tout mon être, tout mon sang et s'accrochent à ces fibres: il s'agit pourtant d'un être qui a la taille du monde, mais ils arrivent en bandes, ils sont très nombreux. Mais ce quelqu'un qui représente le monde et les autres qui se présentent en bandes ont des mains avec des griffes, des yeux hagards, des cheveux en désordre, ce sont des affamés, insatiables, ce sont de vrais squelettes.

Je n'ai plus de sang, je n'ai plus rien à leur donner. L'âme se fatigue et meurt de faiblesse.

Mais celle-ci aussi a une faim infinie, ce qui vient augmenter le tourment de mon corps. Cette faim de l'âme est causée par la nostalgie de l'alimentation: j'ai la nostalgie de tous les aliments, de tous; et même quand je me sens rassasiée, je sens un vide que seul le monde pourrait remplir...

Jésus, lors d'une extase me dit que ce que je ressens dans mon âme c'est le monde, ce sont les âmes qui voient déjà les peines de l'enfer, qui s'agrippent aux fibres de mon âme afin de sucer tout mon sang pour éviter de se perdre. Et quelle faim infinie est la Sienne (faim d'âmes).

1955

« Ma pauvre nature n'en peut plus... »

Ma pauvre nature n'en peut plus ; non, elle n'en peut plus. Mais la volonté, au plus profond de moi, ne regarde pas aux larmes et sourit toujours à la volonté du Seigneur...

« Je crois, Jésus, je crois... »

Mon Jésus, je serai courageuse et je ne vous dirai jamais non, bien entendu avec l'aide de votre grâce. Je me sens seule et au comble de la douleur ! Je suis votre victime.

- Laisse, mon enfant, laisse que je crie à travers tes lèvres : "O mon Église, accueille la voix de ton Seigneur ! Veille, sois vigilante ! O Église, ma chère Église, veille, ô veille, ne dors pas, ne faiblis pas !"

Jamais le monde n'a autant péché ; jamais la réparation n'a été aussi urgente. O âmes-victimes, grandissez dans l'immolation à votre Époux !

Reçois une goutte de mon Sang ; reçois cette vie qui est ta seule et unique vie.

Courage, en avant ! Ne m'as-tu pas dit si souvent que tu voulais te consommer et disparaître dans mon Amour ? J'ai pris à la lettre tout ce que tu m'as dit.

O Mon Jésus, gardez mon âme, faites-en ce que vous voudrez. Recevez mes requêtes...

Quant au monde, mon Jésus, pardonnez-lui parce qu'il vous appartient !.

Dans une angoisse lancinante, je répétais mes actes de foi :

Je crois, Jésus, je crois que c'est pour moi que vous êtes né, que c'est pour moi votre Jardin des Oliviers, votre Calvaire. Je crois, je crois, Jésus, je crois !

Mon abîme était noir et si profond que seul Dieu pouvait y pénétrer : c'est que fit Jésus. Il est descendu jusqu'à mes profondeurs, ramena à la superficie mon pauvre être et l'illumina avec quelques rayons de Sa lumière.



- Viens ici, ma fille, lumière et flambeau du monde ! Toi qui es ténèbre inégalable, tu es lumière qui brille, phare que tout illumine : la ténèbre est pour toi, la lumière, elle, elle est pour les âmes.

Viens ici, lumière dont je suis la source, phare dont je suis le phare.

